

Le Monde Illustré
Album Universel



JAPONAISE AU JARDIN

No 244

LE

Corset D et A



La
perfection
unie
au
confort
durable

Ce corset, fait avec tout l'art qui caractérise les D et A, est de coutil anglais, qualité supérieure, — hanches longues — modèle demi-long. — Spécialement recommandé aux personnes de corpulence moyenne ou forte. — Garni de Valenciennes avec insertions en ruban. Blanc ou drab — 18 à 30.

Dans toutes les bonnes maisons.

NORDHEIMER PIANO & MUSIC CO., LIMITÉE

FACTEUR DU

Piano Nordheimer

et seule agence pour les instruments suivants :

PIANOS

STEINWAY,	New-York	HAIN'S BROS,	New-York
KRANICH & BACH,	New-York	MASON & HAMLIN,	Boston
MARSHALL & WENDELL		PRATTE,	Montréal

et autres pianos neufs depuis \$175.00.
Pianos d'occasions, depuis \$50.00.

PIANOS-PIANOLAS

WEBER,	New-York	PIANOLAS-METROSTYLE
STECK,	New-York	AERIOLA-PIANOLAS
WHELOCK,	New-York	AEOLIANS
STUYVESANT,	New-York	ORCHESTRELLES

ORGUES MASON & HAMLIN et ESTEY

Conditions faciles de paiement pour convenir à tout le monde. Pianos et Pianolas à louer. On se charge de l'accord et de la réparation des instruments, et nous les prenons aussi en échange.

2461, RUE SAINTE-CATHERINE, - - MONTRÉAL

L. E. N. PRATTE, Gérant

Decidez-vous Dès Maintenant

A cultiver et préserver la beauté de votre teint en faisant usage de ce savon et soyez ferme dans votre décision.

La pureté absolue de ses huiles végétales et son odeur très agréable font du savon

BABY'S OWN SOAP

L'idéal pour usage de bain et toilette.

:: :: Faites en usage chaque jour. :: ::



Albert Soaps, Ltd., Mfrs, Montréal

Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans le savon et sur la boîte ne sont JAMAIS TRADUITS.



Le rire

Il y a plusieurs manières de rire. Il y a un rire qui est un signe de bonne santé, et un rire nerveux qui est une maladie. Ne pas rire du tout est aussi un signe de mauvaise santé, sinon une marque de lourdeur d'esprit.

Ne peuvent rire bien que les personnes qui sont bien portantes. Etes-vous devenue si sérieuse et grave que vous en êtes rendue à envier les francs éclats de rire de celles qui vous entourent ?

Si vous en êtes rendu là, il est temps de chercher ce qui a détruit le rire chez vous; ce doit être une raison de santé. Pour pouvoir jouir du rire, chasser ce qu'il y a d'hypocondriaque dans votre nature, il faut donner à votre sang sa pression normale, afin qu'il circule également dans tous vos organes, qu'il anime à la fois votre cerveau et vos muscles, votre estomac et votre cœur.

Pour en arriver à ce but, vous n'avez qu'à prendre du

Vin St-Michel

Le traitement est facile, agréable et peu coûteux. Vous avez tort de tarder à l'essayer.

Le VIN SAINT-MICHEL est en vente dans toutes les pharmacies et les débits de vins.



Boivin, Wilson & Cie, Montréal, - Dépositaires.

Avis de l'administration.

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de T. Berthiaume & Fils, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Monde Illustré

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal

par

T. BERTHIAUME & FILS, Editeurs - Propriétaires

1961, RUE STE-CATHERINE

Telephone, EST 2840

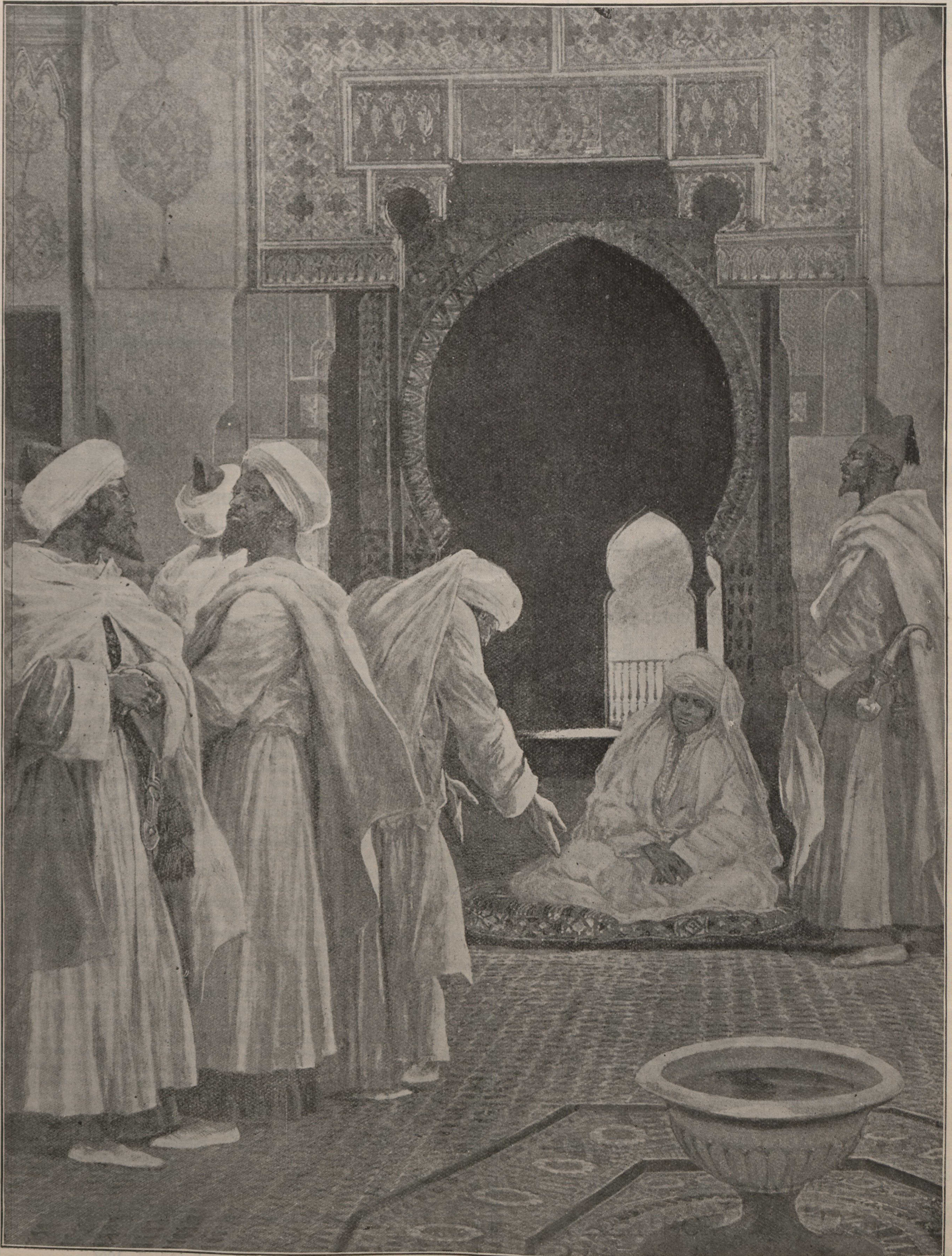
Coin de la rue St-Urbain

Prix de la Revue.

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.



Le sultan du Maroc chez lui. — Abdul-Aziz en consultation avec ses ministres.

Colonial House

MONTREAL

DURANT tout le mois de janvier, commençant mardi le 2, nous offrirons tout notre stock, (à l'exception de 2 ou 3 articles que, par contrat, nous sommes contraints de vendre à prix fixe) avec des escomptes variant de 10 à 50 pour cent, et 5 pour cent additionnels pour du comptant.

Des échantillons sont envoyés GRATIS par la poste, lorsque possible ; et, une attention spéciale est DONNÉE aux commandes envoyées par la poste.

Aux clients qui achètent par la poste seulement.

PRIME

Un an d'abonnement à l'Album Universel sera donné gratuitement à quiconque achètera pour la valeur de \$5.00 de marchandises.

Henry Morgan & Co.,
Square Phillips, MONTREAL

Cette semaine nous offrons à nos lecteurs

LES PAGES ILLUSTRÉES ET D'ACTUALITÉ SUIVANTES :

Au seuil de l'Inde. — L'île du Massacre, par Mgr. Langevin, archevêque de St-Boniface. — Nouvelle canadienne : La vengeance des bêtes. — New-London, Connecticut. — La descente au Maelstrom. — Le Lusol, nouvel éclairage à incandescence. — Page humoristique : Péril jaune. — Dialogue : La colère. — Feuilletons : Sans Famille, par Hector Malot et Catherinette. — Musique : Toujours ou jamais, valse, par Emile Waldteufel ; Pas gymnastique. — Sport : De la gymnastique dans les écoles. — Planche hors texte : Le sultan du Maroc chez lui : Abdul Aziz recevant ses ministres. — Nouvelle : Le premier rouge-gorge, (concours littéraire de l'Album Universel.) — L'Allemagne au Maroc, — et nos pages à la rubrique invariable, et hebdomadaire, etc., etc.

Nos nouveaux feuilletons

Les deux romans de choix dont nous avons commencé la publication dans notre dernier numéro, ont été favorablement accueillis du public, dès le début de leur publication. Déjà, on nous félicite de leur choix. Nous en sommes d'autant plus heureux que :

Sans Famille et Catherinette

ont un intérêt qui, jusqu'à la fin, ne faiblit pas un instant.

Ces oeuvres, bien écrites et morales, dues à des maîtres du genre littéraire auquel elles appartiennent, ne peuvent qu'être captivantes et agréables. Nous conseillons donc la lecture de SANS FAMILLE et de CATHERINETTE, à tous ceux de nos LECTEURS et aimables LECTRICES qui, ayant le temps de lire, désireront passer d'agréables moments non exempts d'émotion.

Notre concours littéraire

Le concours littéraire de l'ALBUM UNIVERSEL a été clos le 15 courant ainsi que nous le laissons entendre. La plupart des manuscrits envoyés à nos bureaux, sous cette rubrique, et dignes de publication ont déjà passé sous les yeux de nos lecteurs, dans le corps de la revue. D'ores et déjà nous faisons un triage des épreuves et les noms des lauréats seront publiés dans notre prochain numéro. Nous sommes donc à même de faire quelques réflexions générales sur le fond et la forme des bluettes qui nous ont été envoyées à cette occasion, et nous allons nous permettre quelques remarques, avec les meilleures intentions du monde. Nos lecteurs, et surtout ceux d'entre eux qui nous font l'honneur de concourir voudront bien les prendre en bonne part, et se rappeler que ce que nous en faisons, est dans le but de développer le goût de la bonne littérature au Canada, et d'encourager les plumes inconnues ou relativement inconnues qui désireraient se faire connaître, tout en courant l'agréable chance de voir leur petit travail généreusement rémunéré.

Eh bien ! Entre nous soit dit, notre chère province ne semble pas vouloir encourager les concours qui sortent du banal. Dès qu'il ne s'agit plus de compter des pois, ou de découper des silhouettes, ça devient désespérant. On dirait que le moindre effort de pensée en coûte beaucoup à nos gens. C'est vraiment fâcheux !

Il est vrai, nous avons reçu à l'Album Universel un nombre considérable de manuscrits envoyés par des concurrents ; mais, quelle misère ! les neuf-dixièmes péchaient soit par la forme soit par le fond et, le plus souvent, par les deux à la fois...

On dirait que certaines personnes s'imaginent faire des chefs-d'oeuvre dès qu'elles daignent toucher une plume. Dans les manuscrits que nous n'avons pas publiés on voit à l'évidence le manque de travail, et la pénurie des idées et du vocabulaire. Même, quelques concurrents ont poussé le sans gêne au point de nous envoyer des copies d'oeuvres déjà publiées par des auteurs français. C'est là un manque absolu de bonne foi et nous veillerons à ce qu'il ne puisse plus se renouveler.

Que les futurs concurrents — nous publierons ultérieurement les conditions de notre prochain concours — veuillent bien se souvenir que la longueur d'un manuscrit ne fait pas sa valeur. Ce qu'il nous faut, c'est de la clarté, du style et des idées exemptes de banalité.

L'abus des clichés et des images toutes faites nuit à ceux de nos jeunes qui se mêlent d'écrire. Qu'ils prennent cela en note et tâchent de se corriger. C'est en fouillant un sujet, en le disséquant, qu'on finit, après maintes retouches, par en faire quelque chose de bon.

AVIS.—Nos feuilletons : Sans Famille et Catherinette ont commencé dans le No 1134 de l'Album Universel, du 13 janvier 1906.



LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

Chronique



QUE sortira-t-il de la conférence internationale du Maroc ? Voilà le troublant problème qui se pose en ce moment devant l'Europe et les Etats-Unis d'Amérique, chargés de le résoudre. La guerre est inévitable, dit-on; elle se produira au premier jour, car les Allemands la veulent et ils s'y sont habilement préparés. La révélation est surabondamment faite des projets manifestement hostiles qu'on nourrit en Allemagne; Guillaume a lui-même donné le signal à Tanger et le coup a porté.

L'explosion n'a donc plus besoin que d'une étincelle pour éclater.

Au moment où va s'ouvrir la conférence d'Algé-
ciras, il est donc d'un intérêt captivant de bien étudier la position respective des deux grandes puissances principalement intéressées à l'issue des débats, qui vont s'y engager. Pour cela nous invitons nos lecteurs à lire attentivement l'étude si claire et si hautement documentée que nous donnons "Les Annales", sur la dernière phase de cette épineuse controverse.

Nous citons sans plus de commentaires :

Le Livre Jaune — que vient de publier le gouvernement français sur l'affaire du Maroc — c'est-à-dire le procès-verbal de la conversation, un instant si dramatique, engagée entre notre pays et l'Allemagne, au printemps 1904, venait à son heure. Peut-être, même, la publication de ce document était-elle devenue nécessaire, presque urgente.

La diplomatie allemande, en effet, déclare qu'elle n'a fait que régler sa conduite sur celle de la diplomatie française, qui lui aurait systématiquement caché les négociations engagées par M. Delcassé avec l'Angleterre pour l'accord du 8 avril et qu'elle n'intervint que pour sauvegarder les intérêts commerciaux de l'Allemagne.

M. Saint-René Taillandier se présentait, dit-elle, devant le magzen comme mandataire de l'Europe. L'acceptation des propositions françaises allait mettre le Maroc dans une situation analogue à celle de la Tunisie, les droits que l'Allemagne tient du traité de Madrid allaient être isolés et une intervention s'imposait.

Cette thèse était, la semaine dernière encore, exposée à la tribune du Reichstag par le prince de Bulow. Elle est bien éloignée de la vérité, comme on va voir. Le Livre Jaune montre surabondamment, en effet, que M. Delcassé ne s'est dérobé en aucun moment aux explications. Dès le 27 mars 1904, il expose au prince Radolin, qui demande à lui poser une question "indiscrète", le but que la France poursuit au Maroc et lui donne l'assurance que la liberté commerciale y sera rigoureusement respectée.

Le 6 octobre suivant, il donne connaissance à la chancellerie allemande de la convention avec l'Espagne, il lui renouvelle que cet accord ne touche en rien aux intérêts allemands. En février 1905, il apprend, par une voie détournée, que l'Allemagne se plaint et il offre à la Wilhelmstrasse de dissiper tout malentendu. C'est en vain. M. Bilhourd va voir M. Richthofen, qu'il ne rencontre pas; il se rabat sur le sous-secrétaire d'Etat, dont il n'obtient que des choses évasives. La réponse, c'est l'empereur qui la donne à Tanger. Le kaiser débarque et proclame l'indépendance du Maroc. M. Delcassé s'offre de nouveau à une explication. Il en fait la proposition au prince Radolin, dans une conversation historique; cette démarche reste sans effet et il prend le parti de se retirer. Mais, cette preuve des intentions conciliantes de la France, cette satisfaction unique dans l'histoire ne fait que précipiter le conflit.

L'Allemagne inspire au Maroc l'idée d'une conférence et met notre pays dans l'alternative d'aller à la conférence ou de se battre.

— Nous tenons pour la conférence, déclare son ambassadeur à M. Rouvier. Si elle n'a pas lieu, c'est le statu quo, et il faut que vous sachiez que nous sommes derrière le Maroc.

Le prince Radolin aurait ajouté: "Avec toutes nos forces". Le mot ne figure pas au Livre Jaune. Alors, le président du Conseil propose un moyen

terme: la France ira à la conférence, mais quand elle se sera mise d'accord avec l'Allemagne sur le programme à soumettre. La Wilhelmstrasse refuse, et l'on sait le reste: l'acceptation de la France, les négociations en vue d'un accord, les agissements du comte Tattenbach au Maroc, etc. Bref, le document français relève la parfaite modération du gouvernement français en regard d'une attitude pleine, au contraire, de menaces, et l'Europe sait, aujourd'hui, à quoi s'en tenir.

Pour compléter le bon effet de cette publication, le président du Conseil, avant de clôturer la session parlementaire, a précisé, comme nous le disions tout à l'heure, le programme de la France à la conférence internationale.

Notre pays occupe au Maroc une situation particulière, qui résulte, à la fois, de la contiguïté de ses frontières et de la nécessité pour lui de maintenir son autorité sur une population que la communauté de langue, de religion, de race, rapproche du Maroc et, par suite, il se trouve fondé à réclamer l'existence, dans l'empire chérifien, d'un pouvoir bien établi, et à s'assurer que ce gouvernement ne sera pas amené à user de son autorité pour menacer ou troubler l'Algérie. La France invoquera également les droits qu'elle tire du développement de son commerce, du nombre de ses nationaux et du chiffre des capitaux engagés au Maroc.

De ce côté, d'ailleurs, elle montrera qu'elle désire un régime libéral assurant une complète égalité de traitement à toutes les entreprises de commerce et d'industrie.

Tout ce que M. Rouvier a dit à ce sujet et au sujet de la politique extérieure de la France, de la "France sûre d'elle-même et gardant la conscience de la noblesse de son histoire et de ses destinées, ne visant qu'à sauvegarder ses droits, ses intérêts et le plein exercice de sa liberté", a été très applaudi. Il veut la conciliation, mais non la conciliation à tout prix.

M. Jaurès eût désiré ouvrir, à ce sujet, un grand débat; mais, comme les applaudissements partis de tous les bancs, et en quelque sorte unanimes, le laissaient prévoir, la Chambre presque tout entière s'est rangée à cette opinion de M. Ribot "que, puisqu'on approuvait le gouvernement, il fallait ne rien ajouter à ses déclarations et lui laisser l'autorité nécessaire pour qu'il aille défendre, à la conférence internationale, les intérêts de la France, avec toute la force de la France elle-même".

* * *

En Russie la tempête soulevée par le souffle révolutionnaire commence à s'apaiser. On a fait trêve et ouvriers et soldats, des russes, des frères, ont cessé de s'entr'égorger! Comme autrefois le maréchal Sébastiani parlant de la Pologne, noyée dans le sang de ses enfants, le comte de Witte, vainqueur, a pu s'écrier: "L'ordre règne aujourd'hui à Moscou".

Combien de temps l'ordre règnera-t-il? Nul ne peut le prévoir, mais je ne gagerais pas que le gouvernement russe soit convaincu qu'il durera toujours, c'est-à-dire que la révolution soit terminée.

Ce n'est qu'une trêve!

En effet, si le calme est revenu pour un temps à St Pétersbourg, à Moscou et dans les autres grandes villes, où le gouvernement semble avoir plus de moyens d'action, il n'en demeure pas moins que le drapeau rouge flotte encore sur plusieurs points de l'empire et que l'horizon est encore illuminé des sinistres lueurs des récents incendies. Il faudrait donc bien peu de chose pour rallumer une conflagration.

A propos de drapeau rouge, sait-on d'où vient cet emblème révolutionnaire? Les défenseurs actuels du drapeau rouge en Russie, en Europe et même en Amérique, ignorent, ou ne se souviennent pas, que le rouge a été autrefois la couleur de l'Eglise militante en France et que la bannière de Saint-Denis était entièrement rouge sans broderie et sans aucun ornement d'or ni d'argent. Le rouge fut donc, également, une couleur royale, jusqu'à l'époque à laquelle Henri VI, roi d'Angleterre, devenu maître de

Paris, prit le titre de roi de France. C'est alors que le rouge, considéré comme une couleur ennemie, fut remplacé par le blanc qui, lui-même, venait d'être abandonné par les Anglais. Avant cela le drapeau rouge fut déployé par les troupes catholiques de Charles IV et de Henri III, tandis que les étendards protestants étaient blancs. Sous la révolution française, le drapeau rouge fut arboré dans des conditions spéciales.

A la suite des désordres qui se produisirent à Paris en 1789 et de la rentrée de l'assemblée nationale dans la capitale, on proclama, le 21 octobre 1889, la loi martiale, qui décrétait que le déploiement de la force militaire serait annoncé "en exposant à la principale fenêtre de la maison de ville et en portant dans toutes les rues et carrefours un drapeau rouge". Lorsque le calme était rétabli les officiers municipaux rendaient un décret qui faisait cesser la loi martiale et le drapeau rouge était retiré et remplacé pendant huit jours par un drapeau blanc.

Ainsi donc le drapeau rouge, après avoir été l'emblème du catholicisme et de la royauté en France, devint, sous la révolution, l'emblème de l'ordre et de la loi, destiné à sauvegarder la tranquillité et la vie des citoyens.

Sous la seconde république française le drapeau rouge fut détrôné par le tricolore, qui devint l'insigne national et il fut décrété: "Que le drapeau rouge est un appel à l'insurrection; le bonnet rouge retrace des souvenirs de sang et de deuil; c'est provoquer à la désobéissance aux lois et à la violence que d'arborer ces tristes emblèmes".

Autres temps, autres moeurs!

Mais ces remords tardifs n'ont pas empêché que le drapeau rouge, né de la révolution française, ne devint définitivement l'étendard de l'anarchie et de l'insurrection dans le monde entier...

* * *

Dans quelques jours il s'agira pour les députés et les sénateurs français d'élire un successeur au Président Loubet.

Quel sera l'élu? Mystère. C'est le secret du vote. Naturellement les candidats en vue sont légion et comme si on n'avait pas assez des candidatures possibles on en invente d'impossibles, parfois même de ridicules.

Le Président Loubet a déclaré à maintes reprises qu'il ne se représenterait pas et les noms d'une dizaine de candidats fantaisistes étant écartés il reste trois gros personnages à l'affiche: M. Fallières, président du sénat; M. Bourgeois, député, et M. Doumer, président de la chambre.

* * *

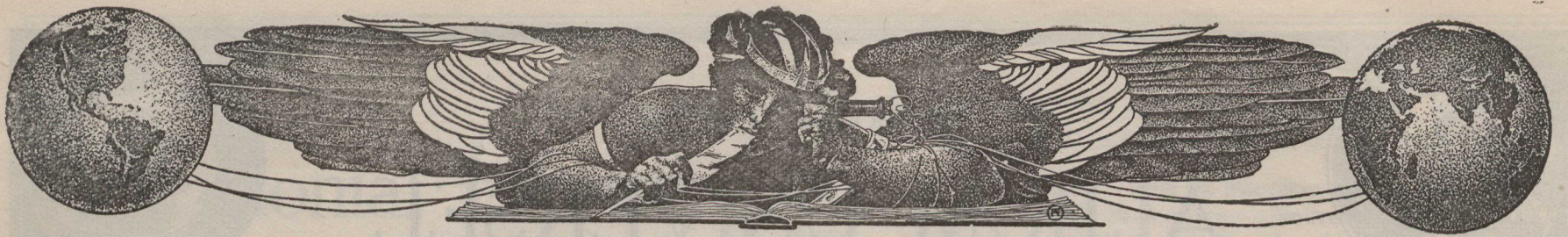
On a procédé récemment, sur la ligne du chemin de fer de Saint-Louis à Chicago, à d'intéressants essais de télégraphie sans fil entre deux trains en marche et les stations de Chicago et de Saint-Louis. Les trains étaient munis d'appareils récepteurs du système Forest, et la communication avec la terre s'établissait par les roues des voitures et les rails.

Les deux trains marchaient à la vitesse de 40 milles à l'heure et les signaux leur parvinrent très distinctement, sauf toutefois pendant la traversée des ponts métalliques; il se produisait alors une sorte de mélange qui rendait les signaux incohérents, comme si plusieurs postes transmettaient à la fois. Les ponts métalliques sont donc tout à fait nuisibles à la réception des ondes.

Par contre, on a observé que l'intensité et la netteté des signaux augmentent d'une manière surprenante lorsque les trains côtoient le rivage d'un lac ou la rive d'un fleuve. Le même fait se produit également sur les remblais allant se souder aux ponts.

D'autre part, les signaux semblent acquérir leur maximum de netteté lorsque le train suit une direction perpendiculaire à celle de la voie de la station transmettrice. C'est la première fois, croyons-nous, que la télégraphie sans fil est appliquée à la transmission des correspondances destinées aux voyageurs d'un train en marche.

A. BEAUCHAMP.



Echos de la semaine

4 janvier — ETRANGER — A Moscou l'insurrection est vaincue et le général russe Doubassof est occupé à faire disparaître toute trace de la terreur.

—Le Tsar donne \$50,000 au fonds de secours des victimes des massacres de Moscou.

—En Angleterre on ne regarde pas comme sérieux le conflit franco-allemand.

—Vingt et un mineurs sont tués par une explosion de gaz dans une mine de la Virginie.

—Joe Chamberlain est empêché par la foule de porter la parole à une grande assemblée politique à Derby en Angleterre.

—Le gouvernement anglais demande le désaveu officiel des assertions de l'amiral Rojestvensky au sujet de la prétendue intervention de l'Angleterre dans la destruction de la flotte russe dans les eaux japonaises.

—On mande de Berlin que le gouvernement allemand n'a jamais eu aucune relation avec les espions arrêtés récemment à l'arsenal maritime de Toulon, pour avoir eu en leur possession des plans de cuirassés et de sous-marins français.

—Edward Harper, ancien président de la Fidelity National Bank de New-York, accusé d'avoir causé la faillite de la banque il y a dix-huit ans, est condamné par les tribunaux à rembourser \$5,280.333 de dommages-intérêts.

INTERIEUR — H. B. Hunt, libéral, est élu député de Compton, Québec, aux Communes.

—Un incendie détruit l'école industrielle gouvernementale St Paul à Winnipeg.

—Trois cadavres sont volés dans le charnier du cimetière de Rigaud au milieu de la nuit.

—M. Jules Chevalier, registrateur du comté de Richelieu, est décédé à l'Hôtel-Dieu de Montréal, à l'âge de 69 ans.

—William Rigg, un vieux soldat, âgé de 65 ans, est trouvé assassiné à son domicile à Montréal.

—François Mercier, le célèbre explorateur canadien, est décédé à Montréal à l'âge de 68 ans.

5 janvier — ETRANGER — Toutes les grandes puissances, qui seront représentées à la conférence d'Algéciras, enverront une escadre dans les eaux espagnoles.

—En Pologne les troupes russes éprouvent des difficultés sérieuses à réprimer l'insurrection.

—On annonce de St Pétersbourg que le premier ministre de Witte a formellement fait connaître son intention de se retirer aussitôt que les députés à la nouvelle chambre d'assemblée seront élus.

—Un nouveau cabinet est formé à Tokio avec le ministère du marquis Kinmochi Salonji.

—Deux hommes sont tués dans un accident de chemin de fer à Flint, dans l'Etat du Michigan, Etats-Unis.

—On mande d'Odessa que les révolutionnaires ont réussi à fonder une république dans le Caucase, avec le concours de deux régiments de cosaques et des équipages de deux vaisseaux de guerre.

—Le mariage de Mlle Alice Roosevelt au député Longworth, est fixé au 17 février prochain.

—On mande de Liverpool que le Dr Stewart, du gouvernement du Niger méridional, a été victime des cannibales en Afrique.

INTERIEUR — Un tremblement de terre se fait sentir à Niagara Falls, Ontario.

—Une société anglaise achète 200,000 acres de terrains au Nord-Ouest, pour y établir une colonie de fermiers écossais.

—La femme de William Rigg, ce vieillard trouvé assassiné à Montréal hier, est tenue responsable du meurtre de son mari.

6 janvier — ETRANGER — Cent personnes périssent victimes d'une explosion dans une mine au Japon.

—Deux trains du Pennsylvania et Erie viennent

en collision à Corry, Penn., trois personnes sont tuées et vingt blessées.

—L'impératrice douairière de Russie achète un château au Danemark, où elle habitera désormais.

—On annonce que la roi d'Angleterre assistera aux jeux olympiques de 1906 à Athènes.

—Cinq hommes sont tués et quatre blessés, par suite de l'explosion d'une tonne de dynamite dans une carrière à Chicago.

—On annonce officiellement de Berlin que l'Allemagne ne borne pas seulement ses demandes à ce que toutes les puissances participent aux réformes à accomplir au Maroc, mais conteste à la France le droit exclusif de la frontière algéro-marocaine.

—On signale de violentes secousses de tremblements de terre au Minnesota, au Kansas et au Nicaragua.

INTERIEUR — Une tentative de meurtre est commise à Montréal, par un italien contre sa femme, que le forcené a frappée à coups de rasoir à la figure et à la poitrine.

—Des mesures sont prises par le gouvernement de la province d'Ontario pour protéger le nickel canadien et l'empêcher d'être vendu comme produit américain.

—Un train express de Montréal à New-York tamponne un train de fret à Bennington, Vt., et trois

—Le Parlement anglais est dissout et les élections générales sont fixées au 27 janvier.

—Le calme renaît peu à peu en Russie et le rappel de la loi martiale à Moscou n'est signalé que par quelques attaques isolées sur la police.

—On mande de Washington que le gouvernement français est à bout de patience et qu'à moins que Castro ne modifie son attitude, l'arrivée au Vénézuéla de la division française actuellement à la Martinique est à prévoir à bref délai.

INTERIEUR — A Upton, P. Q., M. et Mme Calixte Lavallée, de Roxton, et dont la fille avait épousé le matin un citoyen d'Upton, sont tués, ainsi que leur fils, dans un accident de chemin de fer.

—Une compagnie vient de se former à Londres pour la construction d'un chemin de fer, qui reliera Dawson à Stewart, au Yukon, soit une distance de 84 milles de voie ferrée.

—A Toronto, le président de la Banque York County Loan and Savings, Joseph Phillips, est mis en état d'arrestation pour fraude et conspiration.

9 janvier — On annonce de Berlin que le baron de Richtofen, ministre allemand des affaires étrangères, vient d'être atteint d'une attaque de paralysie et que sa condition est critique.

—La garde du corps de l'empereur de Russie est renforcée d'un escadron de cosaques composé d'hommes choisis dans tous les régiments de l'empire.

—La situation prend de nouveau une tournure alarmante en Chine et l'on redoute un nouveau soulèvement xénophobe.

—Le Vésuve est en activité, le funiculaire est envahi par la lave. L'éruption menace de prendre de sérieuses proportions.

—On entretient en France quelque appréhension au sujet de l'attitude que prendront les Etats-Unis à la conférence d'Algéciras.

INTERIEUR — Une convention s'ouvre à Ottawa pour discuter les questions qui se rapportent à la protection de l'industrie forestière canadienne.

—La démission de l'hon. S. N. Parent comme maire de Québec est acceptée par le conseil de ville.

—On n'annonce d'Edmonton, que le Pacifique Canadien a décidé de construire une nouvelle ligne de chemin de fer, qui traversera les deux nouvelles provinces d'Alberta et de Saskatchewan, de Winnipeg à Edmonton.

—On annonce d'Ottawa que la taxe de \$500 n'a pas été payée par un seul chinois au cours de l'année 1905.

—Sur 55,963 électeurs, dont les noms ont été inscrits au rôle d'évaluation municipale à Montréal, 22,006 ont été disqualifiés pour avoir négligé de payer leur taxe d'eau.

10 janvier — ETRANGER — On annonce de Chicago la mort prématurée du président de l'Université de Chicago, le professeur W. R. Harper, à l'âge de 49 ans.

—Huit personnes perdent la vie dans l'incendie d'un vaste hôtel à Minneapolis, aux Etats-Unis.

—On mande de Londres que huit officiers d'artillerie de la garnison de St Pétersbourg sont accusés d'avoir comploté de faire sauter au moyen de la dynamite le pont Troitsky et de s'emparer de la forteresse.

INTERIEUR — Son Excellence le gouverneur général, Lord Grey, prononce le discours d'ouverture à la convention forestière, à Ottawa, devant plus de trois cents délégués.

—Un incendie détruit l'établissement de M. A. E. Vallerand, marchand importateur d'huile et de verrerie, à Québec.

—Le vapeur "St Laurent", qui avait sombré à son quai d'hivernement à Montréal, il y a un mois, est renfloué.



La princesse Le prince

Le prince et la princesse de Galles à Bombay : Un groupe officiel.

montréalais sont blessés. L'accident est dû à un acte criminel.

7 janvier — ETRANGER — Le jour de Noël est célébré au milieu des réjouissances en Russie.

—Le premier ministre anglais dénonce vigoureusement l'administration du gouvernement Balfour.

—Deux cuirassés américains sont jetés à la côte dans la baie de New-York.

INTERIEUR — M. James Bond, ancien maire de Toronto Junction, est tué par un tramway électrique à Toronto.

8 janvier — ETRANGER — A la Bourse de Berlin on admet la possibilité d'une reculade de la part de l'Allemagne à la conférence internationale d'Algéciras.

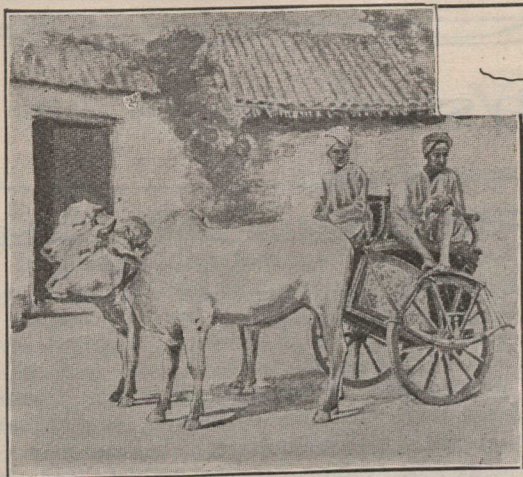
—Le gouvernement allemand publie un Livre Blanc, contenant la version officielle des négociations franco-allemandes, relativement à l'incident du Maroc.

—De la nomination du marquis Venosti, comme chef des représentants de l'Italie à la conférence d'Algéciras, on infère que l'Italie se joint à la France et à l'Angleterre, pour faire reconnaître la prépondérance des intérêts français au Maroc.

—On annonce de Berlin que l'empereur Guillaume est malade.

—Seize personnes sont ensevelies sous un éboulement à Haverstraw, N. Y.

Au seuil de l'Inde



Chariot indigène

DE Bombay à Agra et jusqu'à la merveilleuse cité de Gwalior, la visite de Leurs Altesses royales le prince et la princesse de Galles dans l'Inde, a été jusqu'ici une véritable marche triomphale. Cette visite traditionnelle du fils aîné du roi d'Angleterre et de l'héritier de la couronne impériale, ramène pour un temps encore l'attention du reste du monde sur ce vaste et mystérieux empire des Indes Britanniques, dont Bombay, la "ville noire", avec ses huit cent mille habitants, est comme un rempart, où s'arrête la civilisation européenne.

Il y a des villes cosmopolites où le voyageur qui y débarque se trouve, non pas devant une expression spéciale et concentrée du pays dont elles font partie, mais bien en face d'un véritable microcosme, qui ne lui laisse dans l'oeil et dans l'esprit qu'un pêle-mêle d'images brillantes, mais confuses, incohérentes, contradictoires, impossibles à synthétiser en une physionomie d'ensemble. On peut passer plusieurs jours à Marseille sans y prendre aucune notion réelle de la France et de ses habitants. Un rapide séjour à Constantinople laissera des souvenirs pittoresques, mais ne fera connaître vraiment ni la Turquie, ni le Turc, et qui veut avoir une idée exacte de l'Inde et des Hindous fera sagement de ne pas se contenter des impressions que peuvent lui donner quelques promenades dans les rues de Bombay.

Mais il en est de ces villes comme de la noix du fabuliste, pour en avoir l'amande, il faut briser la coque. De même, derrière cette sorte d'écran multicolore où s'arrête, amusé et ébloui, l'oeil de l'observateur superficiel, celui qui en a le temps et la patience découvre, dans ses aspects intimes et divers, le fond même de la nation.

Un voyageur américain, M. Julian Ralph, qui a parcouru et étudié consciencieusement l'Inde, proclamait naguère cette vérité dans un article du "Harper's Magazine", dont nos lecteurs nous sauront gré, sans doute, de leur donner la substance. Débarqué à Bombay, il eut une sensation voisine de l'ahurissement à la vue de ce grouillement de nègres à demi-nus, de blancs en complets venus de Londres, de boutiques à l'europpéenne, de barbiers exerçant leur industrie sur les trottoirs, de coolies portant des fardeaux et de véhicules de toutes formes, tellement qu'il résolut de n'y passer qu'une nuit et de ne pas voir la ville indigène, de peur que la première impression qu'il prendrait des Hindous ne fût viciée par des influences étrangères. Revenu à son point de départ, après avoir longuement visité le pays, il y a cette fois séjourné suffisamment, et il déclare que c'est à Bombay qu'il a vu les choses les plus instructives et les plus curieuses.

Bombay, dit-il, vaudrait un volume à lui seul; outre qu'il présente le mélange de races le plus vaste, le plus vivant et le plus drôle, et qu'il est le rendez-vous général de toutes les forces qui se heurtent et se combattent en Orient, nul autre lieu ne contient réunies autant des choses que l'on veut voir quand on va dans l'Inde.

Vu de la mer, Bombay a tellement l'aspect d'un port civilisé ordinaire, que je ne me rappelle pas y avoir noté rien de plus remarquable que deux monitors peints en blanc, qui y étaient à l'ancre, et aussi un fouillis de petites jonques et de bateaux à voiles qui ressemblent à ceux d'Égypte. Mais ce port n'en possède pas moins une excentricité triomphante: elle a nom l'"Hôtel de la Douane"; je l'appellerais plus volontiers la caverne des brigands. Nous étions encore au large, lorsqu'on présenta à chacun des passagers du navire une feuille de déclaration où nous étions requis d'inscrire nos montres, nos chaînes, nos bagues, nos boutons de manchettes, nos appareils photographiques, nos pistolets, nos cartouches, nos jouets, notre parfumerie, les photographies d'amis ou de parents que nous pouvions avoir, nos machines à écrire, nos bicyclettes, nos lunettes d'approche, nos plumes, crayons et autres instru-

ments à dessiner ou à écrire, nos fusils à poudre, à air ou à ressort, nos pendules, notre papeterie, et jusqu'à la valeur de nos vêtements; et cela sans préjudice des articles ordinaires, liqueurs, vins, cigares, cigarettes et tabac. Une tempête, accompagnée de tonnerre et d'éclairs, ne nous aurait ni plus surpris, ni plus ennuyés. Mais nos poumons se dilatèrent et nos coeurs furent allégés lorsqu'on eut attiré notre attention sur un avis imprimé au dos de la feuille; il portait que tous les effets et ustensiles à l'usage personnel du voyageur et ayant déjà servi étaient exempts des droits. Rassuré sur les conséquences de sa déclaration, chacun se fit un point d'honneur de la rédiger complète et exacte dans ses plus petits détails.

Le lendemain, nous faisons la queue devant le haut grillage derrière lequel des hommes couleur d'acajou, les employés de la douane, se tenaient en embuscade. Nous étions devenus des numéros, et chacun de nous, à l'appel du sien, constatait, sur la feuille qu'il avait remise, que presque tous les objets ingénument déclarés par lui étaient frappés d'une taxe qu'on levait ainsi sur sa candeur. On imagine les cris d'écorché! Mais, à toutes les réclamations, les employés répondaient:



Une rue de Bombay

—Ce n'est pas le moment de bavarder. Payez vite ou écarterez-vous. S'il y a erreur, vous pouvez réclamer :

Le remède était pire que le mal, car il eût coûté du temps et d'autre argent, sans certitude de résultat. On payait donc en maugréant, et on s'en allait avec le sentiment désagréable d'avoir été dupé.

Lorsque je revins à Bombay après mon voyage dans l'intérieur du pays, on me donna, dans l'hôtel où je descendis, une chambre où six quadrilles auraient exécuté leurs figures à l'aise. C'est une nécessité, si l'on veut jouir d'un peu de confort dans ce climat, où la chaleur est suffocante, d'avoir des appartements très aérés et très spacieux. Le mien avait 16 pieds de haut et vingt-deux de long, et, avec ses annexes, il était beaucoup plus large. Cette chambre contenait deux lits, un bureau, une garde-robe, une table et l'inévitable "punkah". C'était un énorme éventail, suspendu à une poutre en bois de teck et orné d'un plissé qui n'aurait pas déparé les dessous d'une élégante Parisienne.

A chaque bout de la chambre se trouvait un grand cabinet de toilette — salle de bain. Enfin, devant



Un bazar à Bombay

et tout du long régnait un balcon à ciel ouvert, qui en augmentait la largeur de moitié et que bordaient de distance en distance des arbustes où perchaient des corbeaux bavards. J'étais obligé de disputer mon déjeuner à ces oiseaux, et ils auraient volé mes montres et mes bagues si je n'y avais pris garde! Je ne savais pas que je verrais des milans, des singes, des paons aussi communs et aussi familiers sur toute les routes et dans tous les villages de ce pays, où l'homme regarde comme une impiété de molester les animaux.

Mon balcon donnait sur une rue très passante, au bout de laquelle on apercevait les arbres majestueux d'un grand parc. J'étais là comme dans une loge, d'où je voyais se jouer devant moi le drame complexe de la vie asiatique.

Dans la foule des passants qui circulaient sans interruption, les coolies indigènes étaient l'élément le plus nombreux. Ces braves gens sont vêtus de manière à justifier le mot d'une grande dame américaine, qui disait de Bombay que c'est "une ville d'Adams et d'Eves".

Il y a deux costumes en vogue: l'un consiste en une simple pièce de calicot, enroulée de telle sorte qu'elle laisse voir les membres inférieurs jusqu'au haut des cuisses; l'autre, en une sorte de veste de coton avec un morceau d'étoffe autour des reins. Beaucoup de ces coolies étaient accroupis sur le pavé, les genoux à la hauteur de la tête, attendant quelque besogne ou se reposant après le travail fait.

Parmi les actifs, les uns portaient des outres qui laissaient dégoutter l'eau dont elles étaient pleines; d'autres somnolaient sur des chariots carrés à deux roues, traînés par des buffles ou par ces petites vaches à bosse, que l'Hindou considère comme sacrées, ce qui ne l'empêche pas de les employer comme bêtes de somme.

Sa vénération se manifeste encore d'une autre manière: lorsqu'une vache est très vieille, estropiée ou malade à n'en pas revenir, l'Hindou se garde bien d'abréger ses souffrances en l'abattant; ce serait un cas de damnation pour lui et de déshonneur pour sa famille. Il l'abandonne tout simplement dans la campagne, et la malheureuse bête, qui ne peut plus se traîner, devient, vivante encore, la proie des vautours et des corbeaux.

Une station de voitures de louage se trouvait devant l'hôtel, avec une longue file de voitures dont les cochers somnolaient sur leur siège. Au delà, dans la partie visible du parc, un jardinier hindou arrosait le gazon avec un long tuyau; trois enfants indigènes, deux garçons et une fille, immobiles à quelques pas de lui, semblaient le contempler.

Au bout d'un moment, l'homme laissa tomber son tuyau d'arrosage et s'éloigna. Aussitôt les enfants défirent leurs vêtements, simples morceaux de cotonnade, les lavèrent à l'eau qui coulait toujours, et les étendirent sur l'herbe, au soleil.

(La suite à la page 1204)



Femme Hindoue

L'Ile du Massacre

Par Mgr. LANGEVIN, Archevêque de St-Boniface

Soleil de minuit au Manitoba

LE Keewatin est une région immense qui couvre une partie du diocèse de Saint-Boniface et du vicariat apostolique de la Saskatchewan. Ses limites touchent à la baie d'Hudson et à la baie de Churchill. Or, des milliers de sauvages y attendent encore le missionnaire catholique.

* * *

Envoyé depuis deux ans dans cet immense district, le R. P. Bonald a commencé à y porter la bonne nouvelle de l'Évangile. Dès son arrivée à la mission Lacroix, située sur les bords de la rivière Nelson, de tels prodiges de conversion s'y sont produits, qu'il n'a pu s'empêcher d'en être lui-même extrêmement surpris.

Une Carmélite de France avait signé de son sang la promesse d'offrir à Notre-Seigneur ses prières et ses sacrifices, pour venir en aide à l'infatigable apôtre du Keewatin. Les oraisons et les austérités de cette âme fervente sont certainement pour beaucoup dans ces conversions inespérées; mais d'autres aussi ont souffert pour le salut éternel de ces pauvres déshérités, et le sang d'un martyr leur a valu sans doute ces grâces extraordinaires, dont nous constatons, à cette heure, les précieux résultats.

* * *

En 1734 (il y a donc 168 ans), un missionnaire Jésuite, le R. P. Aulneau, se rendait, en canot, du fort Saint-Charles sur le lac des Bois, au fort William sur les bords du lac Supérieur. Il y allait comme aumônier d'un des fils du célèbre explorateur de l'Ouest, M. Pierre-Gaultier Varennes de la Vérendujie et de dix-neuf bons Canadiens venus des bords du Saint-Laurent.

On partit vers le milieu du jour, pour aller camper à vingt-et-un milles de là, sur une île faite en forme d'oreille, et appelée à devenir tristement célèbre.

Les "Sioux des canots", comme on les appelait alors, nourrissaient au cœur une haine implacable contre ces "visages pâles", accompagnés d'un homme de la prière, dont la présence menaçait de rendre vaines et impuissantes la prière et la "médecine" (religion) des sauvages.

Depuis plusieurs jours, ils épiaient leur proie, attendant avec impatience l'instant propice pour égorger les ennemis de leurs superstitions.

Les vingt-et-un voyageurs, quand ils campèrent, le soir, sur la partie inférieure de l'île, ne se doutaient guère que leur dernière heure était sur le point de sonner.

Pendant la nuit, les Indiens se glissèrent comme des bêtes fauves à travers la forêt, fondirent sur eux et les massacrèrent tous. Si l'on en croit la tradition, au moment où le missionnaire fut frappé, un coup de tonnerre épouvantable éclata soudain et jeta la terreur dans l'âme des meurtriers.

* * *

Quelques jours après, cinq voyageurs canadiens, venus de Montréal, aperçurent sur les rochers nus qui dominent l'île, des objets étranges. S'étant approchés, ils distinguèrent dix-neuf têtes de Français, placées sur autant de peaux de castors. Seuls, le chef de l'expédition, M. de la Vérendujie, et le P. Aulneau n'avaient pas été décapités. Le missionnaire fut trouvé à genoux. L'une de ses mains s'appuyait à terre; l'autre était ramenée sur la poitrine, qu'une large blessure avait entrouverte. Son cœur n'y était plus: les barbares

l'avaient arraché pour en faire un horrible festin. Les voyageurs enterrèrent les dix-neuf corps dans une fosse commune, sur laquelle ils dressèrent, avec des pierres, une sorte de "tumulus"; mais ils emportèrent avec eux, au fort Saint-Charles, les corps

dite, où l'on entend des bruits étranges, et ils ne veulent jamais y aborder.

* * *

Accompagnés de trois missionnaires Oblats de Marie, d'un missionnaire Jésuite, et d'un savant magistrat de Saint-Boniface, j'allai moi-même, il y a deux ans, explorer ces parages. A l'endroit où avait été autrefois le fort Saint-Charles, nous trouvâmes les restes d'une cheminée de pierre. Je demandai à Pawassuny, vieux chef sauteux, notre guide:

— Qui donc a construit cette cheminée? Ne seraient-ce pas les Anglais?

— Oh! non, me répondit-il, en souriant d'un air tout particulier, ce ne sont pas les Anglais; ce sont les "wemittikojiwoch"! car tout cela est très ancien, et remonte à une époque où nul Anglais n'était ici.

Ce mot étrange, "wemittikojiwoch", signifie "gens des canots de bois". Dans la langue des sauvages il indiquait les Français. Or, pour eux, Français est synonyme de catholiques, comme Anglais est synonyme de protestant.

L'année suivante, des missionnaires Jésuites reconnurent sur l'"île du massacre" le "tumulus", sous lequel reposent les dix-neuf corps des compagnons de M. de la Vérendujie. Une croix bien modeste a été érigée au point culminant de l'île, de même que sur les ruines du fort Saint-Charles, et nous espérons découvrir, bientôt peut-être, les restes du vénéré P. Aulneau lui-même.

* * *

En 1891, au mois de juillet, plus de mille sauvages païens étaient réunis, à la pointe Mac-Pherson, sur le lac des Bois, pour recevoir l'argent du "traité" conclu avec le gouvernement, pour les indemniser de l'occupation de leurs terres par les Blancs.

Or, aucun missionnaire n'avait encore été reçu par eux, depuis près d'un siècle. Ils avaient même menacé de leur fusil deux Oblats missionnaires, qui voulaient les visiter.

* * *

Nous arrivâmes à la Pointe en bateau à vapeur. Il y avait là neuf chefs au milieu du camp, et ils étaient tatoués et vermillonnés pour une danse superstitieuse, qui devait avoir lieu le soir.

A la demande qui leur fut faite de nous laisser planter notre tente, ils répondirent que leur grand conseil avait décidé de nous refuser cette faveur. Alors je leur offris un "pana" (grand festin de viande), avec du tabac pour la fumerie, festin préparé par les dames catholiques du Portage-du-Rat.

— S'il s'agit de nous donner à manger, c'est autre chose, dirent les trois chefs que nous avions abordés: nous te rendrons la réponse demain.

Comme on le pense bien, cette réponse fut affirmative.

* * *

Le festin mit la joie dans tous les cœurs, en mettant des vivres dans tous les estomacs. Dans les discours qui suivirent, il ne fut question que d'envoyer les enfants à la nouvelle école bâtie au Portage-du-Rat, pour les enfants sauvages. Une seconde fois, j'eus le bonheur d'héberger ces sauvages.

(La suite à la page 1204)



OMUXAPAP OKRISTA, vieille Squaw

du vénérable missionnaire et de M. de la Vérendujie, ainsi que les dix-neuf têtes de leurs compagnons, pour leur donner une sépulture plus honorable, dans l'intérieur d'une enceinte fortifiée.

Voilà ce qui se passait, il y a plus d'un siècle et demi, près du lac des Bois. Depuis lors, les sauva-



Famille esquimaude et traitant américain

ges ont toujours considéré l'"île du massacre" comme une île habitée par le "Matchi manitou" — le mauvais Génie. — Selon eux, elle serait pleine de serpents. Il n'y a pourtant dans les environs aucun serpent venimeux.

Mais ils sont persuadés que c'est une île mau-



Sur les bords du lac Manitoba



Un original attelé



Campement Cris

La vengeance des bêtes

(NOUVELLE CANADIENNE)

NÉ dans un chantier de bûcherons, en plein Nominique, Jean Hiroux, qui ne vit jamais une grande ville, très jeune, s'était pris à aimer les bois. La rude, mais si libre existence du trappeur l'attirait. Du reste, il avait de qui tenir, son père ayant passé sa vie à tuer des bêtes sauvages, dont il vendait la fourrure à la compagnie de la Baie d'Hudson.

A l'époque où nous faisons sa connaissance, notre héros aux inclinations cynégétiques et sylvestres est déjà un vieillard. Mais quel vieillard, mes amis ! Sa taille gigantesque est imposante, ses membres sont découpés à merveille. Jean Hiroux a bien le dos un peu voûté, à force de passer sous les ramures basses des pinèdes vierges ; n'importe, ses traits réguliers, ses yeux perçants, sa barbe de fleuve, son port assuré, lui donnent bonne mine. C'est le type du Canadien-français des campagnes, robuste et franc, que les mièvreries des villes et leurs faussetés n'ont entamé ni au physique ni au moral.

Quand pour la première fois nous l'apercevons, notre homme est sur le seuil de la porte de son "log-cabin". La tuque en tête, des mocassins aux pieds et vêtu à la façon des "bushmen", il se prépare à aller courir la forêt voisine. Depuis dix ans il est veuf.

A deux reprises, et presque coup sur coup, le malheur s'est abattu sur son toit de chaume. D'abord, ce fut sa femme qui mourut, presque subitement, d'une fluxion de poitrine. Puis, quelques semaines après, au début de l'hiver, son gendre, Siméon Plourde, périsait englouti par la glace traîtresse d'un lac de la région. Et le vieux trappeur de rester avec son unique enfant, Marie Plourde, et les deux bébés de celle-ci : Jacques trois ans, Micheline un an.

Vrai, la vie n'était pas gaie, au fond des bois, pour ces êtres frappés dans leurs affections les plus chères. Marie ne cessait de pleurer Siméon et quant à Jean Hiroux, sombre, presque farouche, maintenant, il parcourait les halliers pendant de longues journées, trappant, chassant sans relâche, pour faire vivre sa petite famille.

On vécut ainsi pendant plusieurs années, la misère n'étant écartée que grâce à l'énergie et à l'habileté de l'aïeul. Au moment où nous portons nos regards vers le coin ignoré du monde où il vit, petit Jacques touche à sa treizième année et se croit un homme. A l'occasion, il accompagne son grand père en forêt, et, nul ne sait mieux que lui tendre un lacet, poser un piège ou suivre la piste d'une bête traquée. Cet adolescent a fait tant de beaux coups de fusil et abattu tant d'animaux à la course légère ou au vol rapide, qu'il ne parle même plus de ses exploits à sa soeur Micheline.

Le grand père et sa fille, aiment, adorent, ces deux enfants. En leur esprit inculte ils n'ont qu'un regret, celui de ne pouvoir les faire instruire comme il faut. Hélas ! le village est trop loin, si Dieu veut, plus tard, Jacques et Micheline apprendront à lire.

* * *

Depuis le petit jour Jean Hiroux bat le bois, de temps en temps son fidèle chien Topsy jappe, s'arrête, sent le vent et poursuit sa course. Un peu las, le vieillard regrette l'absence de son petit-fils. — Ah ! se dit-il, si Jacques était sur une telle piste, il aurait tôt fait de joindre l'ourse et ses oursons.

Enfin, au bord d'une clairière il aperçoit les trois bêtes, prêtes à passer à gué un ruisseau aux eaux torrentueuses. Jean Hiroux a tant vu et tué de ces plantigrades, qu'il les traite ainsi que du vil bétail. Sans hésiter il s'approche des oursons et veut les capturer. Leur mère, un instant apeurée, se révolte et lui fait face pour défendre sa progéniture. Par de sourds grognements elle invite ses petits à la fuite ; mais de ses crocs Topsy leur déchiquète les flancs. La lutte s'engage courte, sans merci. L'instinct de la maternité a rendu l'ourse absolument furieuse. Aussi, le trappeur, mesurant le danger qui le menace, abat-il l'animal d'un coup de carabine. Comme il s'en approche, pour voir où il a touché, l'ourse se relève et le saisit à bras-le-corps, se disposant à lui broyer la tête de ses puissantes mâ-

choires. C'est à peine si l'homme a le temps de se servir de son coutelas et d'achever son adversaire redoutable. Toutefois, il n'y parvint pas sans avoir regu à la poitrine un formidable coup de griffe, qui faisant gicler son sang, le mêla à celui de sa victime.

C'est la première fois que telle aventure lui arrive ; Hiroux en est hors de lui ; et, à coups de hache il tue les oursons sur le corps pantelant de leur mère.

Ce jour-là, comme le soleil baissait à l'horizon, chargé des peaux des trois bêtes, le grand père rentra chez lui, et, à l'accoutumée, jeta aux pieds de Marie les dépouilles de sa chasse.

Il se sentait bien fatigué le pauvre homme, au point qu'il se demandait s'il pourrait, jusqu'à la fin, continuer son métier de trappeur. Heureusement Jacques était là, mais, somme toute, ce n'était qu'un enfant. Et, Jean Hiroux, les oreilles lui bourdonnant encore des grognements de l'ourse blessée, pensa à la brièveté de la vie, à la méchanceté de l'homme.

S'écouter comme il ne l'avait jamais fait, lui, le trappeur intrépide, au coeur sans pitié pour les bêtes, il se reprocha ses cruautés envers elles. Les derniers moments de l'ourse et de ses oursons l'avaient évidemment impressionné. Tout en tisonnant, cependant que les siens vauquaient aux occupations quotidiennes, Hiroux faisait appel à ses souvenirs de chasses, dont quelques-uns étaient vieux d'un demi-siècle. En avait-il abattu des milliers et des milliers de bêtes sauvages, parfois de façon atroce ! Sans le moindre scrupule il avait



Il avait tué de tout : chevreuils inoffensifs en train de boire, outardes au nid, renards astucieusement tapis

tué de tout : chevreuils inoffensifs en train de boire, outardes au nid, renards astucieusement tapis...

* * *

Il avait neigé presque sans interruption pendant trois jours. Enseveli sous son blanc manteau annuel, le Nominique était séparé du reste du monde. Or, une gelée assez forte ayant suivi le blizzard dont nous parlons, Jean Hiroux avait chaussé une vieille paire de raquettes et était parti en quête de gibier.

Nul n'en ignore, de telles conditions météorologiques sont, au Canada, éminemment favorables aux trappeurs. Car, lorsqu'ils braconnent à cette époque de l'année, sans trop de difficulté, ils peuvent s'emparer des gros animaux sauvages.

Cela se fait au mépris des lois, que, de fin décembre à mi-mars, personne ne saurait faire respecter en des parages aussi éloignés que peu abordables.

Donc, le père de Marie Plourde était parti dispos, laissant à la maison son chien devenu inutile, et décidé à faire viande fraîche, comme il l'avait dit à la ménagère. En effet, il serait bien guignard s'il ne tuait quelques chevreuils, dont les membres aussi vigoureux que délicats, tels des fuseaux, s'enfonçaient, par un temps pareil, dans l'épaisse mais peu résistante couche de neige.

Depuis l'aube le père Hiroux allait bon train, se dirigeant vers le lac Travers aux abords duquel on rencontre, en tout temps, des chevreuils ou corfs de Virginie.

Soudain, comme il traversait une plaine déboisée

et partant fort enneigée, notre trappeur, épuisé, transi de froid, sentit que ses raquettes fuyaient sous ses pieds. Doucement, très doucement, il enfonça. La neige le recouvrit presque.

Certes, ce n'était pas la première fois que telle chose arrivait à ce vieux coureur des bois, aussi ne s'en émut-il pas outre mesure. Se sentant très fatigué, et bien qu'il en connût l'imprudence, il décida de prendre quelque repos dans l'attitude où le hasard venait de le placer.

Alors, le froid intense qu'il faisait commença son oeuvre terrible. Jean Hiroux sentit un moment une douce chaleur qui envahissait son corps, il s'y abandonna avec délices. Sous le ciel sombre, emmi la solitude des lieux qu'il connaissait à merveille, cet homme, dont l'âge changeait la mentalité, trouva une certaine poésie au paysage qu'il voyait. Cependant, se resaisissant, sentant le danger qu'offrait sa position, il voulut sortir de son enlèvement boréal. Ses mains gourdes lui firent défaut, ses jambes n'obéirent plus. Infiniment triste, Jean eut alors la prescience que c'était trop tard... qu'il allait faire corps avec son tombeau accidentel.

Il voulut bouger, faire des efforts, peine perdue, la neige se moulait sur lui. Seule sa pensée lui restait. Des larmes coulèrent sur ses joues que le froid gela presque instantanément. Muet le pauvre hère entrevit la mort. Ne pouvant plus s'agiter, en bon chrétien qu'il était, et à toute éventualité, il leva les yeux vers le ciel et fit son acte de contrition. Puis, une torpeur cérébrale non exempte de charmes s'empara de lui.

Jean Hiroux rêvait de choses étranges. Des souvenirs agréables lui revenaient. Il songeait à ses jeunes amours, au temps où il courtisait sa défunte femme. Les scènes marquantes de son humble vie repassaient devant ses yeux de moribond.

Ah ! que l'automne de 18... avait été belle, il s'en rappelait mille détails. Comme les feuilles de l'érable commençaient à changer de couleur, il s'était marié. Des années de paisible bonheur avaient suivi. Marie était venue au monde, avait grandi, à son tour s'était mariée. Quel brave coeur avait le pauvre Siméon... Tous ils avaient vécu en famille, Jacques et Micheline ayant apporté leur sourire en la modeste cabane des Hiroux, tandis qu'ils commençaient à grisonner.

Ainsi pensait l'infortuné trappeur enfoui dans la neige, qui, graduellement, engourdissait en lui la vie, lui ravissait ses facultés.

Maintenant, la grande passion du chasseur endurci qu'il avait été, reprenait le dessus. Il était la proie d'une affolante vision, comme doivent en avoir, en d'autres ordres d'idées, ceux que la mort saisit lentement.

Indiciblement, le malheureux avait conscience de sa mort, et quelle mort, grand Dieu ! Foulé par d'innombrables animaux au panache vainqueur, ou à la gueule effroyable, il sentait son corps se fondre en une bouillie sanglante qui maculait la neige. Au passage, les bêtes de la forêt, des plaines ou des montagnes, happaient un morceau de sa chair et l'emportaient. Un vol serré d'oiseaux lugubres planait sur l'atroce chose qu'il était devenu, comme s'ils eussent voulu le poursuivre de leur vengeance par de là la vie. Progressivement ce qu'il n'avait fait qu'entrevoir se dessinait avec précision.

De tous les points de l'horizon il voyait surgir des bêtes sauvages, fantômes, sans doute, de celles qu'il avait fait passer de vie à trépas. Et les bêtes faisaient un immense cercle autour de lui. Originiaux, chevreuils, caribous, ours, lynx, renards, putois, martres, hermines et bien d'autres, menaient une sarabande infernale autour du trappeur vaincu. Sans cesse l'horrible cercle prenait de la profondeur, diminuait de rayon. Déjà Hiroux sentait sur son visage halé le souffle des bêtes. Elles le regardaient avec des yeux de feu. La fétilité de leur haleine tournait son coeur d'homme exténué. Une ourse, accompagnée de deux oursons, qu'il reconnut, vint poser une de ses pattes sur son front glacé. C'en était trop, Jean Hiroux s'évanouit, juste comme il lui semblait entendre, dominant tous les bruits, la voix de petit Jacques qui l'appelait à grands cris.

PAUL D'ESMORIN.

New London, Connecticut

Le 28 septembre 1781, Washington, avec 9,000 unionistes, et Rochambeau, avec 7,000 Français, battaient les Anglais, faisaient prisonniers lord Cornwallis et 7,000 de ses soldats, s'emparaient de Yorktown et mettaient fin à la domination anglaise aux Etats-Unis. Quelques jours auparavant, Arnold et ses soldats anglais avaient incendié et pillé New London, et avaient massacré le commandant et la moitié de la garnison du Fort Griswold, qui encore aujourd'hui, fait la sentinelle en face de New London, par delà la rivière Thames et sur une pointe qui commande le port.

New London est donc une ville importante, dans les annales historiques de la République, et, à plusieurs titres, elle mérite quelques notes.

Aujourd'hui, c'est une très jolie petite ville de 17,000 habitants. Elle est assise sur une des enchanteuses plages de l'océan Atlantique, à l'embouchure pittoresque de la rivière Thames.

Son port est majestueux et ses voies de communication sont superbes.

Plusieurs lignes de bateaux à vapeur, de chemins de fer et de tramways électriques ont leur terminus à New London.

Ses manufactures de coton, de soie et de presses à journaux, ses immenses fonderies et usines, donnent du travail à des milliers d'ouvriers.

La vaste manufacture des presses "Babcock", est connue de tous les imprimeurs et journalistes de l'Amérique.

La navigation et la construction des navires donnent à New London un aspect spécial propre aux villes maritimes.

L'on remarque dans New London quelques jolies rues et avenues, de superbes parcs, de grandes et belles bâtisses publiques, maisons de commerce et résidences privées. Sur la plage surtout, un peu en dehors du centre de la ville, les résidences y sont coquettes et superbes.

La population de New London est fort cosmopolite, mais les citoyens de langue française y sont peu nombreux, deux cents environ, tout au plus.

Les catholiques de diverses langues, forment une seule mais grande paroisse. Ils possèdent une belle et vaste église. Une école recevant au moins 700 élèves est sous la direction de 16 sœurs de la Miséricorde. Le couvent de Ste Marie est une jolie bâtisse.

L'église catholique fut d'abord bâtie en 1873, sous le vocable de St Jean. Puis elle prit celui de Saint-Patrice, et en 1876 celui de Ste Marie Etoile de la Mer.

M. l'abbé Thomas Patrice Joynt, est le curé de la paroisse de Ste Marie Etoile de la Mer. Il est fort estimé de toute la population et chéri de tous les catholiques. Né à Fort Edward, N. Y., le 9 mars 1849, il a fait ses études classiques, philosophiques et théologiques, chez les Sulpiciens, à Montréal, P. Q. Ordonné prêtre à Montréal, en 1874, par feu Mgr Fabre, il fut vicaire à Putnam, Windsor Locks et Meriden, Conn. Durant cinq ans il eut la cure de Jewett City, puis il arriva en cette ville en juin 1883. Il est le fondateur du couvent et de l'école Ste Marie. M. le curé Joynt parle très bien le français et il le lit avec assiduité.

Voici en quels termes un guide américain de la Nouvelle Angleterre, parle de la charmante ville dont nous entretenons nos lecteurs :

"New London est une tranquille et pittoresque ville, située sur les bords de la "Tamise" américaine, et, par conséquent, à même d'observer attentivement la grande route commerciale et maritime du Nouveau-Monde.

"Elle est bâtie sur une sorte de falaise élevée, située au nord-ouest. Au nord, le paysage est déchiqueté, enchanteur; au nord-est on aperçoit une très belle forêt, ce qui fait un fond admirable à cette ville industrielle.

"De l'autre côté de la rivière se trouve Groton qui possède un monument célèbre, destiné à com-

mémorer le massacre des victimes de Groton. C'est là une éloquente protestation contre les meurtres les plus fourbes et les plus traîtres qu'on puisse attribuer à la furie anglaise.

"Dès le début de la colonie, New London occupa une place importante dans les affaires de celle-ci. Elle a fourni de remarquables gouverneurs, et, quant au commerce elle venait immédiatement après Boston et New-York. Deux fois sa population fut diminuée. D'abord, par la révolution, puis par l'épidémie de fièvre jaune qui y sévit en 1798. En 1775 comme en 1865 New London contribua plus que sa part à la cause de l'indépendance américaine. La milice de l'indépendance de New London, prit part à la bataille de Bunker Hill et le premier citoyen des Etats-Unis qui renversa le pavillon de sa majesté le roi Georges d'Angleterre, fut le capitaine William Coit, de New London.

"En 1784 New London fut une des premières localités qui par charte fut érigée en ville.

"La colonie Pequot, à l'extrémité inférieure de cette ville, avec son hôtel, son casino, son église et des avantages, non égaux, quant à la pêche et aux bains de mer, offre, en été, une union assez rare des plaisirs dont on peut jouir, tant à la ville qu'en une station balnéaire.

"Mystic, l'île Fisher, l'île Shelter et Watch Hill contribuent à augmenter les charmes du séjour à New London. Bien qu'il s'agisse d'une ville industrielle, de 18,000 âmes environ, il est bon de noter que ses moulins et ses manufactures sont principalement situés au bord de l'eau, laissant en parfaite quiétude le quartier des résidences particulières.

"Quant au pont de la rivière Thames, dont on parle aux visiteurs de l'endroit, c'est, sans contredit, un des plus grands chefs-d'oeuvre de ce genre d'industrie, durant le siècle. C'est le plus grand pont du monde, à tablier à double voie, en tant que pont mobile, ses deux piliers de tête se trouvant: l'un à Winthrop Neck, l'autre à Groton.

"En outre que c'est un très important terminus de voies ferrées, New London, fait un trafic côtier fort considérable.

"L'industrie de la pêche à la baleine a donné une grande renommée à cette ville. Cependant, depuis quelques années, cette industrie a beaucoup périclité."

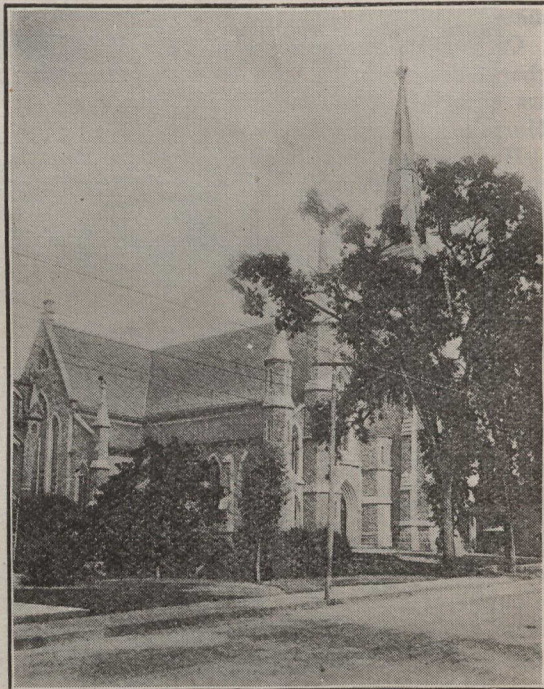
Par ce qui précède le lecteur a dû se rendre compte que New London a une vie maritime propre. Du reste, rien n'est plus logique, vu la disposition topographique du pays. Ce sont probablement les avantages offerts par les accidents naturels de la côte qui font que, à New London, se disputent chaque année les courses nautiques qui ont lieu entre les équipes des deux grandes universités américaines Yale et Harvard.

A part les jolies constructions que possède la ville dont il s'agit, on peut ajouter que les courses et le pont dont nous avons parlé, ainsi que quelques manufactures fort importantes, font tous les frais de la curiosité des visiteurs de New London à l'époque des régates.

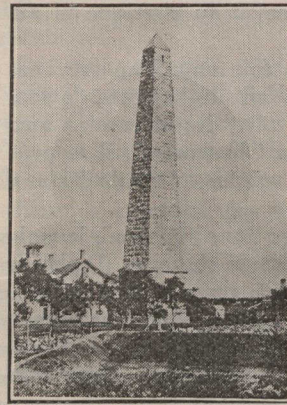
Que, si l'on tenait à savoir, par curiosité, les dimensions exactes du fameux pont qui relie Winthrop Neck à Groton, les voici: Tablier du pont de Winthrop Neck à Groton, au-dessus de la rivière Thames, 1,423 pieds. Partie mobile du pont, 503 pieds. C'est, nous l'avons dit, le plus long pont mobile du monde. En le faisant, on a calculé que ce pont peut supporter deux locomotives de 86 tonnes et un train chargé donnant, par pied, une pression de 3,000 livres.



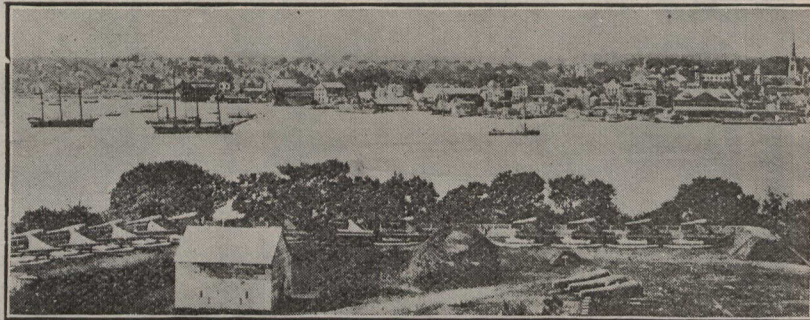
Le phare.



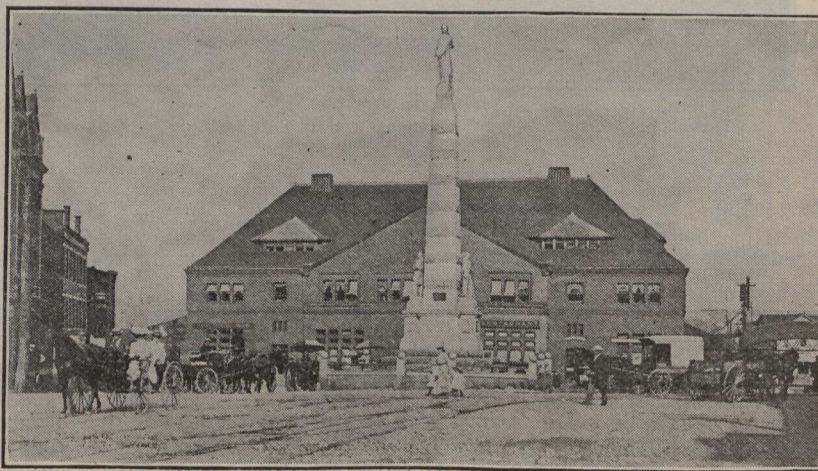
Eglise Ste-Marie, Etoile de la mer.



Monument de Groton.



Une vue de New London, Connecticut.



Monument des soldats et matelots.



L'hôtel-de-ville.

A travers la mode

UNE abonnée qui signe "Couturière" nous écrit pour nous demander divers renseignements sur la manière de confectionner les vêtements "Empire". Comme ces détails pourront être utiles à plusieurs lectrices de l'Album Universel nous jugeons à propos de les publier ici.

Les manteaux Empire, nous l'avons déjà annoncé, sont en très grande vogue. Pour l'hiver, ils font fureur et vraiment cette forme est bien choisie; ample et long, le vêtement enveloppe parfaitement la robe qu'il couvre, et c'est le manteau chaud à souhait.

Le manteau Empire, on le sait, se compose en général d'un grand empiècement, sorte de petit boléro au bas duquel se monte, à plis ou à fronces, une jupe plus ou moins longue: certains modèles sont presque aussi longs que la jupe, mais c'est un peu encombrant: on leur préférera les manteaux qui descendent seulement en dessous du genou.

Nous dirons toutefois que les modèles tout faits pour taille moyenne ont environ quarante pouces de longueur.

Mais, si le paletot Empire, gracieusement vague ou franchement flottant est réussi, on ne saurait en dire autant de ces longues jaquettes ajustées sur lesquelles on simule un boléro faisant genre Empire, ce qui n'est pas heureux à notre avis, car la taille, si élégante soit-elle, se trouve ainsi raccourcie sensiblement, et toujours nous devons chercher à allonger la silhouette, la mode nous y engage et nous ne saurions nous en plaindre.

Le boléro des manteaux Empire est presque toujours droit, quelquefois les contours sont un peu découpés pour former garniture; mais à part des petits détails de peu d'importance, du reste, le boléro se coupe de même. Quand c'est un grand empiècement qui s'arrête à l'emmanchure devant et dans le dos, il y a seulement les coutures d'épaule, il faut que le creux de l'encolure et celui de l'emmanchure soient bien réglés et l'empiècement va bien.

Mais lorsque le boléro passe sous les bras, la coupe doit être combinée autrement; on peut faire le dos droit fil; et le boléro d'une seule pièce est sans couture sous les bras, les deux morceaux venant se rejoindre à la couture d'épaule. Ce qui donne incontestablement les meilleurs résultats, c'est la coupe avec couture montant en bretelles à l'épaule, et ces coutures semblent être justement mises là pour se trouver cachées sous des garnitures, parfois de simples biais piqués, des straps, des applications de drap ou de tresses, des soutaches, des bandes brodées, tout ce que l'on veut, en un mot. Les boléros varient de longueur. C'est quand ils dépassent quelque peu le bas de l'emmanchure que nous les trouvons les mieux réussis, plus longs, s'arrêtant à moitié de la hauteur du dos, ils n'avantagent point, et quand on les réduit à l'état d'empiècement, ils ont moins de grâce.

Le manteau lui-même se taille aussi de plusieurs manières; tout simplement en droit fil avec coutures biaisées sous les bras, ou encore avec une couture biaisée au milieu du dos: dans tous les cas, la jupe (c'est ainsi qu'on nomme le bas du vêtement) doit être bien ample c'est le cachet spécial du manteau.

Les grands revers Directoire ont du succès, de même que les revers plus petits et les cols Marceau, cols hauts et rabattus. Pour ces manteaux qui doivent être chauds et confortables, on délaisse les encolures dégagées pour revenir aux cols droits.

Il est curieux de constater que les manches tailleurs étroites du bas, larges du haut, sont adoptées presque toujours et que, cependant nombre de jolis modèles et des plus riches ont des manches blouses, larges du bas avec un poignet volontiers caché par un parement.

* * *

En fait de modes, nous sommes déjà au déclin de la saison et nous nous surprenons — habitude de métier — à jeter un coup d'oeil tout à la fois retrospectif, actuel et inquisiteur car bien que parlant de l'hiver, nous songeons déjà au printemps.

L'hiver nous a donné tout naturellement des broderies empire, des galons brodés à bords droits avec des fleurs en relief sur fond d'or mat, des grecques découpées sur velours et sur drap, des dentelles

elle est jolie et raisonnée, son influence est durable et il était juste que la mode de l'été dernier, si finement artistique, règne encore en cette prochaine saison.

Nous y verrons aussi triompher le foulard dans de grandes variétés parmi lesquelles les rayures, les petits dessins, les semis, les impressions minuscules et légères tiennent toute la place. Le tout dans des teintes effacées, des verts atténués, des nuances bordeaux et vieux rose, des impressions jolies, demi-teintes que la vraie élégante a toujours préférées et qu'elle porte seules pour la rue. Mentionnons à part la très grande importance de la teinte "héliotrope" dans toute sa gamme à partir de la nuance "bruyère" qui n'est ni rose ni moussée mais qui prend aux deux tons tout leur charme.

Les taffetas nouveaux extrêmement souples seront faits d'une trame de nuance vive atténuée par une chaîne brillante, comme argentée.

Mais nous voici emportées bien loin de la saison présente. Revenons-y bien vite.

Les façons de nos robes se simplifient. On revient aux belles lignes simples que la robe princesse représente si bien. Voyez le modèle que nous donnons aujourd'hui sur cette page. C'est une exquisite combinaison du genre princesse et du style empire. C'est un des rares modèles où la forme empire peut être avantageusement adoptée pour la rue. Ordinairement, elle est réservée aux toilettes d'intérieur, aussi bien pour la robe de chambre que pour le peignoir matinal.

En somme, le boléro remplace, en plus long, en plus ajusté, l'empiècement avec berthe qui embellissait auparavant le haut de nos peignoirs.

Pour toilette de ville, la robe corselet est de plus en plus recherchée et son aspect varie à l'infini grâce aux modifications nombreuses qu'on lui fait subir. Une grande faveur va à la robe corselet à tablier, c'est-à-dire dont la jupe coupée en forme, est garnie devant d'un tablier remontant en corselet à la taille qu'il moule étroitement, se coulant par derrière comme les ceintures-corselets courantes.

Pour les personnes qui hésitent à adopter la robe-corselet proprement dite et regrettent cependant cette façon, voici deux combinaisons de costumes qui rappellent, par la continuité des lignes du corsages et de la jupe, la façon corselet; c'est tout d'abord une robe en drap prune; la jupe en forme s'attache à une ceinture drapée en drap prune, fixée à la jupe par un fin surjet de manière à faire corps avec elle; le corsage, à plis piqués aux épaules, blouse légèrement dans le corselet, s'échancrant en point

sur un plastron de broderie blanche; il est fixé au corselet et se ferme de côté ainsi que la jupe; des entre-deux de dentelle de laine prune descendent au long du corsage et de la jupe. Les manches, d'allure très modérée, sont plissées à la monture et bouffantes au coude sur un avant-bras froncé en travers sur un entre-deux en long, suivant la couture extérieure du poignet.

Dans une autre toilette en velours loutre, la jupe et le corsage sont complètement séparés, mais des bandes de taffetas en biais même ton rayent le corsage et la jupe, allongeant ainsi la ligne générale de la silhouette; la ceinture est en velours loutre; au bas de la jupe, trois volants plats en velours. La manche, demi-longue, très peu bouffante du haut, est serrée au coude par un bracelet de velours loutre. Des biais de taffetas piqués rayent également la manche en long.—JACQUELINE.



Charmante toilette de ville offrant une combinaison des deux formes si en vogue "Princesse" et "Empire." Le tissu est du drap satin olive et la garniture consiste en biais de taffetas de même teinte et en boutons de velours également vert-olive.

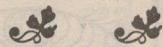
teintées "ocre" avec du drap assorti, violine, avec du taffetas de même ton.

Le printemps nous donnera encore de l'Irlande fine et grosse artistement mélangée et exécutée avec des variantes, des combinaisons qui en changeront l'aspect tout en la laissant comme base.

La vogue de la dentelle. En voilà une qui n'est pas près de finir. Elle se reporte sur tous les travaux faits à la main qu'on arrive à exécuter d'une exquisite façon dans des prix très abordables. Les linons et les mousselines seront brodés à la main, de guirlandes, de médaillons au plumetis; les tissus souples seront de plus en plus ajourés d'incrustations de tous genres où le filet dominera en copies remarquables des filets anciens; les vestes, les habits, les boléros, les péplums de dentelle emprunteront tous les aspects. La mode, vous le voyez, chères lectrices, n'est pas toujours éphémère; quand



La descente au Maëlstrom



(UNE DES MERVEILLES DU KENTUCKY)

Un récent congrès international des géologues, il a été décidé, croyons-nous, que le congrès des dits savants, en 1909, serait tenu à Ottawa. Le choix de notre capitale est flatteur pour ce pays, et les congressistes ne le regretteront certes pas, ce continent possédant, peut-être, les plus grandes merveilles géologiques de la création.

C'est cette quasi certitude qui, aujourd'hui, et ici, nous engage à parler à nos lecteurs des célèbres grottes du Mammoth.

Les grottes du Mammoth, où se trouve le Maëlstrom, sont situées dans l'Etat du Kentucky, près de Louisville; elles peuvent être regardées comme une des plus étonnantes merveilles naturelles que les Etats-Unis, et peut-être le monde entier, offrent à l'admiration du savant aussi bien qu'à celle du touriste.

Il faudrait une longue description pour donner aux lecteurs une idée de leur étendue, sur laquelle, d'ailleurs, on n'est pas encore très bien fixé. Quoi qu'il en soit, on a compté dans ces immenses excavations jusqu'à deux cent vingt-six avenues, cinquante-sept dômes, onze lacs, dont un très grand qu'on appelle la Mer morte, sept rivières, huit cataractes et trente-deux puits, ou plutôt trente-deux abîmes, dont quelques-uns sont d'une profondeur et d'un diamètre extraordinaires.

Un voyageur a pénétré cinq lieues plus avant que la Mer morte, et a pu s'assurer, malgré l'impossibilité de passer, que les grottes se prolongeaient beaucoup plus loin.

La sortie des grottes se trouve à trois lieues plus loin que l'entrée. On y arrive après avoir passé dans une galerie étroite, où l'on est presque forcé de ramper.

Dans une des salles existe le squelette d'un mastodonte monstre très bien conservé; c'est ce que l'on y voit de plus remarquable. De là le nom des grottes.

Quant au Maëlstrom, c'est un gouffre immense, appartenant aux grottes en question, et ainsi nommé, sans doute, en souvenir de l'abîme sous-marin, si connu, du voisinage des îles Loffoden.

Désireux de se renseigner sur son compte, il y a quelques années, le propriétaire des grottes du Mammoth, M. Precator, offrit six cents dollars à un guide nommé Stephen et connu par son intrépidité, s'il consentait à descendre jusqu'au fond du gouffre du Maëlstrom et à rendre compte de son excursion périlleuse. Malgré l'appât de cette somme énorme, pour un homme sans autres ressources que celles de son industrie, médiocrement lucrative, Stephen refusa. Vers 1870, un professeur, aussi déterminé qu'instruit, entreprit ce périlleux voyage, après de longs préparatifs. Le jour venu, il se laissa glisser dans l'abîme, à l'aide d'une forte corde, et descendit ainsi jusqu'à environ cent pieds; mais, arrivé à cette profondeur, saisi d'effroi et croyant qu'il allait devenir fou, il donna le signal convenu pour remonter. En arrivant à l'ouverture du précipice, il s'évanouit. Plus tard, il avoua qu'il avait ressenti une telle épouvante en touchant la première galerie, que, plutôt que de recommencer ce voyage infernal, il préférerait la mort.

Depuis cette époque, une forte somme avait été tenue offerte à quiconque tenterait l'aventure; quelques hardis explorateurs l'avaient entreprise, mais aucun ne l'avait accomplie jusqu'au bout.

Enfin, un jeune homme de Louisville, d'un tempérament complètement inaccessible à la peur, manifesta l'intention de descendre jusqu'au fond de l'abîme. Et comme il persistait dans sa résolution, malgré les représentations qui lui furent faites, on prépara tout pour cette descente.

On envoya chercher à Nashville une corde d'une longueur et d'une grosseur suffisantes, et l'on se rendit au point désigné pour l'exploration, c'est-à-dire au gouffre situé à neuf milles de l'entrée des grottes.

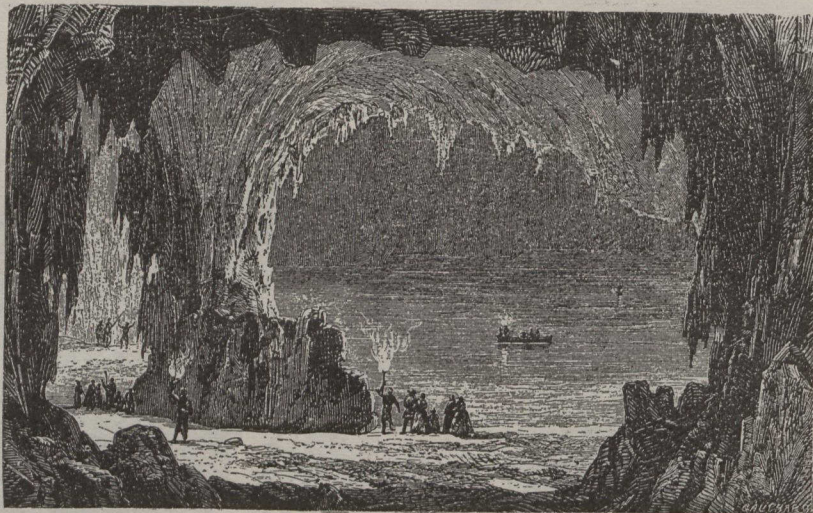
On attachait d'abord une lourde pierre à l'extrémité de la corde, et on la descendit jusqu'à ce qu'elle eût touché le fond, ce qui demanda un assez long laps de temps. On eût soin de heurter la pierre avec le plus de force possible aux parois du gouffre, afin d'en détacher les roches branlantes qui, dans leur chute, auraient pu blesser le jeune homme. Plusieurs quartiers de roc tombèrent. La répercussion du bruit de leur chute remontait à l'orifice de l'a-

bîme, en rendant un roulement semblable à celui du tonnerre. A ce bruit sinistre, les assaillants tressaillèrent; seul, l'intrépide jeune homme demeura calme: aucune contraction ne vint accuser chez lui la moindre émotion.

Après s'être enveloppé la tête avec une sorte de tonnelet, pour se garantir contre les pierres qui pourraient se détacher au-dessus de lui, et s'être muni d'une lanterne allumée, le jeune héros se fit attacher la corde autour du corps et donna le signal de la descente. Cette descente s'accomplit lentement, pour éviter tout accident; néanmoins, des fragments de rochers et des portions de terre se détachaient de temps à autre autour du voyageur. Rien, heureusement, ne l'atteignit. Tout en descendant, le jeune homme promenait autour de lui sa lanterne.

A trente pieds environ de l'ouverture, il distingua un rebord, à partir duquel, à en juger par les apparences, deux ou trois galeries allaient se perdre dans des directions différentes; il fit alors le signal de la halte, constata sur son calepin l'existence de ces galeries, et ordonna ensuite de lâcher de la corde pour continuer la descente. A cent pieds, l'explorateur ordonna de nouveau d'arrêter; il venait de découvrir une source d'eau qui s'échappait par l'un des côtés du gouffre et retombait dans l'abîme avec un bruit sinistre; ceci constaté et inscrit sur son calepin, il redemanda de la corde.

A partir de ce moment, l'eau de la source, qui s'éparpillait en une pluie fine, rendit presque nulle la lumière de la lanterne. L'air se raréfia. Le courageux explorateur, mouillé de toutes parts, et res-



Un des lacs des grottes du Mammoth, Kentucky

pirant avec peine, n'en continua pas moins sa descente. Déjà la corde marquait une longueur de cent cinquante pieds, quand tout à coup un bruit sourd se fit entendre, comme un terrible avertissement pour toutes les personnes penchées à l'orifice de l'abîme. Instinctivement, la corde fut retenue; mais le jeune homme donna aussitôt le signal de discontinuer la descente. Ce bruit provenait de la chute d'un énorme quartier de roc, qui, en tombant au fond du gouffre, avait failli écraser le téméraire, et ne l'avait que fortement contusionné. Cependant, comme on lâchait toujours de la corde et que le jeune homme ne faisait aucun mouvement, une des personnes témoins de cette effrayante descente, le docteur Wright, ordonna d'arrêter pour s'assurer si un accident ne serait pas arrivé au trop audacieux jeune homme. Rien ne bougea.

—Remontez, remontez vite! cria le docteur.

On hissa précipitamment celui qu'on croyait asphyxié, ou tout au moins évanoui de terreur ou par le manque d'air. Mais, presque aussitôt, celui-ci, qui comprit ce qui se passait au-dessus de lui, et qui tenait à toucher, comme il se l'était promis, le fond de l'abîme, donna vigoureusement, et à plusieurs reprises, le signal de la descente.

Un soupir de satisfaction s'échappa de toutes les poitrines. Ceux qui tenaient la corde ayant obéi, l'explorateur atteignit enfin le fond. Il avait parcouru, dans les entrailles de la terre, dans l'eau, dans l'obscurité, manquant d'air et au milieu des pierres qui se détachaient de partout autour de lui, la distance de cent quatre-vingt-dix-neuf pieds.

Il put alors constater que le fond du Maëlstrom est circulaire et qu'il mesure dix-huit pieds de diamètre. Une petite ouverture donnait accès dans une autre cavité de peu d'étendue; notre héros y pénétra et en rapporta les plus beaux spécimens de

silice noire qui se puissent voir, ainsi que plusieurs morceaux de stalactites aussi blanc que le plus pur cristal.

Bientôt après il donna le signal de le hisser à une certaine hauteur, son intention étant d'explorer les galeries qu'il avait aperçues auparavant. Après avoir atteint l'ouverture d'une de ces galeries, pour l'explorer plus facilement dans toute son étendue, il détacha de sa ceinture la corde qui l'avait suspendu dans l'espace, et se borna à en tenir le bout de la main. C'était manquer de prudence, et un événement ne vint que trop le prouver. Par suite de l'effort qu'il fit pour s'élever dans l'intérieur de la galerie, sautant à pieds joints une assez large crevasse, la corde lui échappa. C'était la mort s'il ne parvenait pas à la ressaisir, la mort par le froid et la faim dans cet horrible tombeau! Tout autre que l'intrépide jeune homme serait mort de peur. Sans rien perdre de son sang-froid, il se fit une sorte de crochet avec l'anneau de sa lanterne, en se servant de ses doigts comme d'un outil, puis plaçant le pied à l'extrémité d'une pierre suspendue au-dessus de l'abîme, il allongea le bras, atteignit la corde, qui flottait dans l'espace, et réussit à la ramener à lui; il eut soin, cette fois, de la fixer solidement autour de son corps. Enfin, grelottant de froid, épuisé de fatigue, et voyant sa lanterne près de s'éteindre, il revint à l'entrée de la grotte et donna le signal du retour. L'opération s'accomplit difficilement, à cause de la mauvaise disposition de la corde, qu'il avait mal nouée, ce qui le fit cruellement souffrir. Mais cette sensation s'évanouit bientôt devant l'imminence d'un nouveau péril, qu'il ne dépendait pas cette fois du courageux jeune homme de conjurer. Il n'était plus qu'à quatre-vingt-dix pieds de l'ouverture du Maëlstrom, lorsqu'il entendit tout à coup des exclamations et des cris de terreur au-dessus de sa tête. Malgré la grande profondeur où il se trouvait encore, il put distinguer ces paroles: "La corde est en feu! de l'eau! de l'eau!" En effet, le frottement de la corde sur la longue planche qui lui servait d'appui l'avait enflammée, et, comme on n'avait point d'eau sous la main, on devait s'attendre à chaque seconde à voir l'infortuné jeune homme tomber dans l'abîme béant sous ses pieds. Heureusement, l'un des assistants avait sur lui une gourde d'une boisson mélangée d'eau et d'eau-de-vie. On vida la gourde sur la corde, et l'explorateur put enfin, sans autre accident, arriver à l'orifice du Maëlstrom, où il se montra aussi calme qu'au moment du départ.

Le lecteur se figurera sans peine la joie que, malgré son flegme, le courageux explorateur souterrain dut éprouver en revoyant le ciel bleu. Qu'on en juge par le court récit suivant, fait par un éminent géologue français, qui, dans une partie moins dangereuse, visita naguère les célèbres grottes dont nous parlons.

"Il y a six heures que nous errons dans ces cavernes, dit M. E. Duvergier de Hauranne; enfin, voici un rayon jaune qui se glisse là-bas par une fissure, voici les parois du rocher qui brillent comme de l'or, puis comme un monceau de neige éblouissant, en face de nous. Verdure, pierre, gazon, tout dégage une lumière éclatante et surnaturelle. Je chancelle, aveuglé; la terre que je foule étincelle; mille bruits m'assourdissent. Voilà l'air tiède et caressant, l'azur resplendissant du ciel, les chansons des oiseaux, les cris des cigales, les rayons glorieux du soleil inondant de gaieté la clairière. Je ne puis vous dire la joie, le ravissement, l'éblouissement des premières minutes; il semble qu'on ressuscite et qu'on sorte d'un tombeau."

Certes, il y a énormément de grottes et de cavernes dans le monde, d'aucunes sont renommées par leurs stalactites ou leurs stalagmites, quelques autres par leurs dimensions; cependant, nous doutons qu'il y en ait de plus étendues et de plus imposantes, en leur sombre solitude, que celles dont nous venons d'entretenir nos lecteurs.

Que, si nous devons formuler un regret, ce serait de voir dépenser tant d'argent, à notre époque, en faveur d'inventions meurtrières, tandis que fort peu de fonds sont réservés aux dépenses d'explorations scientifiques du genre de celle que mérite la grotte du Mammoth du Kentucky.

Il se peut qu'on nous dise qu'il y a peu d'utilité en la matière, qu'on nous permette d'en douter.

Saint Paul et Saint Antoine

UNE des plus grandes merveilles, la plus grande peut-être des merveilles du christianisme, c'est de voir comment Dieu, dont les desseins sont admirables, a toujours su faire servir à sa gloire et au progrès de la religion les obstacles en apparence les plus insurmontables. C'est ainsi, par exemple, que les persécutions des premiers siècles, qui semblaient devoir anéantir le christianisme naissant, eurent comme conséquence, en obligeant les chrétiens de marque à fuir au désert, de donner l'essor à des vocations monastiques adéquates aux pépinières d'apôtres et de saints des premiers temps de l'Eglise.

Saint Paul, connu sous le nom de premier ermite, donna l'exemple, au troisième siècle, de ce grand mouvement si fécond en merveilles de toute sorte. Né à Thèbes, de parents riches, et resté de bonne heure orphelin, il avait à peine vingt-deux ans quand, pour fuir une persécution nouvelle, il dit adieu au monde et s'enfonça dans les déserts de la Thébaïde. Après avoir marché longtemps, il arriva dans un endroit sauvage où se trouvait une profonde caverne, qui servait d'asile aux bêtes féroces. Un palmier ombrageait l'entrée de cette caverne, et une source d'eau pure coulait à l'intérieur. C'était plus qu'il n'en fallait à notre saint, qui résolut de fixer là sa demeure.

Les tigres et les lions, moins farouches que les cruels persécuteurs des chrétiens, firent bon accueil à ce nouvel hôte, qui n'eut d'autre nourriture, pendant trente ans, que les fruits du palmier et les racines du désert. Le palmier lui offrait, en outre, des feuilles pour se vêtir, et il partageait avec les bêtes l'eau de la source qui coulait dans la caverne.

Un beau jour, au bout de ces trente années de mortification et de prière, le saint se préparait à



Saint Paul et Saint Antoine dans le désert

prendre son frugal repas ordinaire, lorsqu'il vit tout à coup arriver un corbeau qui portait la moitié d'un pain dans son bec. L'oiseau s'abattit près de la caverne, déposa le morceau de pain et disparut. Le pieux ermite remercia Dieu, qui lui envoyait ce supplément de nourriture, et, à partir de ce moment, pendant les soixante ans qu'il vécut encore dans sa solitude, le fidèle corbeau, messenger divin, ne manqua pas une seule fois d'apporter chaque jour la même ration. Dieu, qui ne refuse jamais le "pain quotidien" à quiconque sait le lui demander convenablement, avait voulu, par ce miracle de chaque jour, récompenser son serviteur, et lui montrer qu'il n'oublie point ceux qui vont jusqu'à s'oublier eux-mêmes pour son service.

Il y avait quatre-vingt-dix ans que saint Paul menait dans le désert cette vie de solitude, n'ayant d'autre occupation que de prier Dieu, d'autres compagnons que son corbeau et les bêtes qui partageaient avec lui son asile, lorsqu'un jour, comme il était en prière au fond de sa caverne, il entendit quelqu'un qui lui demandait du dehors la permission d'entrer et de converser avec lui. C'était saint Antoine, auquel Dieu avait révélé la présence dans le désert d'un solitaire plus ancien que lui, et qui venait le visiter. Paul, obéissant à l'ordre de Dieu, qui lui avait révélé à lui-même la qualité de son visiteur, se décida, non sans avoir fait quelques difficultés, à accorder l'autorisation humblement demandée, et les deux saints, après s'être longuement embrassés, se mirent à converser ensemble et à louer Dieu. L'heure où Paul avait coutume de prendre son repas étant arrivée, les deux saints virent venir à eux le fidèle corbeau, mais, cette fois, l'oiseau portait dans son bec un pain tout entier. "O mon frère, s'écria Paul, admirez quelle est la bonté et la pré-

voyance de Dieu, qui nous envoie ainsi notre dîner! Depuis soixante ans, ce corbeau m'apportait tous les jours la moitié d'un pain, et cela suffisait amplement à ma nourriture. Mais, voici que le Seigneur, qui vous a envoyé, a doublé aujourd'hui la portion en votre honneur!"

Après avoir remercié Dieu, les deux saints s'assirent sur le bord de la source pour prendre leur modeste repas. Comme chacun persistait à vouloir céder à l'autre l'honneur de rompre le pain, ils finirent par se décider à le tirer chacun de son côté, et le repas terminé, ils reprirent leur pieux entretien, et passèrent la nuit en prières.

Le lendemain, Paul apprit à son visiteur que Dieu lui avait révélé que l'heure de sa mort était proche. "Il m'a révélé en même temps, lui dit-il, que vous viendriez pour me rendre les honneurs de la sépulture. Mais mon plus grand désir serait d'être enseveli dans le manteau que je sais vous avoir été donné par l'évêque Athanase et que vous avez conservé dans votre cellule. Allez donc me chercher ce manteau, et revenez bien vite pour accomplir la volonté de Dieu."

Antoine, rempli de douleur à la pensée qu'il fallait se séparer si tôt de son frère, se mit à fondre en larmes. Mais, obéissant à la volonté de Dieu, il partit pour aller chercher le manteau d'Athanase. L'expression de ce désir, de la part de Paul, n'était en réalité qu'un prétexte généreux pour épargner à son ami la douleur de le voir mourir.

Antoine partit donc et mit toute la hâte possible à regagner son monastère. Mais la route était longue, et le désert difficile à traverser: il lui fallut plusieurs jours pour accomplir sa mission. Comme il revenait, rapportant le manteau de l'évêque, et qu'il était déjà à moitié chemin, il vit tout à coup dans les airs l'âme de Paul, que des anges portaient au ciel. Il comprit alors que le saint n'était plus de ce monde, et il pleura. Quand il fut arrivé à l'entrée de la caverne, il fut tout étonné de voir Paul agenouillé, les bras levés vers le ciel. Espérant que la vision qu'il avait eue n'était qu'une illusion de son imagination, il se mit à genoux pour prier de son côté. Mais voyant, au bout d'un instant, que Paul ne remuait pas, il s'approcha de lui, et il aperçut que le corps était froid et inanimé. Le saint ermite avait voulu rendre son âme à Dieu dans l'attitude de la prière!

Il ne restait plus à Antoine, fondant en larmes, qu'à prier Dieu et à exécuter les dernières volontés qui lui avaient été exprimées. Après l'avoir embrassé une dernière fois, il enveloppa pieusement le corps dans le manteau d'Athanase, et se disposa à rendre à la terre la précieuse dépouille. Mais alors notre saint se trouva bien embarrassé. Il avait beau jeter les yeux autour de lui et chercher de tous côtés: rien, pas le plus petit instrument pour remuer la terre dure du désert et creuser un tombeau! Confiant dans la toute-puissance de Dieu, il se jette à genoux et se met en prières. Comme il se relevait, il vit accourir à lui deux énormes lions qui agitaient au vent leur crinière. Son premier mouvement fut d'avoir peur, mais il ne tarda pas à être rassuré. Les deux lions, après l'avoir considéré avec douceur, s'approchèrent du corps, le léchèrent en poussant des rugissements plaintifs, comme pour témoigner leur douleur, et se mirent ensuite à creuser la terre avec ardeur.

Quand ils eurent fait une fosse assez profonde pour contenir le corps, ils vinrent s'agenouiller devant Antoine, et se mirent à le regarder d'un oeil suppliant. Les braves bêtes semblaient demander un salaire en récompense de leur pieux travail. Le bon saint comprit ce que cela voulait dire, et, se rappelant que Dieu lui-même, suivant le récit de la Genèse, avait béni les animaux de la création, il caressa doucement les deux travailleurs, leur donna sa bénédiction et s'écria: "Seigneur, veuillez récompenser ces animaux et leur donner ce qui leur est nécessaire." Les deux lions se relevèrent aussitôt, remercièrent le saint du regard et reprirent le chemin du désert.

Antoine descendit alors le précieux corps dans la fosse, qu'il recouvrit avec soin, puis, après avoir passé la nuit en prières près de la tombe, il regagna à petites journées son monastère, pleurant celui qu'il ne devait plus revoir, mais bénissant Dieu et l'admirant dans ses merveilles. — On était en l'année 341, et saint Antoine, alors âgé de quatre-vingt-dix ans, devait mourir seulement quinze ans plus tard, après avoir formé une multitude de disciples et mérité le titre de père de la vie monastique.

La légende du cochon de saint Antoine

De toutes les légendes attachées au souvenir de saint Antoine, c'est sans contredit celle de son cochon qui est demeurée surtout populaire. La voici, telle que rapportée d'après les naïves chroniques du moyen-âge:

Un puissant roi d'Espagne avait le malheur d'être affligé d'une femme possédée du démon. L'infortuné monarque avait eu recours à tous les moyens possibles et imaginables pour se débarrasser de l'affreux démon qui était venu apporter le trouble dans sa maison conjugale, mais aucun de ces moyens n'avait pu réussir. En vain avait-on mis en réquisition tous les médecins, charlatans, sorciers et sorcières du royaume! En vain avait-on fait appel au pouvoir des plus célèbres exorcistes de la péninsule!... Rien n'y avait fait, et la reine, de plus en plus possédée, devenait de jour en jour plus insupportable et plus méchante.

Le pauvre roi ne savait plus où donner de la tête! lorsqu'il entendit parler un jour des nombreux miracles opérés par saint Antoine. Aussitôt il s'empresse d'envoyer vers celui-ci les principaux seigneurs de sa cour, avec mission d'exposer au saint l'état lamentable dans lequel se trouvait la reine, et de le supplier de venir la délivrer, à l'aide du pouvoir surnaturel dont Dieu l'avait revêtu.

Saint Antoine vint à la cour du roi, et là, en présence d'une multitude de grands personnages, il lui suffit de se mettre quelques minutes en prière pour qu'aussitôt la reine, subitement et complètement guérie, fût rendue à la raison et à l'affection de son époux.

A peine la guérison miraculeuse eut-elle été pro-



Saint Antoine et les lions

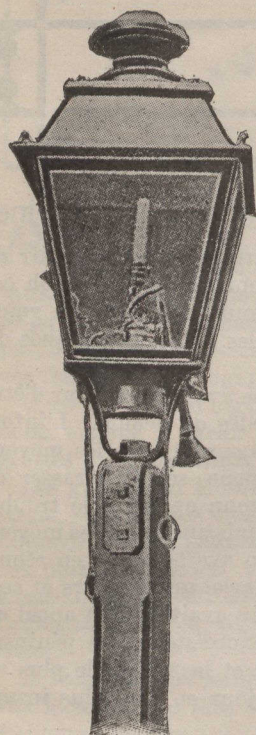
duite, que le saint s'empresse de se diriger vers la porte du palais pour reprendre le chemin du désert. Mais voici que, tout à coup, il se sentit fortement tiré par le pan de sa tunique. En se retournant, il aperçut une énorme truie, qui s'était introduite dans le palais à la faveur de la foule, et qui semblait lui désigner son petit, qu'elle avait amené avec elle. Le solitaire se disposait à passer outre, lorsque la truie — car c'était bien elle qui avait cherché une première fois à le retenir — lui saisit de nouveau le bas de sa robe, et, poussant un gémissement plaintif, parut l'inviter avec insistance à jeter les yeux sur son rejeton.

Saint Antoine, qui aimait beaucoup les animaux, se pencha alors vers le jeune cochon, et s'aperçut que le pauvre petit animal était aveugle et qu'il avait, en outre, les pattes affreusement contrefaites, au point de ne pouvoir s'en servir. Plein de compassion à cette vue, il toucha légèrement les yeux du petit infirme, lui passa doucement la main sur les pattes, et aussitôt celui-ci, guéri de sa double infirmité, poussa un grognement de satisfaction et se mit à gambader joyeusement autour de son bienfaiteur. Ce nouveau miracle ne fit pas moins d'impression que le premier sur les assistants émerveillés, chacun admirant la bonté du saint, qui, après avoir rendu une épouse à son époux, ne dédaignait point d'employer son pouvoir à guérir un humble animal! Saint Antoine partit alors, accompagné par les bénédictions du roi et de la reine, et par les acclamations du peuple tout entier. Quant au petit cochon, ajoute la légende, il s'attacha aux pas de son bienfaiteur, le suivit jusqu'au fond du désert et partagea durant de longues années sa dure solitude.

Voilà, chers lecteurs, comment et pourquoi, dans l'histoire et dans la légende, le cochon est devenu l'inséparable compagnon du grand saint Antoine.

Le Lusol

Nouvel éclairage à incandescence



Foyer pour éclairage public

QU'EST-CE que le "Lusol", dont on parle aujourd'hui dans le monde entier ? Son emploi marque une étape dans l'histoire de l'éclairage, puisque, d'après les calculs de l'inventeur, on obtiendra désormais pour un cinquième de sou la lumière qui, avec le pétrole, en coûte un sou, avec l'électricité deux, avec l'huile à brûler cinq.

Qu'est donc le corps baptisé ainsi commercialement ? En définitive, la composition du lusol ne constitue pas un mystère bien impé-

nétrable, c'est de la benzine impure qu'on extrait en distillant le goudron de houille. Il ne s'agit pas d'une individualité chimique parfaitement définie, mais d'une substance caractérisée par sa grande richesse en carbone.

Les appareils qui l'utilisent ont été construits par un français, M. Louis Denayrouze, et ce sont, non seulement des lampes, mais de véritables petites usines de distillation s'appliquant aussi bien à l'éclairage domestique qu'aux éclairages industriels ou publics.

Disséquons une des lampes de la première catégorie. Le récipient qui renferme le liquide doit être soigneusement fermé, vu la fluidité et l'inflammabilité du lusol. Il ne faut ni suintement à l'état normal ni écoulement si on renverse la lampe. Dans ce but, on munit cette dernière de fermeture coniques à vis.

Démontons à présent le bec. Nous apercevons un tube central plongeant presque jusqu'au fond et dans lequel pénètre, à frottement dur, une mèche de coton montée sur un axe métallique, tel un sabre dans son fourreau. Toutefois, ce fourreau affecte une forme particulière: il est fermé par en haut, la mèche n'en émerge pas et n'a, par suite, aucune communication directe avec la flamme. Le rôle de la mèche se borne à pomper le liquide par capilla-

rité et à le faire monter jusqu'à une chambre de distillation qui la surmonte. Ce n'est pas, en effet, le lusol qui va brûler, mais sa vapeur.

Les vapeurs sortent de la chambre de distillation par un orifice si ténu qu'il est impossible de l'apercevoir sur une gravure. Fin comme un cheveu, ce trou est la seule communication de l'intérieur du récipient avec le dehors. Et comme pour y parvenir le liquide traverse la mèche bien serrée, il ne saurait se répandre à l'extérieur. D'autre part, cet orifice règle le mouvement de la vapeur et la laisse sortir avec une vitesse telle qu'elle entraîne la proportion d'air voulue pour avoir une flamme très chaude. Enfin une chambre fermée par une toile métallique surmonte le petit injecteur afin de parfaire le mélange et d'empêcher la flamme de refluer.

Mais pour produire une vaporisation intensive, il faut de la chaleur, et M. Denayrouze, afin de se la procurer, s'adressa à un artifice original emprunté à une de ses créations antérieures. Comme on le voit, la potence qui soutient le manchon Auer, au lieu d'être un simple filament de métal, est ici massive et soudée à la base de la chambre de distillation. Lorsque l'appareil fonctionne, la potence est très chaude et communique cette chaleur au liquide qui imbibe le haut de la mèche, et celui-ci se vaporise tant que dure le chauffage.

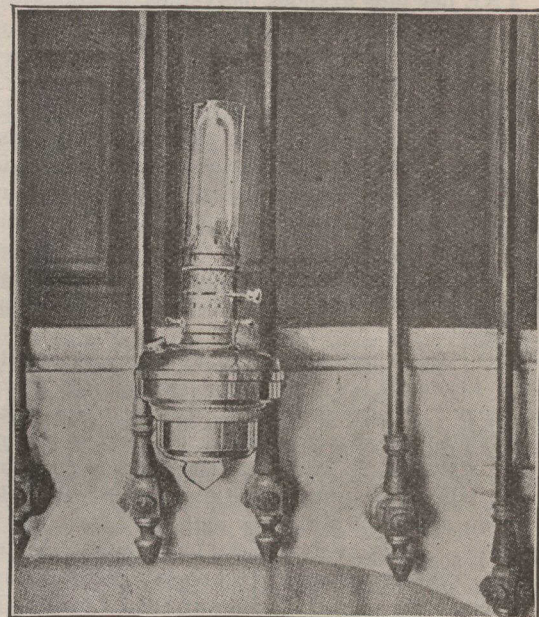
Assistons maintenant aux différentes sortes d'allumage, car il faut chauffer la potence pour com-



Le DR. KARL AUER VON WELSBACH
Promoteur de l'éclairage par incandescence

mencer, et nous avouons que cela constitue "un défaut de la cuirasse de l'invention!"

Pour procéder à l'allumage d'une lampe de salon, de bureau ou d'escalier, on commence par soulever de la main gauche la partie supérieure de la gale-



Lampe au lusol, modèle pour escalier

rie. Ce mouvement met à nu deux groupes de pointes sur lesquelles on pose deux amorces, formées de ouate paraffinée et imbibée d'alcool. Puis on laisse retomber la galerie et on approche une allumette des amorces qui s'enflamment immédiatement. Les dames qui emportent en voyage des réchauds à fri-ser connaissent d'ailleurs le maniement de cet alcool en pastilles !

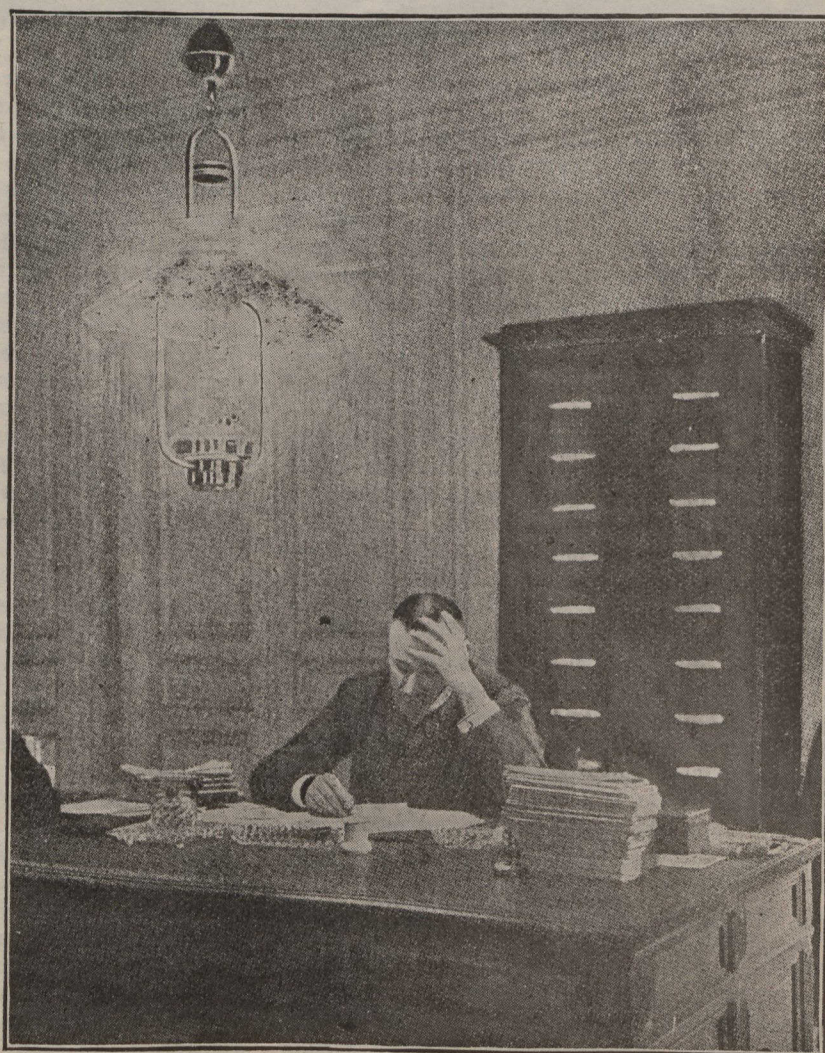
Pour les grands foyers d'éclairage public très intenses, capables de rivaliser avec l'arc électrique, la simple capillarité ne suffit plus pour faire face à la vaporisation et on doit aider l'ascension du lusol.

Vu l'étanchéité parfaite de la lampe, l'effet voulu s'obtient à l'aide d'un très petit volume d'air, sous une faible pression. Aussi M. Denayrouze imagina d'anexer à la lampe deux petits bidons reliés par un tube de caoutchouc: l'un plein de glycérine accroché à trois pieds et demi plus haut que l'autre, lequel est vide ou, pour mieux dire, rempli d'air. La glycérine descend lentement, chasse l'air et engage le lusol à se dépêcher de grimper! L'opération n'a du reste besoin que d'être renouvelée une fois par jour: on remonte la glycérine et tout se trouve prêt à nouveau.

(La suite à la page 1204)



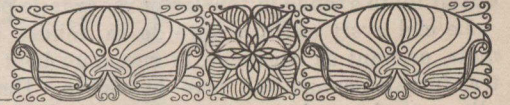
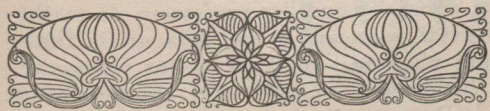
Opération de l'allumage d'une lampe de salon au lusol



Lampe au lusol, modèle de bureau

Catherinette

Roman nouveau illustré



(Suite)

III — CHUUUUT !

C'était également au son de la musique que Mme Mahout procédait à l'enlèvement des housses. Mlle Zizi avait posé un morceau sur le pupitre, mais elle jouait sans le regarder, mécaniquement. C'étaient ses mains qu'elle considérait, et elle les considérait avec pitié. A la vérité, elles ne manquaient pas de grâce, longues, fines et pâles, avec des doigts fuselés, des ongles taillés en amandes. Mais comme elles s'avouaient gauches et sottes sur ce clavier ! Et quelles dislocations douloureuses pour atteindre sans trop d'accroc les notes basses ! Les doigts y tombaient de toute leur force crispée et le piano, à ces coups, agitait plaintivement toutes ses bobèches.

Quand Mlle Zizi eut achevé, elle recommença, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'un drelinement de sonnette mit fin à sa corvée.

—Qu'est-ce que c'est ? s'écria Mme Mahout. Ton père a sa clef.

Elle se transporta dans le couloir.

—Tiens ! c'est le cousin Achille ! Tout seul ? Et M. Mahout ? Vous n'avez pas vu M. Mahout ?

Une voix puissante répondit :

—Je n'ai pas vu le moindre Mahout... Mais quel ignoble temps, ma cousine !

Mme Mahout crut sentir en cette critique météorologique un reproche direct à son adresse.

Ah ! certes, s'il ne tenait qu'à elle... on pouvait l'en croire sur parole, parce que c'était la vérité et personne ici, là ou ailleurs, n'oserait prétendre le contraire, jamais, au grand jamais on ne verrait des abominations pareilles... Mais le bon Dieu sait ce qu'il fait, et les hommes n'y peuvent rien, pas plus que les femmes d'ailleurs... Et puis, si les hommes dirigeaient le cours des saisons, le monde en irait-il mieux, "je vous le demande" ? Celui-là veut de l'eau, l'autre n'en veut point. Auquel entendre...

Mlle Sophie s'était avancée vers le couloir. Elle aperçut dans la pénombre un homme d'une colossale stature auprès duquel la plénitude de Mme Mahout se fondait en quelque sorte. Complètement indifférent aux divagations tumultueuses dont il était environné, il se débarrassait de sa valise, de son chapeau.

—Ah ! ah ! Voilà Sophie, tout probable !

Mlle Zizi tendit respectueusement son front. Le cousin Achille n'en usa point. Il repoussa la jeune fille d'un geste doux mais significatif :

—Bonjour... Bonjour...

Alors, croyant trouver un joint, Mme Mahout s'immisca véhémentement.

—Hein ? Elle est changée, ma Zizi ! Vous ne l'auriez pas reconnue, ma Zizi !

Une digression nouvelle menaçait. Le cousin Achille prévint le danger. Il se mit à rire : il riait comme il parlait, formidablement.

—Parbleu, je ne l'aurais pas reconnue !... Elle était encore à la mamelle la dernière fois que je l'ai vue.

—Pas possible ! interjeta Mme Mahout. Comme le temps passe !

Et son inquiétude la reprit :

—Alors vous n'avez pas vu M. Mahout ?

—Pas l'ombre d'un Mahout quelconque, réitéra le cousin qui ajouta : Où s'assied-on ?

—Par ici, mon cousin, au salon !

La bonne dame fut déçue. Le cousin pénétra sans la moindre émotion dans le sanctuaire ; il ne s'étonna de rien, réserva toute son attention pour le premier fauteuil qu'il aperçut et dont ses larges mains rouges éprouvèrent les ressorts avant de lui confier son séant. Il s'assit pesamment, les jambes écartées, la tête en arrière et les deux bras ballants touchant presque le sol.

Vexée, Mme Mahout méditait des représailles. Elle pensa à examiner les souliers du cousin, et, les jugeant suffisamment crottés, elle émit sévèrement :

—Vous auriez pu vous essuyer les pieds, mon cousin.

Touché de cette sollicitude, le cousin répondit :

—Ne vous inquiétez pas de cela, ma cousine, la boue, ça me connaît...

Cette réponse décontenança la bonne dame. Elle resta suffoquée et sans voix.

Mlle Zizi observait surnoisement son oncle à la mode de Bretagne, et elle s'effrayait de le découvrir

si malpropre et si brutalement laid. Il était doué d'une bouche invraisemblable, énorme, gigantesque comme la voix et le rire qui s'en échappaient. Le bonhomme, sans doute, était fier de cette partie essentielle et prédominante de sa physiologie : rien, en effet, n'en dissimulait l'excessive importance. Rasées, les lèvres avançaient, charnues, gonflées et prenantes comme celles du cheval. Du cheval aussi, le cousin Achille présentait les os maxillaires protubérants sous la peau ridée où croissait pauvrement un poil dur et blanchâtre ; vers les oreilles cette ossature de mastication saillait terriblement, s'affirmait apte à broyer du fer. Il avait un nez, certes, mais juste ce qu'il fallait pour flairer les aliments ; des yeux aussi, mais juste ce qu'il fallait pour les apercevoir. Chose étrange ! Le corollaire, la conséquence logique de cette bouche féroce, le ventre était absent. Assis dans son fauteuil, le cousin Achille n'était plus que bras et jambes. Les jambes notamment triomphaient ! Elles lui montraient presque jusqu'au menton, et, lorsque par un tic familier, le cousin baissait la tête en ouvrant largement la bouche, une inquiétude vous prenait à voir ces genoux, ces cuisses, exposés au voisinage du gouffre redoutable qui bâillait là tout près, en exhibant sa double rangée de meules.

A présent, ou aurait juré que M. Mahout venait de rentrer, sifflant son "chûûût !" implacable. Mme Mahout gardait un silence hostile, et le cousin, satisfait d'être confortablement assis, savourait sa satisfaction, se désintéressant de toute autre chose. Rejetée dans son horizon rétréci, Mlle Zizi fixa de nouveau les yeux sur la fenêtre, et elle écoutait le clapotis monotone de la pluie.



Il mouilla son crayon, appuya sa liste contre la muraille...

Soudain, elle crut percevoir, très vague, très lointaine, une rumeur insolite. Surprise, elle prêta l'oreille, distingua les piétinements confus d'une troupe d'hommes en marche. Une cadence lourde y dominait. Si vagues, si lointains, ces bruits, que la moindre poussée de vent les effaçait. Mais ils reprenaient ensuite, de plus en plus distincts, comme s'ils s'approchaient lentement. Puis d'autres bruits se révélèrent : croisées, portes que l'on ouvre, appels, et un bourdonnement de voix confuses. Les silhouettes de deux hommes pressés, courant presque, passèrent devant la fenêtre. Une angoisse indicible étreignit alors la jeune fille. Ces pas, surtout, lui faisaient peur, ces pas cadencés et lourds, si lourds...

Elle regarda anxieusement sa mère. Toute à son ressentiment, la bonne dame, d'ordinaire si friande des manifestations de la rue, paraissait n'avoir encore rien entendu. Le regard de sa fille attira son attention. Toutes deux ensemble murmurèrent :

—Qu'est-ce que c'est ?

A cette question, ce fut la sonnette qui répondit. Mlle Sophie se précipita. A la porte elle trouva Drillard, essoufflé et blême.

—Qu'est-ce que c'est ? répéta-t-elle.

—Mademoiselle... Mon Dieu... C'est...

Il s'était respectueusement découvert et restait tête nue sous l'ondée, tournant et retournant sa casquette.

Mme Mahout, survenant à son tour, roula des yeux féroces vers son ennemi.

—Qu'est-ce que c'est ?

—Mademoiselle... c'est M. Mahout... oui... que l'on rapporte...

Et il s'accota contre le mur, gémissant :

—Quel malheur, mon Dieu !

Les deux femmes avancèrent la tête dans la rue, et aussitôt elles reculèrent. Une civière était là, portée par deux ouvriers. Un attroupement l'escortait où, son inséparable clarinette saillant sous son veston, l'employé de l'octroi pérorait avec importance !

Mlle Sophie, la première, s'était ressaisie ; elle sortit, voulant aller au-devant de la civière. Mais Drillard s'interposa :

—Non, mademoiselle, je vous en prie, rentrez...

Sans force, elle se laissa entraîner.

—Papa... Pauvre papa ! sanglotait-elle. Mais que lui est-il donc arrivé ?

Drillard n'osait répondre. Mais, sortant du groupe, l'employé municipal s'empressa :

—Il s'est "néyé", annonça-t-il. Il s'est jeté du haut du pont, à preuve que je l'ai vu !

Si Drillard ne l'avait pas soutenue, Mlle Sophie se serait brusquement affaissée sur le pavé. Le petit homme, en cette occurrence, déploya une surprenante énergie musculaire. Dans ses bras trop courts, il enleva la jeune fille et, cramois, les yeux hors de la tête, il réussit à la transporter au salon, où il l'installa sur un fauteuil.

Cependant, la civière pénétrait.

On coucha M. Mahout dans son cabinet de travail, sur le divan, en face de la cheminée. A la lueur tremblante des bougies, le masque d'Archimède parut s'animer de tressaillements nerveux.

Les hommes se retirèrent, et, dans la petite pièce, après tous ces piétinements, le mystère de la mort imposa son majestueux silence.

Mais une goutte d'eau, la première goutte, perlant du corps inerte, s'écrasa sur le plancher. Puis, une autre goutte, une autre, une autre... Bientôt il eût semblé que la pluie, l'inlassable pluie qui sévissait au dehors, crevant les toits et les murs, était entrée dans la petite chambre. C'était le pauvre noyé qui s'égoûtait, en un bruit doux, un bruit qui tombait rythmique et lent, comme d'une horloge s'égoûtent les secondes dans l'infini du temps.

Maintenant, aux côtés de sa mère, Mlle Sophie priait auprès du mort. Les deux femmes pleuraient en priant, et leur douleur, elle aussi, s'égoûtait en larmes silencieuses. Le petit menuisier, dissimulé dans la pénombre, s'obstinait à considérer cette scène d'affliction. Dehors, l'attroupement des curieux s'attardait. L'organe pointu de l'employé municipal claironna tout à coup :

—Quand j'vous dis que j'y ai vu éteindre son pépin... Bien sûr, il n'avait plus sa tête !...

Drillard ouvrit la porte dans le dessein d'imposer silence. Mais il la trouva obstruée par l'ample capuchon de M. Lorgelu.

—Bonjour, messieurs, dames ! souhaite le garçon de recette. Je viens pour la petite traite...

—Taisez-vous ! dit Drillard. Vous ne savez donc pas la nouvelle ?

M. Lorgelu ne savait pas, non. Il n'avait pas à savoir, M. Lorgelu. Il avait à encaisser des traites échues. Voilà tout ce qu'il avait à faire, M. Lorgelu, et il le faisait.

—M. Mahout est mort, chuchota le menuisier.

—Mort ! cria vigoureusement l'ancien militaire.

Mais, se ravissant, il exprima aussitôt l'incrédulité supérieure d'un homme qu'on ne dupe pas aisément. Et il développa les raisons de son scepticisme.

—Allons donc ! vous voulez rire ! Nous lui avons causé il n'y a pas plus de deux heures !...

Drillard le conduisit jusqu'à la porte du cabinet de travail où les deux femmes pleuraient leur deuil.

—C'est pourtant vrai ! constata M. Lorgelu en s'écartant.

Et il s'abîma dans les brumes confuses de son entêtement. Son regard méditait. Il poussa un gros soupir et, avec ce soupir, formula enfin le projet qu'il avait péniblement élaboré.

—Je vais donc porter le motif...

Il tira un crayon de sa poche, déplia sa liste.

—Mahout, murmura-t-il, nous disons Mahout...

Il mouilla son crayon, appuya sa liste contre la muraille et, de sa belle écriture de comptable, il moula le motif :

"N'a pas payé pour cause qu'il est décadé."

Puis, l'oeuvre étant consommée, le destin, — une, deusse ! — s'éloigna...

IV — LA PETITE VILLE

Le lendemain, à deux heures de l'après-midi, l'apprenti de Drillard, manquant d'air dans l'atelier, en ouvrit toute grande la fenêtre et regarda le paysage.

Le ciel avait enfin achevé de se fondre en eau, mais, prenant sa revanche, la rue, d'un bout à l'autre, fumait comme une cuve de lessive. Des pavés glissants, des ruisseaux encore gras, des trottoirs glaiseux, des soupiraux essoufflés, des murailles moisisées, s'exhalaient des vapeurs d'établissement thermal, des vapeurs tièdes qui offusquaient le regard et collaient au visage en enduit poisseux. La petite ville transpirait.

Sous l'aspiration lente d'un pauvre soleil qui semblait brûler dans un globe de verre dépoli, l'honnête petite ville restituait ce qui ne lui appartenait pas; saturée d'eau, elle répondait à la prodigalité du ciel par l'expulsion générale de ses humidités, les renvoyait aux nuées, dont elle réapprovisionnait de la sorte, dans la mesure de ses moyens, les réservoirs épuisés. A dix pas, on n'y voyait rien, hormis une gaze jaunâtre qui vous faisait écarquiller les yeux, et, à humer ces âcretés fuligineuses, on ne respirait guère mieux qu'on ne voyait. Quelques hommes passèrent, apparitions inattendues surgissant de la brume. Ils marchaient avec circonspection, les bras inquiets, prêts à rétablir leur équilibre dont l'état visqueux du sol aggravait l'instabilité. Et, pour le jeune apprenti de Drillard, ces hésitations chancelantes constituaient une inépuisable source de voluptés convulsives.

Il n'est si grand bonheur qui ne casse. Un agile petit homme se dessina dans le brouillard, et, saisi d'un grand trouble, l'apprenti se précipita vers un établi auquel il porta de terribles coups de maillet.

Presque aussitôt la voix de Drillard s'éleva derrière lui :

—Qu'est-ce que tu cognes comme cela?

—C'est ce varlet qui ne veut pas s'enfoncer.

Il porta deux autres coups.

—Ouf! ça y est!

Par respect pour la vraisemblance, il jugea opportun de s'essuyer le front. Mais Drillard avait aperçu la fenêtre ouverte.

—Ferme la fenêtre, petit malheureux!... Tu ne sais donc pas ce que nous allons faire?

Le gamin obéit, puis :

—Non, patron, je ne sais pas.

Drillard s'était recueilli.

—Ecoute-moi bien, petit. Défunt mon père... Dieu ait son âme!... En voilà un qui ponçait!... On ne ponce plus comme cela... On ne ponce plus...

Secouant la tête, il se tut, accablé d'un regret. Et il eût été difficile de préciser ce qu'il regrettait le plus amèrement, le trépas de son père ou le secret disparu du beau ponçage.

Il reprit :

—Défunt mon père avait de l'éducation et du langage. Il ne parlait que par proverbes et connaissait tous les dictons. Or, un jour, j'avais à peu près ton âge, il entra dans l'atelier et il me dit : "Adonis, trouve-moi le mot de cette devinette" :

Celui qui le fait en est payé.

Celui qui le commande ne s'en sert point.

Celui qui s'en sert ne le voit point.

Qu'est-ce que c'est? Réponds, toi, gamin.

L'apprenti répondit avec empressement :

—C'est... c'est... c'est... Quittez-moi réfléchi un peu, patron.

Il simula une grande contention d'esprit, loucha horriblement vers son nez, comme s'il en espérait une révélation lumineuse, et, secrètement, il savourait la joie de ne rien faire.

—Tu ne trouveras pas... Moi non plus je n'ai pas pu trouver... C'est: Cercueil, grosse bête!... Allons, ouste, garçon, nous allons travailler pour M. Mahout.

Parmi les planches débitées pour cet usage il en choisit six en coeur de chêne, qu'il palpa soigneusement pour en vérifier le grain.

Puis il s'arma de sa règle, de son crayon plat, tira un papier et murmura des chiffres: tant sur tant. Car, à cette heure, l'ex-professeur de mathématiques se résumait sobrement en deux nombres. Il n'était plus que tant sur tant, et c'est la suprême façon d'être encore quelque chose avant de n'être plus rien du tout.

—Je l'aurais cru plus grand, observa Drillard mélancoliquement.

Et il ajouta en soupirant :

—Pauvre demoiselle!... Allons, ouste! Tu vas me scier ça d'équerre, garçon, et surtout tâche de faire le moins de bruit possible... Tu comprends?... Si on nous entendait d'en face... Pauvre demoiselle!

Sciant, rabotant, ajustant, vissant, ils travaillèrent jusqu'au bord de la nuit. Ils achevèrent com-

me l'angelus tintait au clocher, versant la paix du soir sur les toits de la petite ville. Puis, le branle terminé, un son de cloche, un seul, tomba lourdement, un seul, attardé, dont l'isolement anormal dans le silence amplifiait l'importance tragique. Un autre son le suivit, et un autre, jusqu'à six. Drillard se découvrit :

—C'est M. Mahout que l'on sonne, dit-il; maintenant le bedeau ne va pas tarder à arriver.

Le bedeau arriva bientôt, en effet. Les deux hommes chargèrent le cercueil sur leurs épaules et, précédés de l'apprenti qui tenait une lanterne, ils s'engagèrent dans l'ombre de la rue. La petite maison à volets marrons absorba silencieusement la longue boîte et les deux hommes qui la portaient. L'apprenti se débarrassa de sa lanterne et s'encourut vers la soupe maternelle en chantant à tue-tête pour s'exhorter à la vaillance. La lanterne, abandonnée à la discrétion des passants, veilla seule au pied de la maison, et sa lueur était si brouillée qu'on l'aurait cru envoiée de crêpe. Enfin, son abandon cessa. Drillard, paraissant, l'enleva dans sa main, mais cette main était agitée d'un tel tremblement que la lanterne se mit à frissonner comme si elle avait pris froid à attendre sur le trottoir.

Les deux hommes étaient sortis, mais la maison à volets marrons conservait la longue boîte. La longue boîte ne la quitta que le lendemain matin sur le coup de neuf heures, au milieu d'un grand concours de peuple, parmi un nouveau tapage de piétinements et de bousculades, tandis que, du haut du clocher, s'abattait sur la ville comme une grêle de sanglots d'airain.

Il ne brouillait plus et il ne pleuvait pas encore, mais le ciel, réapprovisionné, affirmait la menace de crever incessamment. Toute une moitié de la petite ville s'était rassemblée en troupeau compact et sombre qui escortait la dépouille de M.



Toute une moitié de la petite ville s'était rassemblée en troupeau compact et sombre qui escortait la dépouille de M. Mahout.

Mahout. Sur le parcours, chaque fenêtre, chaque porte encadrait des curieux. Ce n'était point que le décès de M. Mahout frappât la petite ville d'une calamité publique; mais la monotonie provinciale s'avoue friande de distractions. Que si, parfois, dans ce coin de France, les troupes de comédiens en tournée n'avaient pas lieu de constater sur leurs recettes ce besoin de divertissement, c'est qu'ici, du moins, l'économie luttait victorieusement contre la curiosité. Or, avec l'avantage incontestable de la gratuité, tout enterrement, pourvu qu'il déploie des pompes suffisantes constitue un spectacle comme un autre. On y contemple le drame de la douleur humaine, ce qui secoue les nerfs, provoque des pensées édifiantes en même temps que des considérations médicales intéressantes toujours, instructives souvent. Et, parce qu'on n'a pas accoutumé d'y rire à gilet déboutonné, il serait téméraire de supposer que la comédie en soit totalement absente.

Aussi, ce spectacle varié compte-t-il en chaque habitant un abonné assidu et, lorsqu'il s'interprète, il fait toujours nef comble. D'ailleurs, l'usage le veut ainsi. Par tradition séculaire, à l'aide des listes municipales, on y convoque de rue en rue tous ceux dont la respectabilité a été à même de rencontrer celle du "de cujus"; et chacun s'en retourne satisfait, celui-ci parce qu'il a utilement employé sa matinée, celui-là parce qu'il caresse la consolation future de réunir, lui aussi, beaucoup de monde, lors de sa représentation d'adieux.

Aujourd'hui, la curiosité ordinaire de la petite ville se trouvait décuplée par le sinistre mystère dont s'enveloppait la mort de M. Mahout. Quoique l'horreur unanime du scandale ait dicté à chacun la conviction officielle que l'ex-professeur de mathématiques avait succombé à une attaque de fièvre chaude, nul n'ignorait qu'il ne se fût volontairement et lucidement suicidé. Les chuchotements volaient de lèvres en lèvres, aventurant le mot encore inconnu de l'énigme.

Ce fut comme on allait franchir la grille du cimetière que le chef de l'Harmonie municipale, un épais quadragénaire couperosé, coula à son voisin, le vérificateur des poids et mesures, un pâlot éteint et inquiet :

—Ce sacré père Mahout, tout de même... Vous savez qu'il était complètement ruiné ?

L'autre, qui l'ignorait, dissimula son étonnement.

—Oui, dit-il, je le savais.

Quelques pas. La grille est franchie.

—Et, comme de juste, vous savez ce qui l'a ruiné ?

Le vérificateur se déroba :

—Oui, oui... on dit ceci... on dit ça... Mais les on-dit...

—Parbleu, les on-dit!... Il faut en prendre et en laisser... Alors, vous savez que c'est... les femmes.

Le vérificateur faillit trahir son ignorance.

—Vraiment, les femmes.. Ici!...

Il exécuta une moue dégoûtée; mais, sous ses lunettes, ses yeux éteints s'allumèrent tout à coup.

—C'est honteux, estima-t-il, un homme marié!

Et il ajouta vivement :

—Il y a bien longtemps que je le savais.

—Vraiment.

Vexé d'avoir été précédé dans cette découverte, le chef de l'Harmonie renchérit :

—Il faisait une noce!...

L'autre surenchérit :

—Une noce à tout casser!

Grâce à l'extraordinaire propriété d'extension qui caractérise les propos malveillants, celui-ci, en un instant, pénétra la totalité du cortège. On n'était pas arrivé devant la tombe fraîchement creusée que, sur tous les visages, on aurait pu noter la même moue réprobatrice — c'est honteux! un homme marié! — et, sous tous les lorgnons, sous toutes les paupières chastement baissées, le même regard luisant.

Le propos atteignit les femmes, jeunes et vieilles, sauta de capote en capote, de bonnet en bonnet; il s'insinua sous toutes les voilettes, et dans les continences provinciales fleurirent les imaginations défendues. Quel bouquet et quelles fleurs étranges!

—Vous savez, ma chère... Ce M. Mahout!

—Des moeurs abominables, ma chère!

—Des horreurs sans noms!

—Un satyre!

Ah! petite ville, petite ville confite dans la dévotion et l'oisiveté! Aimable petite ville, joliment couchée le long du fleuve, à l'abri des coteaux boisés! Tu possèdes une église précieuse, avec un gracile clocher dentelé par-dessus et, par-dessous, un beau curé onctueux. Tu possèdes un hôtel de ville tout flambant neuf, de style gréco-administratif, coiffé paradoxalement d'un campanile moyen âge et gardé par deux hallebardiers de bronze, issus de la même inspiration! Tu possèdes un palais de justice, tout neuf, lui aussi, et blanc comme une âme de vierge! Tu jouis d'un café-théâtre en torchis polychrome dont le cabaretier locataire fait fructueusement faillite tous les ans! Tu comptes deux douzaines de panonceaux, tant de notaires que d'avoués et d'huissiers et je néglige les plats à barbe de tes perruquiers. Tu possèdes des quais délicieux d'ombre et de fraîcheur; sur tes remparts abolis, tu déroules d'indulgentes et paisibles promenades où les petits enfants s'ébattent à l'abri des voitures, tandis qu'à la faveur de la même sécurité ces autres enfants, les bons vieux, peuvent abondamment maudire les temps présents et, sans jamais soupçonner la leur, proclamer la décadence universelle des êtres et des choses. Tu possèdes des rues modernes tracées au cordeau, des places exactement rectangulaires, des usines de produits chimiques, des écoles trop spacieuses, un hôpital trop exigü, une caserne, enfin, dont les taratatas périodiques émoustillent tes fibres guerrières. Tu possèdes même, enviable petite ville, de l'autre côté de ton pont, un faubourg pittoresque où vivent quelques pauvres gens, ce qui permet de hausser toute une partie de ton territoire à la morgue de la cinquième avenue new-yorkaise et octroie à certains de tes habitants la satisfaction de s'attribuer, de par l'emplacement de leur domicile, une supériorité sociale!

(A suivre)

Toujours ou Jamais

Valse

EMILE WALDTEUFEL

No. 1.

Con tenerezza.

First system of musical notation for No. 1. The treble staff begins with a treble clef, a key signature of two sharps (F# and C#), and a 3/4 time signature. The bass staff begins with a bass clef and the same key signature and time signature. The music is marked with a piano (*p*) dynamic.

Second system of musical notation for No. 1, continuing the melody and accompaniment.

Third system of musical notation for No. 1. The treble staff includes the marking *animato.* above the staff. The bass staff includes the marking *cres.* at the beginning and *dim.* towards the end of the system.

Fourth system of musical notation for No. 1. The treble staff includes the marking *Scherzando.* above the staff. The bass staff includes the marking *f* (forte) below the staff. The system contains first and second endings.

Fifth system of musical notation for No. 1, concluding with the word *FINE.* at the end of the piece.

No. 2.

Espressivo.

First system of musical notation for No. 2. The treble staff begins with a treble clef, a key signature of two sharps, and a 3/4 time signature. The bass staff begins with a bass clef and the same key signature and time signature. The music is marked with *p ben marcato.* (piano, well marked) in the bass staff and *sf* (sforzando) in the treble staff.

Second system of musical notation for No. 2. The treble staff includes the marking *Con grazia.* above the staff. The bass staff includes the marking *p* (piano) at the beginning and *mf* (mezzo-forte) later in the system. The system contains first and second endings.

Musical notation for the first system, featuring a treble and bass staff. The key signature is two sharps (F# and C#). The music consists of a melodic line in the treble and a harmonic accompaniment in the bass. A 'cres.' (crescendo) marking is present at the end of the system.

Musical notation for the second system. It includes a first ending bracket with two options, labeled '1' and '2', followed by a section marked 'S: Last.'. The tempo/mood is 'No. 3. Grandioso.'. Dynamics include 'f' (forte) and 'ff' (fortissimo).

Musical notation for the third system. It features '8va...' markings above the treble staff, indicating an octave shift. Dynamics include 'poco' and 'poco cres.' (poco crescendo).

Musical notation for the fourth system. It includes a first ending bracket with two options, labeled '1' and '2'. '8va...' markings are present above the treble staff.

Musical notation for the fifth system. It includes a first ending bracket with two options, labeled '1' and '2'. The tempo/mood is 'Con grazia.'. Dynamics include 'p' (piano).

Musical notation for the sixth system, featuring a treble and bass staff with a melodic line and accompaniment.

Musical notation for the seventh system, featuring a treble and bass staff. A 'f' (forte) dynamic marking is present.

No. 4.

Con fuoco
f

1 2

Semplice
mf

con fuoco

1 2

1 2

1 2

MENUET

Maestoso

f

p

1^a 2^a

FIN

mf

ff *Dim* *pp*

D.C.

Pas Gymnastique

Allegro.

Piano

The musical score is written for piano in 4/4 time, marked 'Allegro'. It consists of six systems of two staves each. The first system begins with a piano dynamic and a mezzo-forte (mf) dynamic. The second system features a mezzo-forte (mf) dynamic and a forte (f) dynamic. The third system includes a forte (f) dynamic. The fourth system starts with a crescendo (cresc.) and a forte (f) dynamic, followed by a mezzo-forte (mf) dynamic. The fifth system begins with a forte (f) dynamic and a mezzo-forte (mf) dynamic. The sixth system continues with a mezzo-forte (mf) dynamic. The score includes various musical notations such as slurs, accents, and dynamic markings.

Sans Famille

Par
HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'académie française

(Suite)

—C'est le mien.

—Ce n'est pas plus le tien que le mien. Ce n'est pas un enfant de paysan. Je le regardais pendant le souper : c'est délicat, c'est

maigre, pas de bras, pas de jambes.

—C'est le plus joli enfant du pays.

—Joli, je ne dis pas. Mais solide ! Est-ce que c'est sa gentillesse qui lui donnera à manger ? Est-ce qu'on est un travailleur avec des épaules comme les siennes ? On est un enfant de la ville, et les enfants des villes, il ne nous en faut pas ici.

—Je te dis que c'est un brave enfant, et il a de l'esprit comme un chat, et avec cela bon coeur. Il travaillera pour nous.

—En attendant, il faudra que nous travaillions pour lui, et moi je ne peux plus travailler.

—Si ses parents le réclament, qu'est-ce que tu diras ?

—Ses parents ! Est-ce qu'il en a des parents ? S'il en avait, ils l'auraient cherché, et, depuis huit ans, trouvé bien sûr. Ah ! j'ai fait une fameuse sottise de croire qu'il avait des parents qui le réclameraient un jour, et nous payeraient notre peine pour l'avoir élevé. Je n'ai été qu'un nigaud, qu'un imbécile. Parce qu'il était enveloppé dans de beaux langes avec des dentelles, cela ne voulait pas dire que ses parents le chercheraient. Ils sont peut-être morts, d'ailleurs.

—S'ils ne le sont pas ? Si un jour ils viennent nous le demander ? J'ai dans l'idée qu'ils viendront.

—Que les femmes sont donc obstinées !

—Enfin, s'ils viennent ?

—Eh bien ! nous les enverrons à l'hospice. Mais assez causé. Tout cela m'ennuie. Demain je le conduirai au maire. Ce soir, je vais aller dire bonjour à François. Dans une heure je reviendrai.

La porte s'ouvrit et se referma.

Il était parti.

Alors me redressant vivement, je me mis à appeler mère Barberin.

—Ah ! maman.

Elle accourut près de mon lit :

—Est-ce que tu me laisseras aller à l'hospice ?

—Non, mon petit Remi, non.

Elle m'embrassa tendrement en me serrant dans ses bras.

Cette caresse me rendit le courage, et mes larmes s'arrêtèrent de couler.

—Tu ne dormais donc pas ? me demanda-t-elle doucement.

—Ce n'est pas ma faute.

—Je ne te groude pas ; alors tu as entendu ce qu'a dit Jérôme ?

—Oui, tu n'es pas ma maman, mais lui n'est pas mon père.

Je ne prononçai pas ces quelques mots sur le même ton, car si j'étais désolé d'apprendre qu'elle n'était pas ma mère, j'étais heureux, j'étais presque fier de savoir que lui n'était pas mon père. De là une contradiction dans mes sentiments qui se traduisit dans ma voix.

Mère Barberin ne parut pas y prendre attention.

—J'aurais peut-être dû, dit-elle, te faire connaître la vérité ; mais tu étais si bien mon enfant, que je ne pouvais pas te dire, sans raison, que je n'étais pas ta vraie mère ! Ta mère, pauvre petit, tu l'as entendu, on ne la connaît pas. Est-elle vivante, ne l'est-elle plus ? On n'en sait rien. Un matin, à Paris, comme Jérôme allait à son travail et qu'il passait dans une rue qu'on appelle l'avenue de Breteuil qui est large et plantée d'arbres, il entendit les cris d'un enfant. Il semblaient partir de l'embrasure de la porte d'un jardin. C'était au mois de février ; il faisait petit jour. Il approcha de la porte et aperçut un enfant couché sur le seuil. Comme il regardait autour de lui pour appeler quelqu'un, il vit un homme sortir de derrière un gros arbre et se sauver. Sans doute cet homme s'était caché là pour voir si l'on trouverait l'enfant qu'il avait lui-même placé dans l'embrasure de la porte. Voilà Jérôme bien embarrassé, car l'enfant criait de toutes ses forces, comme s'il avait compris qu'un secours lui était arrivé, et qu'il ne fallait pas le laisser échapper. Pendant que Jérôme réfléchissait à ce qu'il devait faire, il fut rejoint par d'autres ouvriers, et

l'on décida qu'il fallait porter l'enfant chez le commissaire de police. Il ne cessait de crier. Sans doute il souffrait du froid. Mais comme dans le bureau du commissaire il faisait très chaud, et que les cris continuaient, on pensa qu'il souffrait de la faim, et l'on alla chercher une voisine qui voudrait bien lui donner le sein. Il se jeta dessus. Il était véritablement affamé. Alors on le déshabilla devant le feu.

C'était un beau garçon de cinq ou six mois, rose, gros, gras, superbe ; les langes et les linges dans lesquels il était enveloppé disaient qu'il appartenait à des parents riches. C'était donc un enfant qu'on avait volé et ensuite abandonné. Ce fut au moins ce que le commissaire expliqua. Qu'allait-on en faire ? Après avoir écrit tout ce que Jérôme savait, et aussi la description de l'enfant avec celle de ses langes qui n'étaient pas marqués, le commissaire dit qu'il allait l'envoyer à l'hospice des Enfants trouvés, si personne, parmi tous ceux qui étaient là, ne voulait s'en charger : c'était un bel enfant, sain, solide, qui ne serait pas difficile à élever ; ses parents qui bien sûr allaient le chercher, récompenseraient généreusement ceux qui en auraient pris soin. Là-dessus, Jérôme s'avança et dit qu'il voulait bien s'en charger ; on le lui donna. J'avais justement un enfant du même âge ; mais ce n'était pas pour moi une affaire d'en nourrir deux. Ce fut ainsi que je devins ta mère.

—Oh ! maman.

—Au bout de trois mois, je perdus mon enfant, et alors je m'attachai à toi davantage. J'oubliais que tu n'étais pas vraiment notre fils. Malheureusement Jérôme ne l'oublia pas, lui, et voyant au bout de trois ans que tes parents ne t'avaient pas cherché, au moins qu'ils ne t'avaient pas trouvé, il voulut te mettre à l'hospice. Tu as entendu pourquoi je ne lui ai pas obéi.



—Oh ! pas à l'hospice, m'écriai-je en me cramponnant à elle ; mère Barberin, pas à l'hospice, je t'en prie !

—Non, mon enfant, tu n'iras pas. J'arrangerai cela. Jérôme n'est pas un méchant homme, tu verras ; c'est le chagrin, c'est la peur du besoin qui l'ont monté. Nous travaillerons, tu travailleras aussi.

—Oui, tout ce que tu voudras. Mais pas l'hospice.

—Tu n'iras pas ; mais à une condition, c'est que tu vas tout de suite dormir. Il ne faut pas, quand il rentrera, qu'il te trouve éveillé.

Après m'avoir embrassé, elle me tourna le nez contre la muraille.

J'aurais voulu m'endormir ; mais j'avais été trop rudement ébranlé, trop ému pour trouver à volonté le calme et le sommeil.

Ainsi, mère Barberin, si bonne, si douce pour moi n'était pas ma vraie mère ! mais alors qu'était donc une vraie mère ? Meilleure, plus douce encore ? Oh ! non, ce n'était pas possible.

Mais ce que je comprenais, ce que je sentais, c'est qu'un père eût été moins dur que Barberin, et ne m'eût pas regardé avec ces yeux froids, le bâton levé.

Il voulait m'envoyer à l'hospice ; mère Barberin pourrait-elle l'en empêcher ?

Il y avait au village deux enfants qu'on appelait "les enfants de l'hospice" ; ils avaient une plaque de plomb au cou avec un numéro ; ils étaient mal habillés et sales ; on se moquait d'eux ; on les battait ; les autres enfants les poursuivaient souvent comme on poursuit un chien perdu pour s'amuser, et aussi parce qu'un chien perdu n'a personne pour le défendre.

Ah ! je ne voulais pas être comme ces enfants ; je ne voulais pas avoir un numéro au cou, je ne voulais pas qu'on courût après moi en criant : "A l'hospice ! à l'hospice !" "

Cette pensée seule me donnait froid et me faisait claquer les dents.

Et je ne dormais pas.

Et Barberin allait rentrer.

Heureusement il ne revint pas aussitôt qu'il avait dit et le sommeil arriva pour moi avant lui.

III

LA TROUPE DU SIGNOR VITALIS

Sans doute je dormis la nuit entière sous l'impression du chagrin et de la crainte, car le lendemain matin en m'éveillant, mon premier mouvement fut de tâter mon lit et de regarder autour de moi, pour être certain qu'on ne m'avait pas emporté.

Pendant toute la matinée, Barberin ne me dit rien, et je commençai à croire que le projet de m'envoyer à l'hospice était abandonné. Sans doute mère Barberin avait parlé ; elle l'avait décidé à me garder.

Mais comme midi sonnait, Barberin me dit de mettre ma casquette et de le suivre.

Effrayé, je tournai les yeux vers mère Barberin pour implorer son secours ; à la dérobée, elle me fit un signe qui disait que je devais obéir ; en même temps un mouvement de sa main me rassura : il n'y avait rien à craindre.

Alors, sans réplique, je me mis en route derrière Barberin.

La distance est longue de notre maison au village : il y en a bien pour une heure de marche. Cette heure s'écoula sans qu'il m'adressât une seule fois la parole. Il allait devant, doucement, en clopignant, sans que sa tête fit un seul mouvement, et de temps en temps il se retournait tout d'une pièce pour voir si je le suivais.

Où me conduisait-il ?

Cette question m'inquiétait, malgré le signe rassurant que m'avait fait mère Barberin, et pour me soustraire à un danger que je pressentais sans le connaître, je pensais à me sauver.

Dans ce but, je tâchais de rester en arrière ; quand je serais assez loin, je me jetterais dans un fossé, et il ne pourrait pas me rejoindre.

Tout d'abord, il se contenta de me dire de marcher sur ses talons ; mais bientôt, il devina sans doute mon intention et me prit par le poignet.

Je n'avais plus qu'à le suivre.

Ce fut ainsi que nous entrâmes dans le village, et tout le monde sur notre passage se retourna pour nous voir passer, car j'avais l'air d'un chien hargneux qu'on mène en laisse.

Comme nous passions devant le café, un homme qui se trouvait sur le seuil appela Barberin et l'engagea à entrer.

Celui-ci me prenant par l'oreille me fit passer devant lui, et quand nous fûmes entrés il referma la porte.

Je me sentis soulagé ; le café ne me paraissait pas un endroit dangereux ; et puis d'un autre côté c'était le café, et il y avait longtemps que j'avais envie de franchir sa porte.

Le café, le café de l'auberge Notre-Dame ! qu'est-ce que cela pouvait bien être ?

Combien de fois m'étais-je posé cette question !

J'avais vu des gens sortir du café la figure enluminee et les jambes flageolantes ; en passant devant sa porte, j'avais souvent entendu des cris et des chansons qui faisaient trembler les vitres.

Que faisait-on là dedans ? Que se passait-il derrière ses rideaux rouges ?

J'allais donc le savoir.

Tandis que Barberin se plaçait à une table avec le maître du café qui l'avait engagé à entrer, j'allai m'asseoir près de la cheminée et regardai autour de moi.

Dans le coin opposé à celui que j'occupais, se trouvait un grand vieillard à barbe blanche, qui portait un costume bizarre et tel que je n'en avais jamais vu.

Sur ses cheveux qui tombaient en longues mèches jusqu'aux épaules, était posé un haut chapeau de feutre gris orné de plumes vertes et rouges.

Une peau de mouton, dont la laine était en dedans, le serrait à la taille. Cette peau n'avait pas de manches, et, par deux trous ouverts aux épaules, sortaient les bras vêtus d'une étoffe de velours qui autrefois avait dû être bleue. De grandes guêtres en laine lui montaient jusqu'aux genoux, et elles étaient serrées par des rubans rouges qui s'entrecroisaient plusieurs fois autour des jambes.

Il se tenait allongé sur sa chaise, le menton appuyé dans sa main droite; son coude reposait sur son genou ployé.

Jamais je n'avais vu une personne vivante dans une attitude si calme; il ressemblait à l'un des saints en bois de notre église.

Auprès de lui trois chiens tassés sous sa chaise se chauffaient sans remuer. Un caniche blanc, un barbet noir, et une petite chienne grise à la mine fûtée et douce; le caniche était coiffé d'un vieux bonnet de police retenu sous son menton par une lanière de cuir.

Pendant que je regardais le vieillard avec une curiosité étonnée, Barberin et le maître du café causaient à demivoix et j'entendais qu'il était question de moi.

Barberin racontait qu'il était venu au village pour me conduire au maire, afin que celui-ci demandât aux hospices de lui payer une pension pour me garder.

C'était donc là ce que mère Barberin avait pu obtenir de son mari, et je compris tout de suite que si Barberin trouvait avantage à me garder près de lui, je n'avais plus rien à craindre.

Le vieillard, sans en avoir l'air, écoutait aussi ce qui se disait; tout à coup il étendit la main droite vers moi, et s'adressant à Barberin :

—C'est cet enfant-là qui vous gêne? dit-il avec un accent étranger.

—Lui-même.

—Et vous croyez que l'administration des hospices de votre département va vous payer des mois de nourrice?

—Dame, puisqu'il n'y a pas de parents et qu'il est à ma charge, il faut bien que quelqu'un paye pour lui; c'est juste, il m'embête.

—Je ne dis pas non, mais croyez-vous que tout ce qui est juste se fait?

—Pour ça non.

—Eh bien, je crois que vous n'obtiendrez jamais la pension que vous demandez.

—Alors, il ira à l'hospice; il n'y a pas de loi qui l'oblige à rester quand même dans ma maison si je n'en veux pas.

—Vous avez consenti autrefois à le recevoir, c'était prendre l'engagement de le garder.

—Eh bien, je ne le garderai pas; et, quand je devrais le mettre dans la rue, je m'en débarrasserai.

—Il y a aurait peut-être un moyen de vous en débarrasser tout de suite, dit le vieillard, après un moment de réflexion, et même en gagnant quelque chose.

—Si vous me donnez ce moyen-là, je vous paye une bouteille, et de bon coeur encore.

—Commandez la bouteille, et votre affaire est faite.

—Sûrement?

—Sûrement.

Le vieillard, quittant sa chaise, vint s'asseoir en face de Barberin. Chose étrange, au moment où il se leva, sa peau de mouton fut soulevée par un mouvement que je ne m'expliquai pas : c'était à croire qu'il avait un chien dans le bras gauche.

—Ce que vous voulez, n'est-ce pas, dit-il, c'est que cet enfant ne mange pas plus longtemps votre pain; ou bien s'il continue à le manger, c'est qu'on vous le paye?

—Juste; parce que...

—Oh! le motif, vous savez, ça ne me regarde pas, je n'ai donc pas besoin de le connaître; il me suffit de savoir que vous ne voulez plus de l'enfant; s'il en est ainsi, donnez-le-moi, je m'en charge.

—Vous le donner!

—Dame, ne voulez-vous pas vous en débarrasser?

—Vous donner un enfant comme celui-là, un si bel enfant, car il est bel enfant, regardez-le.

—Je l'ai regardé.

—Remi! viens ici.

Je m'approchai de la table en tremblant.

—Allons! n'aie pas peur, petit dit le vieillard.

—Regardez, continua Barberin.

—Je ne dis pas que c'est un vilain enfant. Si c'était un vilain enfant, je n'en voudrais pas, les monstres, ce n'est pas mon affaire.

—Ah! si c'était un monstre à deux têtes, ou seulement un nain...

—Vous ne parleriez pas de l'envoyer à l'hospice. Vous savez qu'un monstre a de la valeur et qu'on peut en tirer profit, soit en le louant, soit en l'exploitant soi-même. Mais celui-là n'est ni nain ni monstre; bâti comme tout le monde il n'est bon à rien.

—Il est bon pour travailler.

—Il est bien faible.

—Lui faible, allons donc! il est fort comme un homme, et solide, et sain; tenez, voyez ses jambes, en avez-vous jamais vu de plus droites?

Barberin releva mon pantalon.

—Trop minces, dit le vieillard.

—Et ses bras, continua Barberin.

—Les bras comme les jambes; ça peut aller; mais ça ne résisterait pas à la fatigue et à la misère.

—Lui, ne pas résister; mais tâchez donc, voyez, tâchez vous-même.

Le vieillard passa sa main décharnée sur mes jambes en les palpant, secouant la tête et faisant la moue.

J'avais déjà assisté à une scène semblable quand le marchand était venu pour acheter notre vache. Lui aussi l'avait tâchée et palpée. Lui aussi avait secoué la tête et fait la moue: ce n'était pas une bonne vache, il lui serait impossible de la revendre, et cependant il l'avait achetée, puis emmenée.

Le vieillard allait-il m'acheter et m'emmener; ah! mère Barberin, mère Barberin!

Malheureusement elle n'était pas là pour me défendre.

Si j'avais osé j'aurais dit que la veille Barberin m'avait précisément reproché d'être délicat et de n'avoir ni bras ni jambes; mais je compris que cette interruption ne servirait à rien qu'à m'attirer une bourrade, et je me tus.

—C'est un enfant comme il y en a beaucoup, dit le vieillard, voilà la vérité, mais un enfant des vilains: aussi est-il bien certain qu'il ne sera jamais bon à rien pour le travail de la terre; mettez-le un peu devant la charrue à piquer les boeufs, vous verrez combien il durera.

—Dix ans.

—Pas un mois.

—Mais voyez-le donc.

J'étais au bout de la table entre Barberin et le vieillard, poussé par l'un, repoussé par l'autre.

—Enfin, dit le vieillard, tel qu'il est je le prends. Seulement, bien entendu, je ne vous l'achète pas, je vous le loue. Je vous en donne vingt francs par an.



—Vingt francs!

—C'est un bon prix et je paye d'avance; vous touchez quatre belles pièces de cent sous et vous êtes débarrassé de l'enfant.

—Mais si je le garde, l'hospice me payera plus de dix francs par mois.

—Mettez-en sept, mettez-en huit, je connais les prix, et encore faudra-t-il que vous le nourrissiez.

—Il travaillera.

—Si vous le sentiez capable de travailler, vous ne voudriez pas le renvoyer. Ce n'est pas pour l'argent de leur pension qu'on prend les enfants de l'hospice, c'est pour leur travail; on en fait des domestiques qui payent et ne sont pas payés. Encore un coup, si celui-ci était en état de vous rendre des services, vous le garderiez.

—En tous cas, j'aurais toujours les dix francs.

—Et si l'hospice, au lieu de vous le laisser, le donne à un autre, vous n'aurez rien du tout; tandis qu'avec moi, pas de chance à courir: toute votre peine consiste à allonger la main.

Il fouilla dans sa poche et en tira une bourse de cuir dans laquelle il prit quatre pièces d'argent qu'il étala sur la table en les faisant sonner.

—Pensez donc, s'écria Barberin, que cet enfant aura des parents un jour ou l'autre?

—Qu'importe?

—Il y aura du profit pour ceux qui l'auront élevé; si je n'avais pas compté là-dessus, je ne m'en serais jamais chargé.

Ce mot de Barberin : "Si je n'avais pas compté sur ses parents, je ne me serais jamais chargé de lui", me fit le détester un peu plus encore. Quel méchant homme!

—Et c'est parce que vous ne comptez plus sur ses parents, dit le vieillard, que vous le mettez à la porte. Enfin à qui s'adresseront-ils, ces parents, si jamais ils paraissent? à vous, n'est-ce pas, et non à moi qu'ils ne connaissent pas?

—Et si c'est vous qui les retrouvez.

—Alors convenons que s'il a des parents un jour, nous partagerons le profit, et je mets trente francs.

—Mettez-en quarante.

—Non, pour les services qu'il me rendra, ce n'est pas possible.

—Et quels services voulez-vous qu'il vous rende? Pour de bonnes jambes, il a de bonnes jambes, pour de bons bras, il a de bons bras, je m'en tiens à ce que j'ai dit, mais enfin à quoi le trouvez-vous propre?

Le vieillard regarda Barberin d'un air narquois et vidant son verre à petits coups :

—A me tenir compagnie, dit-il; je me fais vieux et le soir quelquefois, après une journée de fatigue, quand le temps est mauvais, j'ai des idées tristes; il me distrait.

—Il est sûr que pour cela les jambes seront assez solides.

—Mais pas trop, car il faudra danser, et puis sauter, et puis marcher, et puis après avoir marché, sauter encore; enfin il prendra place dans la troupe du signor Vitalis.

—Et où est-elle cette troupe?

—Le signor Vitalis c'est moi, comme vous devez vous en douter; la troupe, je vais vous la montrer, puisque vous désirez faire sa connaissance.

Disant cela il ouvrit sa peau de mouton, et prit dans sa main un animal étrange qu'il tenait sous son bras gauche serré contre sa poitrine.

C'était cet animal qui plusieurs fois avait fait soulever la peau de mouton; mais ce n'était pas un petit chien comme je l'avais pensé.

Je ne trouvais pas de nom à donner à cette créature bizarre que je voyais pour la première fois, et que je regardais avec stupéfaction.

Elle était vêtue d'une blouse rouge bordée d'un galon doré, mais les bras et les jambes étaient nus, car c'étaient bien des bras et des jambes qu'elle avait et pas des pattes; seulement ces bras et ces jambes étaient couverts d'une peau noire, et non blanche et carnée. Noire aussi était la tête grosse à peu près comme mon poing fermé; la face était large et courte, le nez était retroussé avec des narines écartées, les lèvres étaient jaunes; mais ce qui plus que tout le reste me frappa, ce furent deux yeux très rapprochés l'un de l'autre, d'une mobilité extrême, brillants comme des miroirs.

—Ah! le vilain singe! s'écria Barberin.

Ce mot me tira de ma stupéfaction, car si je n'avais jamais vu des singes, j'en avais au moins entendu parler; ce n'était donc pas un enfant noir que j'avais devant moi, c'était un singe.

—Voici le premier sujet de ma troupe, dit Vitalis, c'est M. Joli-Coeur. Joli-Coeur, mon ami, saluez la société.

Joli-Coeur porta sa main fermée à ses lèvres et nous envoya à tous un baiser.

—Maintenant, continua Vitalis étendant sa main vers le caniche blanc, à un autre: le signor Capi va avoir l'honneur de présenter ses amis à l'estimable société ici présente.

A ce commandement le caniche qui jusque-là n'avait pas fait le plus petit mouvement, se leva vivement et se dressant sur ses pattes de derrière il croisa ses pattes de devant sur sa poitrine, puis il salua son maître si bas que son bonnet de police toucha le sol.

Ce devoir de politesse accompli, il se tourna vers ses camarades, et d'une patte, tandis qu'il tenait toujours l'autre sur sa poitrine, il leur fit signe d'approcher.

Les deux chiens, qui avaient les yeux attachés sur leur camarade, se dressèrent aussitôt, et se donnant chacun une patte de devant, comme on se donne la main dans le monde, ils firent gravement six pas en avant, puis après trois pas en arrière, et saluèrent la société.

—Celui que j'appelle Capi, continua Vitalis, autrement dit Capitano en italien, est le chef des Chiens; c'est lui qui, comme le plus intelligent, transmet mes ordres. Ce jeune élégant à poil noir est le signor Zerbino, ce qui signifie le galant, nom qu'il mérite à tous les égards. Quant à cette jeune personne à l'air modeste, c'est la signora Dolce, une charmante Anglaise qui n'a pas volé son nom de douce. C'est avec ces sujets remarquables à des titres différents que j'ai l'avantage de parcourir le monde en gagnant ma vie plus ou moins bien, suivant les hasards de la bonne ou de la mauvaise fortune. Capi!

Le caniche croisa les pattes.

—Capi, venez ici, mon ami, et soyez assez aimable, je vous prie, — ce sont des personnages bien élevés à qui je parle toujours poliment, — soyez assez aimable pour dire à ce jeune garçon qui vous regarde avec des yeux ronds comme des billes, quelle heure il est.

(Suite)

Variétés pour nos jeunes amis

Une bonne petite fille

JE connais une petite fille dont je veux vous faire le portrait. Jeanne a neuf ans. Elle est l'unique enfant d'une pauvre veuve malade, dont la modeste pension suffit à peine à soutenir l'existence.

A neuf ans, beaucoup de petites filles ne pensent qu'à leur poupée; la bonne doit les appeler trois ou quatre fois pour les arracher de leur lit, et c'est pour elles une grave question à trancher que de savoir si l'on attachera leur tresse avec un ruban rose ou bleu.

Levées, c'est avec terreur qu'elles voient venir l'heure de la classe, et c'est en bou-



Mlle Jeanne balayant l'escalier.

dant le plus souvent qu'elles prennent leurs cahiers.

Tout autre est ma petite voisine.

Dès la pointe du jour, Jeanne quitte son oreiller. Prestement lavée et coiffée, elle noue ses deux tresses brunes d'un modeste ruban noir, et achève rapidement sa toilette. Sa prière la retient plus longtemps, car elle aime



Mlle Jeanne essuyant la vaisselle.

la sainte Vierge et la prie pour sa mère. Le temps ensuite de donner un coup de plumeau à sa chambre et de la mettre en ordre, la voilà descendue.

Une à une elle tire du dressoir les tasses et les assiettes du déjeuner et les essuie soigneusement, de crainte d'y laisser un grain de poussière. Puis elle prépare le café au lait et les beurrées.

La table est mise. Jeanne entend sa mère qui va descendre. Elle a encore le temps, elle le sait, de ranger la salle, de balayer l'escalier; vite à la besogne. A sept heures, elle guette à la porte de sa mère l'instant où celle-ci paraîtra, pour l'embrasser avec effusion et recevoir sa bénédiction.

Laquelle est la plus heureuse en ce moment? Je ne saurais le dire.

Après le déjeuner, Jeanne prend ses cahiers, et, réconfortée par un nouveau baiser de sa mère, elle part joyeusement pour la classe. Chez les Soeurs, tout le monde la chérit, car elle est toujours également bonne et serviable. Appliquée, elle compte parmi les meilleures élèves et obtient les premières places dans les compositions. Elle a la médaille de mérite, ce qui ne l'empêche pas, rentrée chez elle, de reprendre vaillamment brosse et plumeau pour aider de nouveau sa mère.

Prenez ma petite Jeanne pour exemple, mes chers enfants. Je ne veux point dire qu'il faille vous mettre à faire le ménage, mais, si vous le voulez, vous trouverez mainte occasion de vous rendre utiles, soit à votre mère, soit à vos compagnes. Tâchez de ne point les laisser échapper. Vous verrez que cette pratique porte en soi sa récompense.

René commence à savoir lire; hier, son parrain lui demande :

—Quels livres veux-tu que je t'achète ?

Et Me René, sans hésiter :

—Deux livres de pralines au chocolat.

* * *

Toto demande deux sous à sa maman.

—Qu'as-tu fait, lui dit celle-ci, de ceux que tu avais hier ?

—Je les ai donnés à une vieille femme.

—C'est bien, mon enfant. Tiens, voilà! Mais, pourquoi t'intéresses-tu tant que cela à cette vieille femme ?

—C'est parce qu'elle vend des sucres d'orge!...

Curiosité punie

LA curiosité n'est pas un grand défaut, pensez-vous? — Ah! vraiment, vous croyez cela! C'était aussi l'avis de Médor, mais vous allez voir combien il lui en fallut rabattre; car il était curieux, Médor! En dépit du dicton qui veut que chien et chat se haïssent et soient toujours en guerre, Médor et Moumoute, tous deux habitant la ferme de Belle-Etoile, vivaient en bonne intelligence, lorsque survint dans l'existence de Moumoute un événement qui amena un changement complet dans son caractère. Un beau matin, elle se trouva la maman de quatre petits chatons. Qu'ils étaient jolis avec leur fourrure rayée, comme celle de Moumoute elle-même, de blanc et de gris, avec leur gaieté, avec leurs yeux bleus à peine ouverts, mais qu'on devinait déjà bien éveillés, leurs gentilles frimousses qui les font ressembler à vos petits frères, à vos petites soeurs!

Moumoute était fière de ses enfants; il y avait de quoi! Elle les gardait avec un soin jaloux, si jaloux qu'elle ne permettait à personne d'approcher de ce petit coin du clos, à peine abrité par quelques planches, où elle avait installé sa jeune famille.

Tout occupée de ses devoirs maternels, Moumoute n'errait plus dans la cour, comme elle faisait habituellement dans le jour, réservant pour la nuit les visites dans les greniers, où la chasse est plus fructueuse. Médor s'étonna: qu'était donc devenue sa petite amie? Serait-elle malade? Aurait-elle été victime d'un accident. Se serait-elle prise de que-



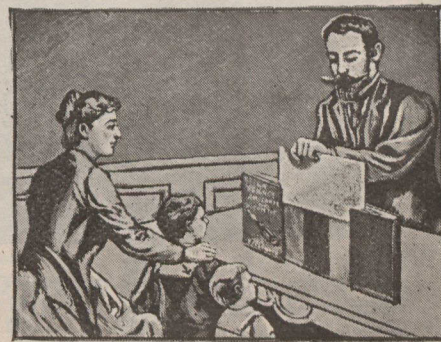
Elle enfonçait ses griffes...

relle avec quelque animal? Et aurait-elle eu le dessous? Cette dernière supposition n'avait rien d'impossible. Médor résolut d'aller à la découverte; comme on a dit, il était curieux. Après avoir parcouru la cour, les écuries, les étables, les hangars, toutes les parties de la ferme où il lui était permis de circuler, il se dirigea vers le clos. Tout à coup, comme il s'apprêtait à pénétrer dans un retraits défendu par quelques planches mal jointes, un animal bondit sur lui, lui enfonçant dans le cou ses griffes meurtrières. Le pauvre Médor avait beau crier: "Mais, c'est moi, Moumoute; c'est moi, votre ami! Vous ne reconnaissez donc plus Médor? Qu'est-ce donc qui vous prend de me recevoir ainsi?" Et il courait éperdu pour échapper à la furieuse étreinte. Mais Moumoute ne l'entendait pas. Elle ne l'avait pas reconnu, en effet. Un intrus voulait entrer chez elle, s'attaquer à ses petits, les lui voler peut-être, elle n'en avait pas vu davantage. Et sans réfléchir et sans se donner le temps de s'assurer si ses craintes étaient fondées, elle avait tiré ses griffes du fourreau de velours, où elle les enferme quand elle ne veut pas s'en servir, et elle les enfonçait de toute sa force dans le cou de son ancien ami. Celui-ci poussait des hurlements de douleur, fuyant de toute la vitesse de ses quatre pattes, sans pouvoir se débarrasser de l'adversaire acharné qu'il portait sur son dos. Enfin, quand la chatte jugea le châtement suffisant, elle abandonna la place, et Médor, tout meurtri, se hâta de gagner sa niche, au fond de laquelle il se blottit, cherchant dans sa bonne cervelle de chien la raison pour laquelle les sentiments de Moumoute avaient ainsi changé à son égard.

Curieux, on s'attire des ennuis; en colère, on devient méchant.

Le moteur stéarique

C'EST un nouveau moteur que je viens vous présenter ici; il ne fonctionne ni à la vapeur, ni à l'électricité, ni à l'air comprimé; il ne comporte ni chaudière, ni cylindre, ni piston, et consiste... en une simple bougie! Vous croyez que je plai-



Physique amusante.

sante? Prenez une bougie et faites vous-même l'expérience.

Piquez, perpendiculairement à la mèche, de part et d'autre de la bougie et en son milieu, les têtes de deux épingles préalablement chauffées; ces deux épingles constituent l'axe de notre moteur, et vous poserez leurs extrémités sur le bord de deux verres.

Si vous allumez les deux bouts de la bougie, ils brûlent, je vous laisse à penser avec quel entrain, et une goutte de stéarine tombe dans l'une des assiettes placées au-dessous pour la recevoir. L'équilibre de notre fléau de balance est rompu, et l'autre bout de la bougie descend, faisant remonter le bout qui vient de perdre la première goutte de stéarine. Mais ce mouvement d'oscillation fait tomber plusieurs gouttes du bout qui vient de descendre et qui devient à son tour le plus léger; il remonte donc tandis que l'autre descend, et le mouvement d'oscillation, d'abord petit, prend une amplitude de plus en plus grande, la bougie, faiblement inclinée sur l'horizon au début, finissant par avoir une position presque verticale.

Rien de plus amusant que d'assister à ce mouvement de bascule désordonné, qui ne s'arrête que si vous soufflez les deux flammes ou lorsque la bougie est entièrement consumée, c'est-à-dire au bout d'une demi-heure. Nos aimables lecteurs vont me reprocher de "faire brûler la chandelle par les deux bouts", mais il faut savoir sacrifier quelque chose à la science, et messieurs les fabricants de bougies ne me contrediront pas.

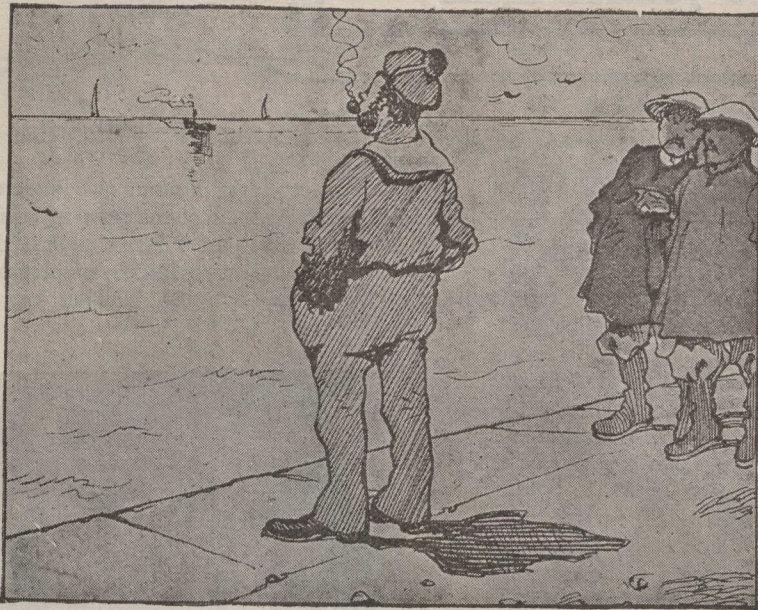
Voulez-vous maintenant utiliser le mouvement de votre bougie pendant qu'elle fonctionne? Vous pouvez la relier, par un fil de fer léger, à de petits personnages en carton découpé et articulés, qu'elle animera d'un mouvement de va-et-vient, par exemple des scieurs de long, un sonneur de cloche, etc. Elle fonctionnera comme le balancier d'une machine de Watt, et vous attacherez chaque extrémité à un petit piston se mouvant dans un cylindre vertical; enfin, et plus simplement, fixez sur l'axe (à l'aide d'épingles qui la maintiendront à distance pour éviter le contact des flammes) une bande de carton



Le moteur stéarique.

léger figurant une planche, aux extrémités de laquelle vous collerez deux petits personnages qui joueront au jeu de bascule et rendront, pour les petits, l'expérience encore plus attrayante.

La vérité sur le "péril jaune"

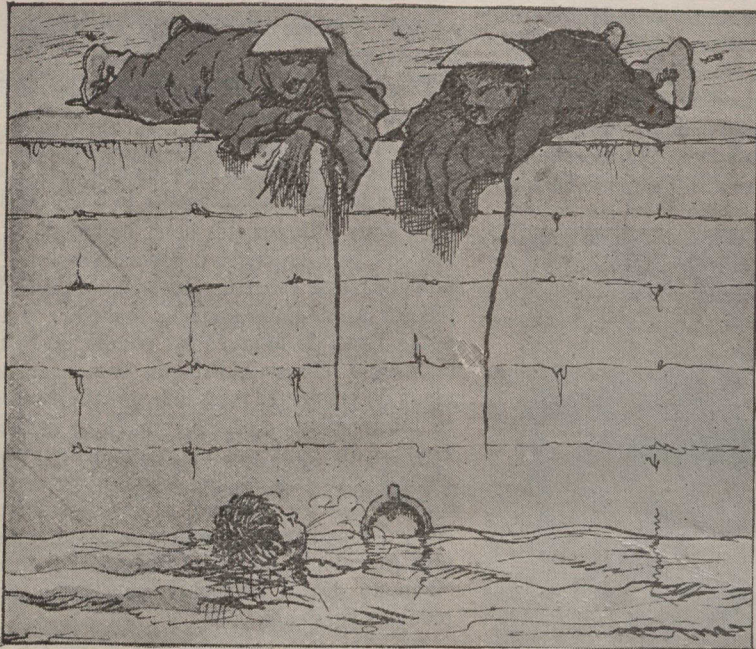


Ceci se passe dans un port, en Chine. Un brave mathurin breton flâne sur le bord du quai, les yeux perdus dans l'espace, du côté du pays.

Surviennent deux traîtres de Célestes qui, s'approchant sournoisement...



...trouvent l'occasion belle pour supprimer sans risque un de ces diables d'Européens, en lui faisant faire un plongeon dont ils estiment qu'il ne reviendra pas.



Leur coup fait, pour mieux jouir de son succès, ils s'étalent sur le quai. Ils espéraient une noyade, mais le gaillard est bon nageur : il a déjà reparu et se maintient à la surface. Nos traîtres, néanmoins, pensant avoir largement le temps de s'esquiver avant que leur victime se soit tirée de là, s'amuse à la voir barboter et rejeter par le nez et la bouche l'eau dont, ainsi surprise, elle a dû ingurgiter une forte lampée.



Mais le mathurin vient de remarquer deux choses dont ne se méfient pas les traîtres qui le narguent :

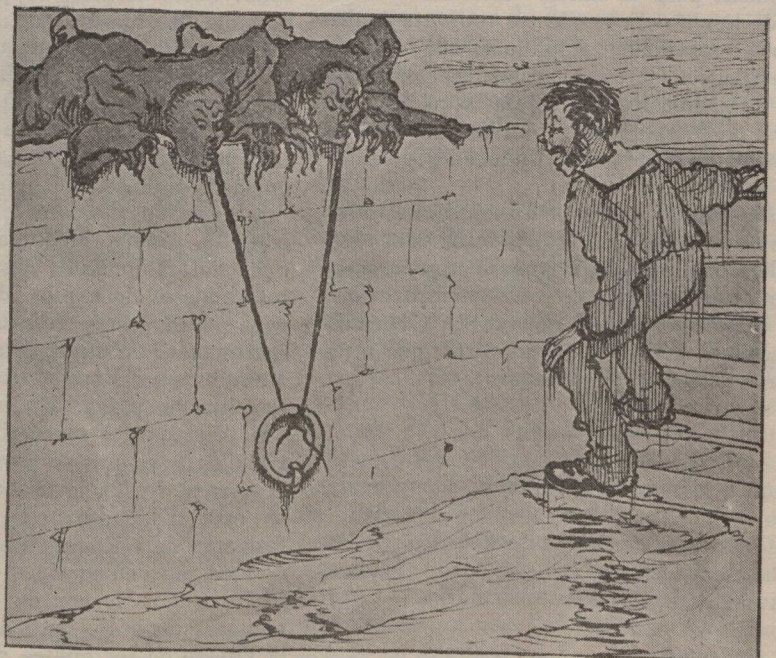
C'est que les longues nattes de ceux-ci pendent le long du mur, juste au-dessus d'un anneau d'amarre.

Or, le gas est dégourdi, et cette coïncidence lui suggère une bien bonne idée, qu'il commence aussitôt à mettre à exécution...



...et dont vous voyez la suite par l'opération à laquelle il se livre tout en ricanant : "Dire pourtant qu'y s'trouve des gens pour prétendre nous donner la chair de poule en nous parlant du "péril jaune" et en prédisant que le blanc, qu'est pourtant bon teint (à preuve!), sera un jour noyé jusqu'à pus rien dans le jaune serin de ces oiseaux asiatiques ! Nom d'une chique, est-ce t'y assez pitoyable !"

Les noeuds faits, et bien faits, notre mathurin, en quelques brasses vigoureuses, gagne l'escalier du quai.



Et dès qu'il a pris pied, il s'offre encore quelques bonnes plaisanteries : "Vous riez jaune, à c't'heure ? Ben quoi ! C'est d'jà beau de pouvoir contempler gratis un des pas moins bons échantillons de la race supérieure dont à laquelle j'm'honore d'appartenir. Allons ! dites-lui encore merci pour vous avoir procuré l'agrément de rire dans l'ton qui convient à vot' nuance ! Mais aussi, faut-il être assez... chinois !... pour s'figurer qu'on va pouvoir comm' ça fiche impunément un gas breton dans la saumure, ni pus ni moins qu'un habillé de soie !"

La Colère

L'AMUSANT dialogue que l'on va lire — chef-d'oeuvre d'Eugène Chavette — est un de ceux qui, lus à haute voix, obtiennent le plus franc succès. Que nos lecteurs essaient et ils provoqueront chez leurs auditeurs des éclats de rire ininterrompus.

Monsieur attend Madame qui est allée seule dîner en ville. A onze heures, Madame rentre en riant aux larmes.

Monsieur. — Comme tu es gaie, ce soir, Sylvie; on s'est fort amusé au dîner des Richard?

Madame, riant toujours. — Tu ne devinerais jamais ce qui me donne ainsi à rire; j'aime mieux te le dire tout de suite: il a flanqué un soufflet à sa femme!

Monsieur. — Pas possible!

Madame. — Un soufflet d'une telle force que chacun s'est vite caché la figure sous sa serviette pour ne pas recevoir des éclats de tête. Richard voulait la lampe à droite, à cause de son mauvais œil; Aglaé la voulait à gauche, ce qui avantageait ses diamants; chacun d'eux la posait et la reposait; à la sixième fois, Aglaé, qui est rageuse, a fini par la camper, exprès, au beau milieu du plat d'épinards; c'est alors que son mari lui a réchauffé la joue. (Riant.) Au fond, je suis indignée, car l'homme qui bat une femme est un lâche.

Monsieur. — Oui, bien souvent...

Madame. — Quoi! bien souvent? Tu peux dire: toujours!

Monsieur. — Sauf s'il a été poussé à bout.

Madame. — Poussé à bout!!! Est-ce que tu aurais l'audace de vouloir défendre Richard?

Monsieur. — Non, non... Seulement, je dis qu'il est des circonstances...

Madame, sèchement. — Tiens, tu ferais mieux de dire franchement le fond de ta pensée.

Monsieur. — Mais je n'ai pas de fond de pensée.

Madame. — Pourquoi ris-tu en disant cela?

Monsieur. — Je ris... Dame, je ris comme tu risais tout à l'heure... en pensant à ce farceur de Richard qui...

Madame. — Comment! "farcuteur"?... Tu appelles sa brutalité une farce, toi? Au besoin, tu l'imiterais, n'est-ce pas? Ah! je suis sûre que ce n'est pas l'envie qui te manque.

Monsieur. — Que me manque-t-il donc?

Madame. — Le courage!... Il est vrai de dire que je ne suis pas agaçante comme Aglaé.

Monsieur. — Oh! non!

Madame. — Quoi? "Oh! non!..." Tu as l'air de le dire par moquerie. C'est qu'avec moi il ne suffit pas d'accuser, il faut encore prouver. Ainsi, tu oses me soutenir que je suis agaçante comme Aglaé?

Monsieur, patient. — Non, chère amie, je te répète que non... Tu aimes bien un peu à taquiner...

Madame. — Moi!!!

Monsieur. — Mettons que je n'ai rien dit...

Madame, sèchement. — Pas du tout, parlez... Il est inutile de vous poser en victime silencieuse...

Ah! j'aime à taquiner! Vous seriez fort embarrassé de citer une preuve à l'appui de votre dire.

Monsieur, avec douceur. — Mais, ma bien gentille chatte chérie, sans aller bien loin, ce matin même, quand tu me soutenais que Paulin Ménier est blond.

Madame. — Oui, il est blond.

Monsieur. — Non, je te jure que tu te trompes, il est brun.

Madame. — Je vous dis qu'il est blond.

Monsieur, cédant. — Soit, je le veux bien.

Madame. — Oh! je ne tiens pas à vos concessions... Il est si facile de jouer la résignation quand on ne veut pas confesser qu'on a tort.

Monsieur, patient. — Eh bien! oui, j'ai tort. Tu veux que Paulin Ménier soit blond? Alors, il est blond. Si tu le désires, il sera vert.

Madame, rageuse. — Vert!... Ah! dites donc, vous savez que vous ne parlez pas à une folle... Puisque vous le prenez sur ce ton-là, je vous soutiens en face qu'il est blond.

Monsieur, un peu agacé. — Oui, oui, il est même albinos. Es-tu contente?

Madame. — Votre albinos prouve bien que vous ne l'avez jamais vu, sans cela vous auriez reconnu qu'il est positivement blond. (Monsieur se promène dans la chambre sans souffler mot.) Il serait plus poli de me répondre au lieu de faire claquer vos doigts comme si vous les aviez trempés dans la friture.

Monsieur, cherchant à se calmer. — Je lui ai parlé. Je t'ai dit déjà que c'était dans le passage Jouffroy, un jour de pluie; nous étions pressés par la foule; en me reculant, j'ai marché sur sa botte, et je me suis retourné pour lui demander pardon.

Madame. — Ce me semble bien extraordinaire que ce soit justement sur la botte de Paulin Ménier que vous ayez marché!

Monsieur. — Il y a des hasards dans la vie...

Madame. — Et c'est alors que vous croyez avoir vu qu'il est brun?

Monsieur, les yeux au ciel, les poings fermés. — Oh!

(Il ne répond rien et arpente la chambre d'un pas précipité.)

Madame. — Vous avez beau montrer le blanc des yeux, tout cela n'est pas répondre.

Monsieur. — Mais, nom d'une pipe! que veux-tu donc que je te réponde?

Madame. — On me répond que j'avais raison.

Monsieur. — Je te l'ai déjà avoué deux fois.

Madame. — Oui, mais il y a manière de le dire.

Monsieur, sentant la patience lui échapper. — Tiens, j'aime mieux te céder la place.

(Il va s'enfermer au salon. — Madame, après l'avoir laissé un instant seul, ne tarde pas à le rejoindre.)

Madame. — Quand aurez-vous fini votre comédie? Vous savez que je n'aime pas les gens boudeurs. Est-ce ma faute à moi si j'ai raison? Croyez-vous donc que je tiens beaucoup à ce que votre Paulin Ménier soit brun ou blond? Seulement, puisqu'il est blond, je cherche quel intérêt vous pouvez avoir à prétendre qu'il est brun.

Monsieur. — Mais puisque je confesse qu'il est blond, laissez-moi tranquille, mille tonnerres!

(Il se réfugie dans la salle à manger.)

Madame, le poursuivant. — Vous pourriez au moins être poli et me répondre sans vos jurons de charretier. Parce que monsieur — j'ignore pourquoi — teint d'avoir ses nerfs, il se croit dispensé d'être bien élevé.

(Monsieur se retire dans la cuisine.)

Madame, le suivant. — Et puis, vous savez, je déteste les gens rancuniers qui ont toujours l'air de ronger leur frein. Je préfère les gens vifs, qui ne cherchent pas à éterniser une bouderie; ils ont des moments d'emportement, c'est vrai; mais, au moins, la main tournée, ils ne pensent plus à rien, comme votre ami Richard, par exemple.

Monsieur, agacé. — Oh! en voilà un que j'approuve... en ce moment.

Madame. — Hein! quoi? Que voulez-vous dire?

Monsieur. — Rien, rien, je me comprends... Mais, une dernière fois, laissez-moi tranquille.

(Il s'enfuit dans l'antichambre.)

Madame, le pourchassant. — Ah! vous approuvez votre Richard, parce qu'il a flanqué un soufflet à sa femme!... Vous voudriez peut-être l'imiter, et vous vous figurez sans doute que je suis en pâte molle comme Aglaé?... Mais avisez-vous de le comme Aglaé!... du bout du doigt seulement menacer, moi!... du bout du doigt seulement... Demain, vous ne seriez plus en vie! (Venant le regarder sous le nez.) Voyons, touchez-moi donc... je vous en défie! (Il la repousse doucement sans motif.) Ah! vous n'osez pas! Vous n'êtes pas assez courageux pour avoir cette lâcheté de battre une femme! Vous voyez bien ces ongles-là?... Je vous en découperais la face! Oh!

Monsieur, encore maître de lui. — Sylvie, tu viens de me fourrer un doigt dans l'oeil!

Madame. — Voulez-vous bien me lâcher le poignet, ou je crie à la garde, à l'assassin et au feu tout à la fois!

Monsieur. — Alors, fais attention à tes mains.

Madame, nerveuse au dernier degré. — Ah! vous désirez m'assommer parce que Paulin Ménier est blond! Mais essayez donc... Essayez!

Monsieur, avec une expression de rage. — Oh!

(Il sort sur le carré.)

Madame, le suivant. — Ah! vous êtes de ceux qui battent les femmes... Osez commencer...

(Il monte au deuxième étage.)

Madame, montant aussi. — Touchez-moi donc... Je ne demande que ça... Touchez-moi donc... (Les poings et les dents serrés.) Oui, oui, Paulin Ménier est blond... Maintenant, touchez-moi.

(Il grimpe au troisième étage.)

Madame, sur le rythme de l'air des "Lampions". — Il est blond, il est blond... Touchez-moi. Il est blond... il est blond...

(Au quatrième étage.)

Madame, en folie furieuse. — Il est blond, il est blond... Mais touchez-moi donc, grand lâche!

(Monsieur voudrait monter, mais il est arrivé au grenier.)

Madame. — Je vous disais bien que vous n'osiez pas me toucher... Maintenant que vous m'avez attirée dans le grenier... loin des témoins... essayez un peu de me frapper? Je vous en défie!

Monsieur, perdant la tête. — Voyons, Sylvie, tu me rends fou! Je t'en supplie, tais-toi!

Madame. — Il est blond!

Monsieur. — Une fois!... deux fois!

Madame. — Il est blond, blond, blond!

Monsieur. — Trois fois!

Madame. — Archi-blond!

Monsieur. — Tiens!

(Il lui flanque un soufflet. — Moment de stupeur. — Monsieur reste stupéfait de son acte de brutalité; mais la commotion a amené une crise subite dans l'état nerveux de Madame qui fond tout à coup en larmes.)

Monsieur, honteux. — Sylvie, je te demande deux cent mille fois humblement grâce de...

Madame, avec sanglots. — Non, mon bon chat, c'est moi qui implore mon pardon de t'avoir agacé... J'avais tort... Maintenant, la mémoire me revient... Je confondais Paulin Ménier avec Mme Nilsson, la célèbre chanteuse de l'Opéra.

Le bruit de ce soufflet a réveillé tous les locataires de la maison. Ils sont debout sur le seuil de leur porte au moment où les deux époux descendent, tout heureux de la réconciliation. Chacun les accueille par un sourire qui semble dire:

— Sont-ils enfants, et s'aiment-ils!

C'est ainsi que s'écrit l'histoire.

EUGENE CHAVETTE.

Les présents

Enfant, je vous donnerai
Pour vos fiançailles
Un clair bleu et azuré
Parmi l'or des pailles;
Et jamais un bleu plus pur
N'aura teint de fleur plus belle,
Sinon dans le vierge azur
De votre pruneau.

Enfant, je vous donnerai
Pour vos épousailles
Un oeillet rouge, empourpré,
Comme les batailles;
Et jamais calice en juin
N'aura versé plus de fièvres,
Sinon l'oeillet purpurin
De vos jeunes lèvres!

Enfant, je vous donnerai
Pour vos funérailles
Un lis, hélas! expiré
Parmi les broussailles;
Et jamais plus belle fleur
N'aura blémi de la sorte,
Si ce n'est dans la pâleur
De ta beauté morte.

CATULLE MENDES.

WILSON'S
INVALIDS' PORT

A BIG BRACING TONIC

LE FAVORI

DES

GARDE-

MALADES

Milton L. Hersey, M. A. Sc., analyste officiel du gouvernement, certifie la pureté des ingrédients et l'excellence de la combinaison pharmaceutique employée pour le

WILSON'S INVALIDS' PORT.

JE certifie par les présentes que j'ai analysé le WILSON'S INVALIDS' PORT, et que j'ai constaté qu'il contenait ce qu'il y a de mieux en fait de vin d'Oporto et d'extrait d'écorce de Cinchona, comme principes actifs. Ceux-ci sont mélangés dans les proportions voulues pour en faire un excellent apéritif et un tonique et fortifiant des plus agréables.

Partout, chez les pharmaciens.

Grosse bouteille, \$1.00. Six bouteilles, \$5.00.

Poils Follets, Cheveux et Barbe Superflue

Enlevés Instantanément

sans douleur et sans endommager en aucune façon la peau la plus délicate. \$50.00 DE RÉCOMPENSE À QUICUNQUE NE RÉUSSIT PAS. et nous ne craignons pas de le faire essayer. Envoyez-nous 10c pour frais de Poste et nous vous en expédierons un paquet assez gros, pour vous convaincre de sa parfaite infailibilité. Le prix de la Razorine du Dr Simon, est de \$1.00 le flacon, et est expédié franco dans toutes les parties du monde. Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez : Cooper & Co., Dep. 12, 425 St-Paul, Montréal, agents spéciaux pour le Canada.

Votre buste développé de 2 pos dans un mois avec le **BUSTINOL**

du Dr Simon, de Paris, France.

\$50 de récompense si vous ne réussissez pas. Prix, \$1.00 le flacon, qui peut durer 2 mois. Pamphlet illustré, enseignant l'art du massage avec un généreux échantillon de Bustinol expédié gratis sur réception de 10c pour frais de poste. Correspondance strictement confidentielle. Adressez : Cle Med. Dr Simon, Dep. 12, Boite Postale 713, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS

"Maison de confiance"

UN SEUL PRIX



FOURRURES

NOUS INVITONS LES DAMES à visiter notre Exposition de Fourrures, Manteaux, Collettes, Etc. Nous n'avons qu'un seul prix marqué en chiffres compris de tous. Toutes nos marchandises sont de la fabrication de notre maison, et ce que nous garantissons verbalement est GARANTI par écrit.

TELEPHONE MAIN 3163

O. NORMANDIN
274, rue Saint-Laurent
220, rue Saint-Jacques

15% à 40%

SUR LES

Meubles

Nous vous allouons plus que 15 à 40 p. c. d'escompte si vous payez comptant.

Nous vous allouons 5 p. c. en plus.

Nous avons des pièces d'ameublement auxquelles sont attachées des étiquettes rouges.

Sur les prix de celles-là, nous accordons de 25 à 40 p. c. d'escompte.

Vous pouvez acheter ces meubles maintenant, sans avoir à en prendre possession immédiate.

Nous vous les emmagasinerons gratis jusqu'au moment où vous en aurez besoin.

Si vous avez l'intention de tenir maison le 1er de mai, faites vos achats maintenant.

Vous épargnerez de l'argent.

Il vous faut peut-être un meuble qui se trouve marqué d'une étiquette rouge.

S'il en est ainsi, vous pouvez économiser 25 à 40 p. c. en l'achetant maintenant.

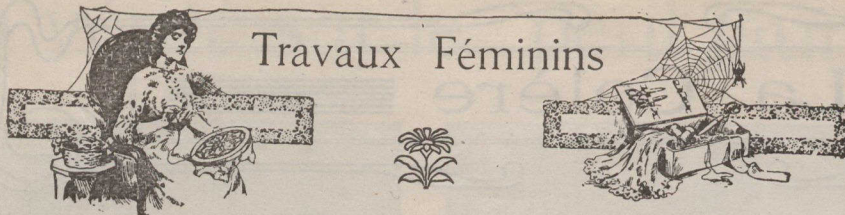
15 p. c. d'escompte sur toutes les marchandises et 5 p. c. en sus au comptant.

RENAUD, KING
& PATTERSON

Angle des Rues Guy et Ste-Catherine

MONTREAL

Travaux Féminins



VOICI de bien jolis travaux de fantaisie que leur facilité d'exécution rendront à la portée de toutes. Ce sont de ces petites commodités que l'on hésite souvent à acheter, parce que le prix en est assez élevé, mais que l'on aime tout de même à posséder, et qui prennent une valeur incomparable du fait qu'on les a confectionnées de ses propres mains.

Une gentille pochette où l'on mettra les cols-lingerie, les manchettes, etc., fera toujours bien dans une chambre à coucher. Celle que nous illustrons sur cette page est en grosse toile écrue, brodée en coton brillant vert. Le dessin n'est guère compliqué, comme on voit, il se compose de pastilles détachées rondes, ovales ou carrées. Mais lorsque l'ouvrage est terminé, le sac a un aspect de décoration chinoise tout à fait selon le goût du jour. On taille le fond circulaire séparément; on peut le coudre sur un carton ou un gros canevas raide, pour donner de la consistance au sac. Le tour consiste en une bande de toile toute droite, mesurant à peu près huit pouces de hauteur. Il faut exécuter la broderie avant de coudre cette bande au fond. Alors on replie un large ourlet, que l'on peut finir par une rangée de jours au moyen de fils tirés. Puis on passe un étroit ruban de satin vert, qui servira à fermer la pochette et qui, noué, pourra aussi la suspendre au mur, si on le désire. Ce petit accessoire, outre l'avantage qu'il a de conserver les cols et manchettes à l'abri de la poussière, constitue encore un joli ornement. On peut insérer entre la toile et le carton du fond de la poudre à sachet au parfum que l'on aimera.

Non moins joli est le porte-cravate que représente notre second dessin. En fine batiste rose, ajourée de broderie blanche et bordée d'un ruban de moire blanche. Sa forme est très ordinaire. Un rectangle termine en légère pointe à l'une de ses extrémités. C'est sur cette pointe que doit être calqué le motif de broderie. Celui de notre dessin ou un autre. Les oeillets sont poinçonnés et brodés ensuite à points de boutonnières. On se sert de coton blanc brillant, assez fin.

Lorsque la broderie est exécutée, on coud tout le tour de l'ouvrage, à plat, un ruban de soie moirée blanche, et sur l'extrémité de la pointe, au-dessus de l'agrafe ou de la boutonnière qui servira à fermer le porte-cravate, on place un noeud du même ruban. A l'intérieur, une doublure de petite soie blanche piquée et de petits rubans comète blancs formant liens.

Le charmant petit cadre à photographie est en soie vert-pâle, brodée en soies de

vers. Ensuite, on appliquera les deux feuilles d'ouate et, en dernier lieu, la soie brodée, que l'on repliera de l'excédent de sa largeur à l'envers du cadre où on la collera. On collera ensuite une feuille de mince bois ou de carton, au haut de laquelle on laissera une ouverture pour passer la photographie et la vitre qui devra la recouvrir. Un support sera posé sur ce dernier morceau de carton, et l'on aura ce joli cadre prêt à recevoir le portrait d'un être cher.

* * *

Les coussins sont toujours en demande, et la broderie est généralement choisie, comme étant la manière la plus artistique de les décorer. Un "cosey corner" ou un divan demande un nombre de coussins, qui doivent être empilés les uns sur les autres, pour produire un effet négligé et attirant, agréable à contempler. Lorsqu'on considère le grand nombre de coussins qu'il faut posséder pour produire l'effet voulu, on comprend qu'il est plus avantageux de choisir des dessins et un genre de broderie qui

exigent le moins de travail possible, tout en donnant des résultats satisfaisants.

Le grand art de réunir un nombre de coussins, de genres, de formes, de couleur et de construction différents, consiste à les fondre dans un ensemble harmonieux et reposant. Les coussins ronds, carrés ou oblongs, d'un coloris vif ou sombre, peuvent être combinés de manière à produire des effets merveilleusement artistiques.

On peut s'inspirer de ces genres de broderie pour exécuter de jolis carrés de soie, drap

ou velours, qui serviront à faire de jolis coussins.

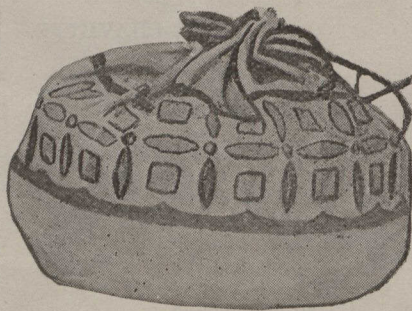
Il y a aussi la broderie rococo, dont nous avons déjà parlé, et qui est très décorative.

Cette broderie se fait avec de très petits rubans de soie, appelés comètes-signets.

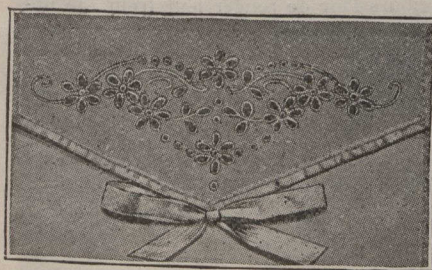
On l'exécute de la manière suivante: Après avoir reporté les contours du dessin sur l'étoffe, on tend celle-ci sur un métier; on enfle le ruban dans une grosse aiguille à tapisserie, pointue, dite aiguille à chenille. Pour que l'exécution soit bien faite, on ne prend que de très petites aiguilles, que l'on pique à l'une des extrémités afin de les arrêter près du chas de l'aiguille; chaque point est fixé à l'aide d'une autre aiguille, enfilée de soie fine assortie au ruban. Un seul point suffit pour faire un pétale de fleurs. Pour que le ruban se place bien, il faut le guider avec une aiguille ou un poinçon à broder. Toutes les tiges et



Cadre à photographie en soie brodée



Petite pochette pour cols et manchettes



Porte cravate en batiste rose ajourée de broderie anglaise

verses couleurs. Ce dessin est très joli, mais un autre aussi joli ferait aussi bien. On commence par tailler un carré de carton de quatre pouces environ, à chacun de ses côtés, plus grand que la photographie que l'on désire encadrer. Au milieu de ce carré, on en découpe un autre d'une ligne ou deux plus petit que la photographie elle-même. C'est le fond du cadre, et le patron sur lequel on taillera de la percaline, en double d'abord, puis deux feuilles d'ouate, et enfin, la soie du dessin, que l'on aura soin de tailler un peu plus large. On brodera celle-ci avant de monter l'ouvrage, bien entendu. Alors on posera d'abord sur chaque côté du carton un morceau de percaline, que l'on collera sur le rebord à l'en-

vers. Ensuite, on appliquera les deux feuilles d'ouate et, en dernier lieu, la soie brodée, que l'on repliera de l'excédent de sa largeur à l'envers du cadre où on la collera. On collera ensuite une feuille de mince bois ou de carton, au haut de laquelle on laissera une ouverture pour passer la photographie et la vitre qui devra la recouvrir. Un support sera posé sur ce dernier morceau de carton, et l'on aura ce joli cadre prêt à recevoir le portrait d'un être cher.

Une branche de fleurs servira à orner des dessus de sachets, livres et petits tapis.

Tous ces petits objets peuvent être confectionnés par les jeunes filles pendant les loisirs que leur laissent leurs obligations familiales et mondaines. Elles seront heureuses plus tard, lorsqu'elles auront un intérieur à orner, de posséder un grand nombre de ces ouvrages, qui sont toujours jolis et qui suffisent à donner à un logis, même modeste, un air de confort et d'élégance remarquable.

Souffrez-vous du Catarrhe ?

Apprenez comment vous en guérir.

Avez-vous des gargouillements dans le fond de la gorge ? Votre nez est-il bouché et éprouvez-vous une sensation désagréable dans la tête ? Eternuez-vous souvent ? Votre haleine est-elle fétide et dégoûtante ? Alors vous avez le Catarrhe et si vous ne l'enrayez, il aura bientôt gâté et empoisonné toutes les parties de votre système.

N'ayez pas le Catarrhe — c'est une terrible maladie. Ce qui est pire encore, il est toujours dangereux qu'il amène la Consommation. Le Catarrhe, une fois qu'il a atteint les poumons, dégénère en Consommation. Alors il est TROP TARD pour essayer de le guérir.

Guérissez votre Catarrhe dès maintenant, absolument et permanentement. Le docteur Sproule, le grand spécialiste du Catarrhe, est prêt à vous aider, vous n'avez qu'à le lui demander. Ecrivez lui, dites lui tous vos maux et il vous enverra



Une consultation gratuite

vous enseignant comment vous guérir. Il étudiera votre cas sans vous demander un sou et vous dira ce que vous devez faire. N'hésitez pas — acceptez cette offre aujourd'hui. Répondez oui ou non au questionnaire, écrivez votre nom et votre adresse en entier sur les lignes pointillées, détachez le Coupon de Consultation Gratuite et adressez-le à 'Sproule, Spécialiste du Catarrhe, 409 Trade Building, Boston.'

Ecrivez en français ou en anglais.

Coupon de Consultation Médicale Gratuite

Votre respiration est-elle gênée ?
Prenez-vous facilement le rhume ?
Votre nez se bouche-t-il ?
Crachez-vous souvent ?
Avez-vous la bouche amère le matin ?
Eprenez-vous une sensation de lourdeur dans la tête ?
Avez-vous des gargouillements dans la gorge ?
Le nez décharge-t-il beaucoup ?
Est-ce qu'il vous descend dans la gorge du mucus provenant du nez ?

NOM.....
ADRESSE.....

EAU des CARMES BOYER
SOVERAINE
CONTRE:
Vertiges,
Maux de Tête,
Évanouissements,
Dysenterie,
Digestions pénibles,
Influenza, Congestions.
Agents: ROUGIER Frères, 1597, R. Notre-Dame, Montréal

LIVRES A BON MARCHÉ, 15 cts chaque ou 7 volumes pour \$1.00

H. ARDEL.....	Le Rêve de Suzy.....	1 vol
J. THIERY.....	Châteaux de Cartes.....	1 "
J. de GASTYNE.....	Mère Crucifiée.....	1 "
E. CAPENDU.....	Le Capitaine Lachenaie.....	5 "
P. SALES.....	L'honneur du Mari.....	5 "
X. de MONTEPIN.....	La Femme Detective.....	5 "
C. GUEROUIT.....	La Bourgeoise d'Anvers.....	5 "
X. de MONTEPIN.....	Le Crime de la Poivrière.....	4 "
H. CONSCIENCE.....	Guerre des Paysans.....	1 "
P. FEVAL.....	Chouans et Bleus.....	1 "
E. GABORIAU.....	L'Affaire de la Rue de Provence.....	2 "
E. BERTHET.....	Le Pacte de Famine.....	1 "
A. MATTHEY.....	Vengeance Secrète.....	1 "
	Etc., Etc., Etc.	

LIBRAIRIE DEOM FRERE
1877 rue Ste-Catherine,
MONTREAL





Le Courrier de Colette



REPONSES AUX CORRESPONDANTS

Bégonia. — Tout dépend des espèces de plantes que vous cultivez; mais, en général, la terre légèrement grasse convient mieux. La terre doit être changée à tous les six mois environ, et on peut y ajouter un dixième à peu près d'engrais animal ou d'engrais chimique. Si vous voulez m'écrire de nouveau et me dire de quelles sortes de plantes il s'agit, je vous donnerai des détails plus précis sur les soins à leur donner.

Albertine B. — Votre nom paraîtra dans un de nos prochains numéros.

Mlle L. L., Québec. — J'ai transmis votre demande à qui de droit, et on m'a promis d'y accéder.

Mlle Marie-Ange. — Il a été décidé de ne plus accepter que des noms et des adresses véritables pour l'échange des cartes postales. Si vous voulez bien vous conformer à cette règle, nous accèderons avec plaisir à votre demande.

E. B. Montmagnyenne. — Puisque vous revenez, c'est tant mieux. Je comprends, allez, qu'on ne peut toujours faire ce qu'on désire, et je sais que le mois de décembre est par excellence celui où les mains ne peuvent exécuter tout ce que le cœur et l'esprit projettent. Merci pour vos bons souhaits. Ils me porteront bonheur.

Marie-Louise et Diana. — Pour la jolie carte et les bons souhaits, un merci du cœur! On m'a promis d'insérer les deux noms désirés ainsi que les détails mentionnés pour l'échange des cartes postales.

Une abonnée. — Il sera fait comme vous le désirez.

Mlle D. L., Hull. — Je vous remercie pour vos bons souhaits, et je me fais un plaisir de m'acquitter de la commission dont vous me chargez.

Follette. — Je vous souhaite la plus cordiale et la plus franche bienvenue, et vous prie de vous considérer désormais comme faisant partie de l'aimable et grande famille de l'Album Universel. — Si vous échangez ces causeries sur cartes postales avec quelqu'un qui soit de vos amis, ce n'est pas laid du tout; au contraire, je présume que ce doit être très joli. S'il s'agit d'un inconnu, eh bien! vous risqueriez ainsi de vous faire juger légèrement. J'ai lu votre lettre avec grand plaisir, et elle aurait été deux fois plus longue qu'elle m'aurait plu encore. Pour vos bons souhaits, merci.

Lucienne. — 1. Les jeunes filles ne doivent jamais envoyer leur carte de visite aux messieurs. Il n'est pas d'usage de répondre à l'envoi d'une carte de visite de la part d'un jeune homme, au jour de l'an. 2. Nous publions presque toutes les semaines de jolis monologues pour jeunes filles, choisissez parmi eux ce qui vous conviendra. 3. On ne cachète pas ordinairement l'enveloppe d'une carte de visite. Merci pour vos souhaits gracieux.

Marie-Anne C. — Il sera fait comme vous le désirez. Je vous remercie pour votre jolie carte.

Mlle Berthe C. Saint-Jean. — Vos aimables souhaits me touchent grandement, et je suis heureuse de vous rendre le léger service demandé.

C. H. M. — Votre nom a paru dans le dernier numéro de notre revue, si je ne me trompe.

Emma B. — J'ai fait votre message avec plaisir.

Paul Hoffer. — Votre lettre m'a beaucoup amusée. Il ne faut pas m'en vouloir d'avoir mal lu votre nom, pas plus que ne vous en voudront les demoiselles dont les cartes resteront sans réponses parce que vous aurez mal lu le leur. — Pour cette gomme de Bode, je vous conseille alors d'écrire à un pharmacien montréalais, on me dit que tous vendent ce produit. — Pourvu que vos articles soient inédits et intéressants pour ses lecteurs, l'Album Universel les publiera avec plaisir. — Pour cette grammaire, vous pouvez écrire à Granger et frères ou à Beauchemin et fils. — Merci pour vos bons souhaits.

Maria G. Saint-Jean. — Votre nom sera inséré le plus tôt possible dans nos listes de collectionneurs.

Mignonne Sensitive. — Ce m'est toujours une joie de reconnaître votre écriture sur

l'enveloppe, et je sais par avance toute l'amabilité et la gentillesse de la missive qu'elle contient. Notre revue est très fière de votre bonne appréciation; c'est aux chères natures fines comme la vôtre que nous voulons plaire surtout. Merci pour la bonne et précieuse étrenne; tous mes meilleurs souhaits en retour des vôtres. Soyez toujours heureuse et conservez-moi toujours votre chère sympathie; vous ne sauriez croire comme elle m'est douce. Venez bientôt me poser cette question.

Une flirt. — Vous êtes bien aimable, chère inconnue, de me gêner ainsi. Cette carte est délicieuse. Merci.

Yvette de C. — Ces pratiques pieuses sont des plus recommandables; je sais qu'un grand nombre d'indulgences y sont attachées; quant à vous dire le nombre exact, je ne le puis, mais je vous conseille de le demander à votre confesseur. 2. Je ne connais pas le second de ces écrivains, et aucun catalogue n'en fait mention; le premier a écrit beaucoup de romans qui ont le mérite rare de ne jamais blesser la morale; son style, par exemple, est plus qu'ordinaire. 3. Le nom donné paraîtra prochainement. Je suis très sensible à vos bons souhaits.

COLETTE.

PETITE CAUSERIE

Regardez d'un autre côté.

Je connais une jeune fille qui parle volontiers d'elle, étale sa personnalité, étudie ses impressions, analyse ses états d'âme; en démontant ainsi, devant témoin, les rouages de son mécanisme intime, elle se croit intéressante et brave volontiers le ridicule pour se raconter avec un luxe de détails qui manque souvent de tact et toujours de réserve.

Ses obligations l'obligent à prendre chaque jour le chemin de fer; je l'entendais dernièrement décrire, à ce propos, l'action étrange qu'exerçait sur elle la vue de la lanterne de la locomotive entrant en gare.

— Cette lumière me trouble, disait-elle; à mesure qu'elle s'approche de moi, elle me fascine; elle produit sur moi une attraction irrésistible; un de ces jours, je m'élançai vers elle inconsciemment et je serai écrasée par la locomotive!

Je pensais, à part moi, qu'une réminiscence de Dombey et fils, dont un héros meurt broyé par un train, dans des conditions analogues, devait avoir fourni à la jeune fille les éléments de cette impression qu'elle croyait toute personnelle; mais je me gardai bien d'exprimer cette opinion.

Elle continua: — Je sens que je ne pourrai pas longtemps résister à la fascinante lanterne; vous apprendrez sans doute prochainement ma fin tragique!

Un des auditeurs, agacé par cette prétention, s'écria d'un ton un peu bourru: — Le remède est pourtant simple: quand le train arrive, regardez donc d'un autre côté!

Cette recette de "bonne femme" n'était certes pas du goût de la jeune fille, qui se posait en nature complexe et tourmentée; mais elle est pleine d'un bon sens dont nous devons tous songer à profiter.

La plupart des dangers, des malheurs, des obstacles dont nous nous plaignons sont des faits insignifiants que notre imagination grossit à plaisir; ils n'existent que par notre entêtement à les considérer; nous les regardons fixement et nous en devenons comme hypnotisés; ils nous subjuguent, nous terrassent, non pas parce qu'ils sont redoutables, mais parce que nous sommes vis-à-vis d'eux comme de faibles pantins sans résistance et sans volonté.

Une femme qui se voit blanchir et qui s'en affecte ne pense plus qu'à ce chagrin, elle en perd sa gaieté, sa santé, elle néglige sa famille, et son désespoir active la décoloration de ses cheveux. Qu'elle regarde donc d'un autre côté, elle oubliera ce désagrément, et le chagrin qui l'affolait disparaîtra. Un homme veut-il obtenir un poste d'honneur? Il en est fasciné; tous les biens qu'il possède lui paraissent indifférents en regard de celui qu'il réclame. S'il regardait ailleurs, lui aussi, il reprendrait son équilibre au lieu de se concentrer sur un point brillant qui lui fait perdre le sens des proportions et des valeurs relatives.

D'une façon générale, disons-nous que l'ennui dont nous sommes obsédés doit son acuité à notre persistante attention; qu'il nous suffit de suspendre notre contemplation malade, pour en être aux trois-quarts délivrés.

Ce procédé a double avantage: d'abord

celui de nous soulager d'un poids énorme, puis ensuite celui de nous laisser une liberté d'esprit indispensable pour vaincre l'obstacle. Soyons les maîtres de la destinée par notre force, notre vaillance, notre endurance sereine; au lieu de nous laisser dominer par l'épreuve, dominons-la de toute notre force morale; c'est là bien souvent le secret de ceux que nous déclarons des heureux et qui ne sont que des braves.

Mme ELISE.

LA GOUTTE D'EAU

Ah! qu'ils boivent, dans cette goutte, L'oubli des pas qu'il faut marcher! Seigneur, que chacun, sur sa route, Trouve son eau dans le rocher! Que ta grâce les désaltère: Tous ceux qui marchent sur la terre Ont soif à quelque heure du jour; Fais à leur lèvres desséchées Jaillir, de ta source sacrée, La goutte de paix et d'amour!

Ah! tous ont cette eau de leur âme: Aux uns c'est un sort triomphant; A ceux-ci le cœur d'une femme; A ceux-là le front d'un enfant; A d'autres l'amitié secrète; Ou les extases du poète; Chaque ruche d'homme a son miel. Ah! livre à leur soif assouvie Cette eau des sources de la vie! Mais ma source à moi n'est qu'au ciel!

L'eau d'ici-bas n'a qu'amertume Aux lèvres qui burent l'amour, Et de la soif qui me consume, L'onde n'est pas dans ce séjour, Elle n'est que dans ma pensée, Vers mon Dieu sans cesse élançée; Dans quelques sanglots de ma voix; Dans ma douceur à la souffrance; Et ma goutte à moi d'espérance, C'est dans mes pleurs que je la bois.

A. de LAMARTINE.

BAVARDES PAR PROFESSION

Au Canada, on n'a pas encore trouvé le moyen d'utiliser les commérages féminins et de s'en faire des rentes. Il y a longtemps que la Chine a devancé les autres pays dans cette voie.

Chaque jour, paraît-il, de vieilles femmes s'acheminent vers les maisons riches, annonçant leur venue en battant du tambour. Leur profession consiste à distraire les patriennes qui s'ennuient.

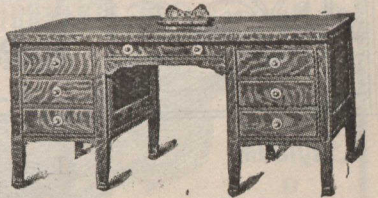
Quand on accepte leurs services, elles vont s'asseoir dans un coin, sur une natte, et débitent pendant de longues heures un chapelet d'histoires égrillardes, tous les potins du quartier, toutes les sottises ramassées aux portes.

Une demi-couronne l'heure, tel est le prix qui leur est alloué.

SOIGNONS NOS MAINS

Les personnes qui sont obligées de faire elles-mêmes leur ménage ont souvent l'ennui d'avoir les mains rouges et abîmées. On pourra remédier en partie à ce désagrément en portant, la nuit, des gants enduits d'une préparation que nous donnons ci-dessous: On doit choisir de préférence des gants mousquetaires et les prendre trois numéros plus grands que les gants du jour, pour ne pas nuire à la circulation. Prenez deux cuillerées à bouche d'huile d'amandes douces, une cuillerée à dessert d'essence de benjoin, une cuillerée à bouche d'eau de rose et la jaune de deux oeufs. Battez ensemble tous les ingrédients, et mettez-en une couche à l'intérieur des gants, tous les soirs avant de vous coucher.

On peut blanchir les mains en procédant comme suit: frottez-les trois jours de suite — le soir — avec de l'huile d'amandes, et recouvrez avec de la craie en poudre. Une bonne lotion pour empêcher la rougeur des mains se fait comme suit: une petite cuillerée de muriate d'ammoniaque, une cuillerée à bouche de vinaigre aromatique, et une pinte d'eau de pluie tiède. Faites tremper les mains dans cette préparation pendant un quart d'heure, matin et soir.



Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

MEUBLES DE BUREAU

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, GLISES, THEATRES et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous contemplez quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratis.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.,
221, Rue St-Jacques, MONTREAL.
Tel. Bell Main 1691

VER SOLITAIRE

TÆNIFUGE LANCOT

Guérison Assurée

Spécifique incomparable dont l'emploi est général et presque exclusif dans plusieurs Hopitaux du pays.—Le TÆNIFUGE ne réclame aucun traitement préalable, il se donne le matin à jeun -- douze capsules sont une dose.

La bouteille \$1.00 franco, par la poste

Henri Lancot, Pharmacien
PHARMACIES { 672 } RUE ST-LAURENT
 { 2991 } MONTREAL



Tel. Bell MAIN 2541

Bastien & Brunelle

MARCHANDS - TAILLEURS

2028, rue Ste-Catherine

Toujours en mains les dernières nouveautés de Londres et de New-York

... COUPE GARANTIE

LA CURE DU DRACHAGNON

**CONTRE LA GRIPPE
MAUX DE TÊTE, NEURALGIE, RHUMATISME, ETC.
EST INFAILLIBLE**

Si votre pharmacien n'en a pas, envoyez 25c en timbres du Canada ou des E.-U., et vous en recevrez une boîte par le retour de la malle CHAS. E. CHAGNON, Arctic, R. I.

S. A. de Lorimier

SPÉCIALISTE EN MERCERIE

Invite le public à venir examiner son assortiment complet et varié de

Sous-Vêtements

DE 50 cents EN MONTANT.

1700, NOTRE-DAME (Près de la Place d'Arme)



Nouvelle Lumière PEERLESS

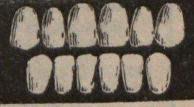
La seule lumière brillante et économique du siècle, simple, sûre et artistique.

Prix réduits 35, 50, 75c et \$1.00 Location \$1.25 par année. Gazeliers et Electroliers à prix réduits. Installation de fils électriques.

THE PEERLESS GAS LIGHT CO., Ltée,
Tel. Bell Est 3705 — 225, rue Saint-Laurent, MONTREAL

Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties.

Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé) 162, St-Den's, Montréal

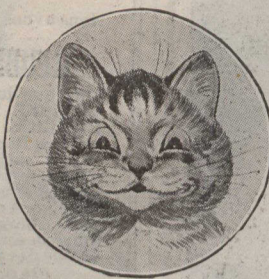


Le domaine des enfants

La vieille chatte et son jeune minet



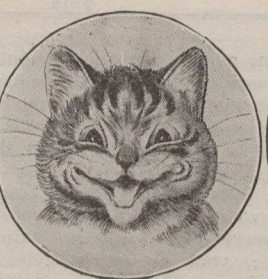
Ce minou a l'air drôle...



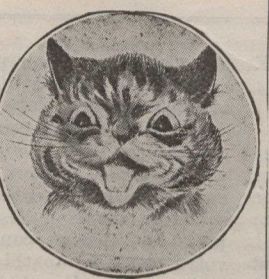
Sapristi! il va tomber dedans!



C'est à se tordre de rire.



Je croyais pourtant qu'il allait tomber dedans.



Que c'est donc drôle de le voir faire.

UNE vieille mère chatte dormait près du feu. Réveillée par quelque bruit insolite, elle aperçut son jeune "minet" debout, les pattes de devant appuyées sur le bord d'une jatte de lait. Mais comme la pauvre vieille n'y voyait pas très clair, elle prit son propre minet à elle pour le minet de la voisine, qui, de temps à autre, leur venait rendre visite. Aussi, n'ayant nulle appréhension du danger que pouvait courir le jeune chat, puisque ce jeune chat ne lui appartient pas, la vieille mère chatte s'intéresse vivement à ce qui se passe et s'écrie tout d'abord: "Oh! comme ce minou a l'air drôle sur cette jatte de lait! Que veut-il donc faire?" A cette interrogation, Minet répond en escaladant la jatte de lait, sur le bord de laquelle il grimpe, tourne, hésite un instant, et finalement plonge son petit nez rose vers la blanche et douce liqueur, chère aux bébés et aux jeunes chats.

"Sapristi! s'écrie la vieille minette, il va tomber dedans, le petit imprudent, et, foi de minette, ce sera drôle!"

Mais aussitôt la fine tête de Minet apparaît au-dessus de la jatte, et de sa petite langue rose il lèche consciencieusement le nez et les poils de moustache, qui ont plongé un peu trop dans la blanche liqueur.

"Ha! Ha! Ha! Est-il drôle, un peu, ce minet-là! s'écrie la mère chatte, amusée par ce manège; c'est à se tordre de rire, vraiment!"

"Décidément, nos enfants aujourd'hui sont plus entreprenants et plus téméraires que



Bon! Du lait!

leurs parents; ils n'ont peur de rien, ne doutent de rien; et, parole de vieille minette! ils se jetteraient dans le feu sans en souffrir aucun dommage. Je croyais pourtant bien que celui-là allait tomber tête première au fond de la jatte. Mais, loin de là, à force de plonger et replonger son museau dans le lait, il finira par en boire la moitié. Bon! le voilà maintenant qui y plonge la patte, sur laquelle ensuite il passe délicatement la langue. En a-t-il de l'esprit, ce minou-là! Que c'est donc drôle de le voir faire!"

Ah! mais il paraît que la soif vient en buvant; mon beau minet trouve que ça ne va pas

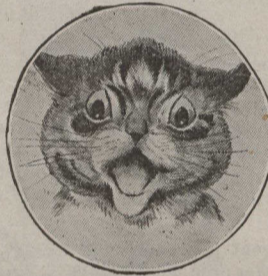
assez vite comme cela, et de nouveau la fine tête disparaît dans l'ouverture de la jatte.

Mais, cette fois, l'élan a été donné trop vigoureusement; minet, gentil minet, gourmand minet culbute au fond, et vieille minette, qui s'est approché en riant comme une folle, reconnaît tout à coup la queue et les pattes de son minou à elle.

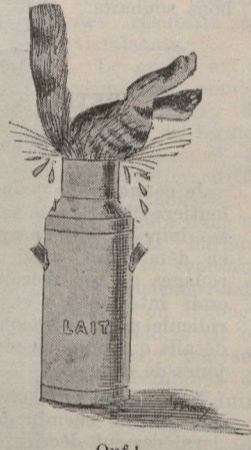
Une seconde paralysée par l'émotion, elle ne tarde pas à pousser des cris pitoyables, et qui signifient clairement ces mots:

—Mille millions de bombes et de mitrailles! c'est mon "minou"! Au secours! Sauvez-le!

A. C.



C'est mon minou! Sauvez-le!

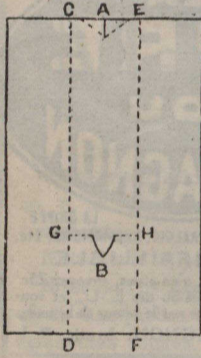


Ouf!

RECREATION EN FAMILLE

La Chemise-express.

En trois coups de canif, transformer une carte de visite en une chemise d'homme, empesée et repassée.



Faites une petite entaille en A, milieu d'un des petits côtés de la carte de visite. Au point B, situé un peu plus bas que le centre de la carte, faites deux petites entailles obliques, en forme de V.

Et c'est tout! La chemise est fabriquée!!!

Pour le démontrer, vous n'avez qu'à plier la carte, en laissant à l'intérieur la partie imprimée, suivant les lignes pointillées CD et EF, puis suivant la petite ligne GH. Vous obtenez ainsi la forme indiquée ci-dessus, sur laquelle vous relevez d'arrière en avant les deux pointes du "faux-col", les entailles d'en bas servant à former la "patte".

Enfin, marquez, au crayon ou à l'encre, le contour du "plastron" et son milieu, muni de ses "boutonnieres", et écrivez-y vos "initiales". Voilà une façon originale d'intriguer vos amis, en leur envoyant votre carte de visite sous cette forme.

Pour le jour de l'an, les petites chemises portant à l'intérieur vos souhaits seront certainement bien accueillies. On peut les enjoliver de dessins imitant des broderies et faits avec des encres ou des crayons de couleur.

Il est bien entendu que, à défaut de carte de visite, vous pouvez employer un morceau de carton quelconque taillé en forme rectangulaire, ou même du papier un peu fort.

Dans ce dernier cas, vous pouvez choisir du papier teinté, de manière à fabriquer des chemises de couleur du dernier chic.

Rien ne sert de courir :
Il faut partir à point.

POSTE ET TELEGRAPHE

Rachel aux yeux noirs. — J'ai là sous les yeux une charmante lettre de "mes yeux noirs", fort bien écrite, ma foi! qui me prouve que les petits cœurs aux yeux noirs ont le culte du souvenir. Parrain Gâteau, que tes yeux noirs ont fini par découvrir, au Domaine des Enfants de l'Album Universel, te félicite vivement et te remercie cordialement de tes ferventes prières adressées à l'Enfant-Jésus, pour son bonheur. Un peu de patience, ma fille, ta récompense ne se fera pas trop désirer. En attendant, je glisse ton nom dans l'Urne d'Or du Domaine, et te prédis sous peu la Présidence. A mon tour, chère petite, je demande à l'Enfant-Jésus de la Crèche de te bénir. Sois heureuse.

Filleule Hortense. — Tu m'as fait une fière peur; j'en tremble encore! deux lignes de plus et ma charmante filleule devenait une petite fille borgne. Quel malheur irréparable! Mais aussi de quoi se mêlent maintenant les petites filles? Une autre fois, quand filleule Hortense voudra apaiser sa soif, elle tournera tout simple-

ment le robinet, ou bien, si le contenu plus ou moins sucré d'une bouteille de "quelque chose de bon" tente trop fort sa petite langue de chatte, elle fera ouvrir la bouteille par son papa ou son grand frère, et ainsi évitera le danger de massacrer ses doigts mignons ou de crever ses yeux.

Frédéric. — A toi qui m'envoies dépêches sur dépêches, pour me dire que tu es un bon garçon, bien obéissant, bien sage, et me réclamer une histoire, je réponds par la suivante; ouvre bien les yeux, car il s'agit de deux sourds:

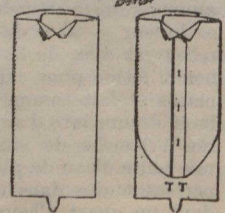
La semaine dernière, comme je déambulai sur la rue Saint-Laurent, j'aperçus un petit vieux bien mis et une petite vieille tout à fait "swell", qui se parlaient avec force gestes. Je crus un instant qu'ils allaient se prendre aux cheveux. Mais non: c'étaient deux "durs d'oreilles" qui causaient autant avec les bras qu'avec la langue. Tous deux criaient comme deux sourds. La petite vieille demandait à tue-tête l'adresse de l'Album Universel, auquel elle voulait s'abonner sans plus tarder. Le petit vieux, constatant qu'il lui était impossible de se faire comprendre, s'approche de la petite vieille et lui hurle dans l'oreille: "Ste Catherine et St Urbain!" La petite vieille, se redressant de toute sa hauteur, met la main sur l'épaule du petit vieux, et, à son tour, lui hurle dans l'oreille, d'un air indigné:

—Mon ami, ne crie pas si fort, je ne suis pas sourde!

Après avoir ri de bon coeur, je continuai ma route en murmurant cette réflexion: Hélas! ne nous arrive-t-il pas, à nous aussi, quand une personne charitable nous reprend de nos défauts, de nous écrier: Mon ami, ne crie pas si fort; je ne suis pas sourd!

Thérèse de l'Enfant Jésus. — Va, ma bonne fille, où le bon Dieu t'appelle, en songeant que plus le sacrifice est grand, pénible, coûteux, plus la couronne sera belle. Puis, sois assurée que même dès icibas tu trouveras la récompense à ton sacrifice. Merci de tout coeur, pieuse filleule, pour tes souhaits de bonheur. Parrain Gâteau ne t'oubliera pas, crois-le, et chaque jour il demandera à Jésus, pour toi, la persévérance dans ta belle et sublime vocation. Heureuses, bienheureuses mille fois les âmes atteintes de la folie de la Croix. Toutefois, ce n'est pas sans un vif regret que je te perds au moment même où je te retrouve, car je me faisais une fête de te voir entrer dans notre "Domaine", où j'espère me voir bientôt entouré d'une nombreuse famille.

P. G.



Calmez ces douleurs

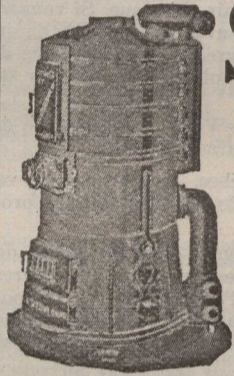
Une seule application de
NERVOL
sera suffisante pour guérir
Maux de Dents,
Maux de Tête, Névralgies,
Sciaticque, etc.

En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c
John T. LYONS
8 Bleury, Montréal



La fournaise à eau chaude

"Nouvelle Star"



possède de grands avantages sur toutes autres fournaises. Ses sections ont un tiers de surface chauffante de plus qu'aucune autre. L'eau y étant divisée en plusieurs parties se réchauffant beaucoup plus vite et avec économie. Elle est pourvue d'une grille pour sasser les cendres, et d'un syphon pour chauffer à son niveau.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

The Star Iron Co'y.,
Limited
593, rue Craig, Montréal

FERDINAND MORETTI

TAILLEUR
FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES
d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell
MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame
(2 portes de la cote St-Lambert)



Mères, ne laissez pas tousser vos enfants

[Donnez-leur le]

Sirop du Dr Kinot

Composé d'huile de Foie de Morue et des meilleurs expectorants connus.

Et ils guériront certainement. Soyez sans crainte, car le Sirop du Dr Kinot ne contient aucun narcotique; pas d'Opium, de Chloroforme ni de Chloral. Il est doux à prendre et guérit promptement.

En vente partout 35 cts le flacon

LAPORTE, MARTIN & Cie, - Montréal

Distributeurs généraux

Un cadeau pour Fumeurs

L'allume Cigare

"MATCHLESS"

allumera votre cigare, cigarette ou pipe au plus gros vent. Remplace avantageusement les allumettes.

Consiste en quatre parties se remplaçant facilement. Ressemble à un porte-allumettes. Fini en alluminium, en nickel ou en acier oxydé. Prix, 75c. Expédié franc de port sur réception du prix.



Adressez: T. Théo. Valliquette, 1735, Ste-Catherine, Montréal

Au Cambodge

INSTANTANÉS DE LA RUE

C'EST une rue pourtant voisine de la ville, mais qui est restée si délicieusement primitive, que l'on dirait plutôt un grand chemin de l'intérieur du pays. Elle s'allonge derrière les dépendances du palais royal de Nnom-Penh, toute droite entre les haies vives qui clôturent des jardins où s'élèvent, sur pilotis, des paillotes plus ou moins délabrées.

Dans les fossés qui bordent la route, jaботent des ruisseaux envahis de plantes aquatiques, où viennent se vautrer des gorettes obèses. Les chevaux, les vaches paissent l'herbe drue des talus, et les poules s'ébrouent dans l'épaisse et fine poussière, tandis que les coqs à Plumet batailleuse se dévisagent avant d'en venir au bec.

A l'aube, la route est embrumée par un brouillard léger qui calme les couleurs vives des fleurs et des langoustes de soie; brouillard qui s'évanouit sitôt que le soleil a franchi la ligne d'horizon. Les nuits étant relativement fraîches, la rosée enjaille les verdure; de nombreux oiseaux modulent la gatté du matin dans les futaies enguirlandées de lianes fleuries.

Sitôt réveillé, l'indigène court à la fontaine ou bien à la mare voisine, s'inonder d'eau fraîche; il part ensuite au travail dans les champs, tandis que les femmes vont au marché, suivies de leur marmaille. D'aucuns tiennent boutique, oh! de huit pieds carrés, une sorte de niche en bambou, à cheval sur le fossé, où ils exposent quelques denrées, fils, poissons secs et fumés, vin de palme, bétel; ils y passent la journée étendus sur une natte, attendant la clientèle. Ceux qui possèdent quelques rentes restent chez eux à fumer ou bien à dresser et soigner leurs coqs de combat, panser leurs chevaux dont l'écurie se trouve sous la case, entre les pilotis, avec la porcherie.

La température s'élève très vite. Les femmes reviennent bientôt du marché, en file indienne, portant sur la tête leurs provisions, et les enfants, généralement tout nus, suivent en trotinant, bien sages.

Ce jour-là, je fis la rencontre de prisonniers du roi, allant assécher une mare où de divins lotus multipliaient leurs belles fleurs roses.

Un gardien débonnaire, malgré l'énorme gourdin qu'il tenait à la main, surveillait leur petite troupe cliquetante, car les indigènes relevant du tribunal royal ont les jambes entravées par une chaîne; ils ont une allure étrange, équivalente au pas gymnastique des soldats. Ils peuvent fumer et dépenser comme il leur plaît les cinq cents qu'ils gagnent par jour.

Aux heures brûlantes de la journée, on ne croise personne, les gens restent chez eux; la plupart s'occupent à des travaux de vannerie, de tissage ou de bijouterie, les femmes et les filles confectionnent d'exquises corbeilles, des bouquets en fleurs très odorantes qu'elles vont le soir vendre aux Européens, à la terrasse des cafés. Ça et là, parmi les hauts bambous et les minces aréquiers, montent toutes droites, dans l'atmosphère calme, les fumées des feux de feuilles mouillées, sur lesquels se boucaient des poissons de toutes tailles disposés sur des claies couvertes.

Les verdure sont harassées de chaleur, semble-t-il, et sur la route déserte, la poussière repose, réverbérant la lumière intense. Mais, au crépuscule, toutes les habitations se vident.

Les gens dorment sur leur porte, vont au bain, voisinent, essayent leurs coqs de combat: les jeunes gens courtisent leurs fiancées.

Sitôt la nuit, la rue redevient déserte: les chiens hurlent au moindre bruit et, dans l'ombre profonde des sous-bois, on ne voit plus que luire la braise des feux allumés sous les cases, afin que la fumée, passant au travers des lattes du plancher, en chasse les moustiques.

On bien ce sont d'innombrables lucioles glissant dans l'air rafraîchi d'un vol saccadé, qui semble une danse sur la chanson lente et gracieuse modulée discrètement par une flûte de roseau. MARK.

LE CANADA AU MEXIQUE

Le "Central Railway" de Mexico a dernièrement pris un contrat de la Western Assurance Company, du Canada, couvrant toutes ses propriétés assurables, lesquelles sont estimées à \$7,000,000, d'après la récente évaluation de l'inspecteur de la Compagnie. Les nouvelles polices, qui s'étendent à tout le stock roulant, travaux du port, édifices, et tout ce qui est susceptible d'être détruit par le feu, sont entrées en vigueur au 1er janvier et dureront une année.

Ceci donne une idée des intérêts qui existent entre le Canada et le Mexique. L'excursion spéciale qui partira de Montréal par le Grand-Tronc, le 29 de ce mois, offrira une splendide occasion aux manufacturiers et autres hommes d'affaires de visiter le Mexique, en vue de resserrer les relations commerciales qui sont déjà en voie de développement.

L'hygiène de l'enfance

A L'ÉCOLE

LA question de l'éducation des enfants est d'une telle importance, qu'elle ne peut être discutée qu'à un seul point de vue — celui des parents. — Les mères doivent se rendre compétentes sur toutes les questions se rapportant à l'hygiène de l'école.

Elles devront s'assurer avant tout de l'état parfaitement sanitaire du lieu où leurs enfants passent de trois à cinq heures journallement; puis, du nombre d'enfants qui vont à la même école. La limite devrait être fixée à quarante ou à cinquante.

Il faut de plus qu'elles constatent si les différentes classes sont suffisamment aérées, si la température est convenable, et si la lumière tombe d'aplomb sur les cahiers. Une lumière venant du nord est requise pour les enfants qui dessinent. Les caractères typographiques des livres d'étude devront être d'une bonne grandeur pour ne point fatiguer les yeux des élèves. Il y a un grand nombre d'enfants qui souffrent d'une vue défectueuse. Les caractères seront très gros pour les commençants, qui sont obligés d'examiner chaque lettre pour en distinguer la forme. A mesure que l'enfant grandit, les lettres peuvent être graduellement diminuées. Dans tous les cas, elles seront assez grandes pour ne point fatiguer les yeux ou l'esprit.

Une autre question importante est la couleur des murs dans les classes. Ceux qui se plaisent à expérimenter ont trouvé que le vert pâle d'une teinte grisâtre est la



Mauvaise position de l'élève à son pupitre

meilleure. Les plafonds, prétendent-ils, doivent être peints en blanc pour ne point absorber la lumière. Il faut encore considérer la ventilation, le chauffage, l'eau, — enfin, toutes ces questions qui sont aussi importantes pour le bien-être de vos enfants à l'école, où ils passent une grande partie de la journée, que dans votre propre intérieur, où elles sont strictement observées.

La question des pupitres commence à recevoir l'attention qui lui est due. Chaque enfant doit avoir un pupitre séparé. Le siège sera assez large pour qu'il puisse y être confortablement assis. Le dossier devra être assez haut pour soutenir le dos de l'enfant jusqu'au-dessous des épaules.

L'instruction des enfants de notre époque a subi de grandes transformations. Elle ne consiste plus exclusivement en un certain nombre d'heures, passées dans une salle de classe, où les leçons apprises par coeur finissent par énerver et lasser l'élève.



Position régulière de l'élève en écrivant

ve. Elle s'étend plus loin. Les jeux de l'enfant sont devenus en quelque sorte un moyen complémentaire d'instruction. Rémunérer les heures de classe autant que possible, sans nuire au progrès de l'enfant, voilà le principe sur lequel doit être basée son éducation. Le reste du temps se passera au grand air.

Les livres sur l'hygiène de l'école augmentent tous les jours, et ces problèmes, par rapport à la vie que mène l'enfant au pensionnat, sont les questions les plus importantes du jour. Les journaux de médecine sont remplis d'articles qui ont pour objet la solution satisfaisante de ces sujets :

A quel âge un enfant doit-il aller à l'école ?

Pendant combien d'heures devra-t-il travailler ?

Quelles seront les heures de récréation ?



Siège trop élevé; les pieds de l'enfant ne peuvent toucher le sol

La nature des études à poursuivre et leur nombre.

Que devra-t-on faire avec les enfants qui ne sont point avancés ?

Telles sont les questions qu'ont à envisager les parents et les professeurs.

Autrefois l'enfant était tenu avec la plus grande sévérité, et les cornes en papier attendaient ceux qui négligeaient leurs devoirs. De grands maîtres de l'éducation ont institué la méthode d'éveiller l'observation et les différentes facultés de l'esprit. Ils ont cultivé la faculté du jugement, de la raison et de l'imagination. Au contact de telles influences, l'esprit des petits s'épanouit comme les fleurs au soleil. Le "kindergarten" (jardin de l'enfance) fut le résultat des efforts de ces grands maîtres, qui avaient cherché à rendre l'instruction intéressante et amusante. Au moyen de l'instruction par la méthode du "kindergarten" l'enfant développe particulièrement chaque sens. En employant ses doigts à tisser du papier et à modeler l'argile, il acquiert une grande habileté dans la



Siège trop bas et à dossier trop élevé

manipulation. Au moyen de peintures et de papiers colorés, ses yeux apprennent à établir la différence dans les couleurs et à en apprécier les différentes combinaisons. Les blocs en bois lui inculquent des idées de forme et de grandeur. Il obtient le commencement d'un vocabulaire qui lui servira à l'école.

Les opinions diffèrent beaucoup sur l'âge auquel les enfants doivent commencer leur instruction au kindergarten. Dans certains cas, l'âge est fixé à trois ans; dans d'autres, on remet toute instruction jusqu'après sept ans. Ceci dépend beaucoup de l'état physique de l'enfant et de la nature de son esprit. Un enfant robuste de trois ans, plein d'activité, possédant la faculté d'observer et surtout qui manifeste une grande curiosité à tout propos, sera nécessairement mieux dans un kindergarten. Lorsque l'enfant, au contraire, est délicat et nerveux, l'on doit attendre et chercher à rétablir sa santé, avant de l'assujettir à la routine de l'école.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE



ET MUSIQUE EN FEUILLE

Assortiment le plus complet et a meilleur marché au Canada.

RÉPARATIONS DE TOUTES SORTES FAITES SUR LES LIEUX

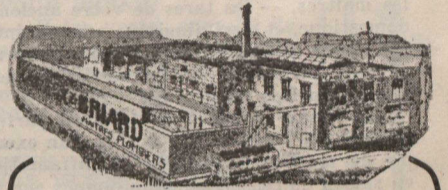
Agent pour Besson & Cie, Londres, Ang.; Pellison Guinot & Cie, de Lyon, France; York & Sons, de Grand Rapids, Michigan.

Chas. Lavallée

35 COTE ST-LAMBERT

Tél. Bell Main 554

Maison Fondée en 1852

CADEUX & BRIARD
Maîtres - Plombiers

TEL. BELL

Poseurs d'Appareils de Chauffage à Vapeur, à Eau Chaude et à Gaz, Système de Ventilation, Lumières et clochettes électriques Toitures métalliques et en ardoises, Corniches en cuivre "copper" et en tôle galvanisée. Couvertures en gravois (garanties pour 10 ans)

EST 1819

807, rue St-Dominique

TEL. EST 3644

RÉSIDENCE TEL. EST 1296

T. Lessard

Ci-devant Lessard & Harris

Ingénieur mécanicien, Plombier et poseur d'appareils à eau chaude

191 RUE CRAIG EST

MONTREAL

Jos. R. Mainville, L.L.B.

BUREAU : NOTAIRE
Édifice "La Presse"
Rue Saint-Jacques
TEL. MAIN 977LE SOIR :
Coin Rachel et Av.
de l'Hotel de Ville
TEL. EST 2645

TEL. BELL EST 1702

TEL. DES MARCH. 297

L. R. Montbriant

ARCHITECTE, A.A.P.Q.

Meuriseur et
EvalueurNo 230 rue St-André
Montréal

TEL. EST 4036

A. Carrière

PEINTRE de

Maisons et d'Enseignes, Décorations et Tapissage
851 rue St-André Montréal

FÉLIX LABELLE

THÉODULE LESSARD

Labelle & Lessard

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX

TEL. BELL
MAIN 2986

Bureau : 71a St-Jacques

Latreille & Frère

CONTRACTEURS EN PIERRE

129 rue Mitchison

Montréal

TEL. MAIN 722

RES. ST-LAMBERT MAIN 42

Lacasse Rousseau

INGÉNIEUR ÉLECTRICIEN

Gérant
The Canada Electric Co.55 rue St-François-Xavier
MONTREAL

TEL. BELL EST 1420

Brouillet & Lessard

CONTRACTEURS EN BOIS

79½ rue St-Elizabeth

Montréal

Jos. Daniel

CONTRACTEUR DE BRIQUES

140 rue Sherbrooke

Montréal

Tel. Est 2224 **GIRARDOT** Restaurateur Français
DINER ET SOUPER 35c
ESCARGOTS 40c LA DOUZAIN. PATISSERIES FRANÇAISES
1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)

Nos domestiques

A PROPOS DE CERTIFICATS

MADAME, je viens vous prier de vouloir bien me donner des renseignements sur la nommée Unetelle, que vous avez eue à votre service ?

La maîtresse de maison à qui s'adresse pareille question en est toujours désagréablement impressionnée. Comme la nommée Unetelle était ornée de plus de défauts que de qualités, et qu'elle a dû la congédier, elle ne sait comment répondre à l'indiscrète question.

Elle cherche à se tirer d'affaire par des phrases évanescentes, indique les qualités, tait les défauts, mais la quêteuse de renseignements est tenace, elle procède par questions directes: Unetelle est-elle propre, est-elle honnête, a-t-elle bon caractère, etc. ?

Comment vous en tirez-vous, mesdames ? Presque toujours par la tangente, en dissimulant du mieux que vous pouvez, — car l'esprit de solidarité n'existe pas entre les maîtres, — les tares de votre ancienne domestique, et c'est ainsi que nous maintenons dans la circulation, que nous nous repassons à tour de rôle, des serviteurs indignes et parfois dangereux !

Ah ! je sais bien que la vérité est parfois dangereuse à dire ! Il y a plus d'un exemple de maîtres poursuivis en diffamation en raison de renseignements donnés sur un ancien domestique.

Juridiquement, nous avons le droit de fournir des renseignements exacts et complets, mais à la condition d'être de bonne foi, sans parti pris, et que ces renseignements soient donnés à titre confidentiel.

Une maîtresse de maison qui avait, par lettre, d'une façon cependant bien anodine, fait certaines restrictions sur le compte d'une ex-cuisinière, avait été condamnée par la Cour à des dommages-intérêts.

Sur appel, le Tribunal statua de la façon suivante :

« Attendu que le jugement dont est appel ne relève à la charge de l'appelante ni dol, ni fraude, ni imprudence, ni faute même légère, que ce jugement n'est pas fondé; mais en réalité, attendu que, sollicitée par une dame Y... de la renseigner sur la demoiselle Z..., l'appelante, la dame X..., a adressé à cette dame une lettre produite aux débats par l'intimée, qui sera enregistree en même temps que le présent jugement, et qui contient le passage suivant :

« J'ai eu, en effet, Julie Z... à mon service pendant près de deux ans, elle est complaisante et d'humeur facile, elle connaît bien son service; mais elle demande à être surveillée. »

« Attendu que ces renseignements, principalement favorables, présentent un caractère de bonne foi et de sincérité exclusif de toute faute, que la recommandation finale relative à la surveillance est un avis donné consciencieusement, sans intention de nuire, autant dans l'intérêt de la postulante que de la domestique; »

« Attendu, au surplus, que la lettre précitée, renfermant de véritables confidences à l'adresse d'une tierce personne qui les avait provoquées, ne pouvait pas être produite par l'intimée et servir de base à son action. »

En résumé, quand nous donnons des renseignements, soit verbalement, soit par lettre, nous devons toujours préciser que c'est à titre confidentiel.

Et il est hors de conteste que si, à la suite d'un mauvais renseignement donné, nous étions traduits en justice par le domestique, nous aurions toujours recours et garantie contre la personne qui aurait trahi la confiance faite.

Ainsi, dans l'espèce que je viens d'indiquer, la dame X... avait incontestablement recours contre la destinataire de la lettre.

En ce qui concerne les certificats, nous ne sommes absolument tenus qu'à indiquer la date d'entrée et celle de sortie.

Ivrognerie Guerie

COMMENT UNE MONTRÉLAISE GUÉRIT SON MARI DE L'IVROGNERIE AVEC UN REMÈDE SECRÈTE.



« Je tiens à vous dire que le remède « Samarita » a guéri mon mari de son ivrognerie et si vite, si aisément, que j'en suis étonnée. Que je suis heureuse d'avoir eu confiance et d'avoir écrit pour un échantillon gratuit ! Cet échantillon que vous m'avez envoyé a mis un frein à sa passion, et avant que j'eusse fini de lui faire prendre le traitement complet que j'ai fait venir ensuite, il était guéri pour de bon. Je lui ai administré dans son thé votre remède sans goût et sans odeur, et il ne s'en est pas aperçu. Je veux que d'autres le sachent et vous prie de publier ma lettre. La santé de mon mari est meilleure, sous tous les rapports. »

Paquet gratuit, et brochure contenant renseignements et prix, envoyés dans une enveloppe ordinaire cachetée. Correspondance confidentielle. Adressez: THE SAMARITA REMEDY CO., 65 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Canada.

La naissance du premier rouge-gorge

(CONCOURS LITTÉRAIRE DE L'ALBUM UNIVERSEL)

TOUT le monde avait voulu rester à veiller autour du grand feu pour fêter joyeusement l'arrivée de la nouvelle année. Le misanthrope, qui s'était fourvoyé dans ce gai entourage par mégarde, commençait même à se déridier, si bien qu'une jeune personne entreprenante d'environ six ans eut l'audace de venir poser sa petite main sur la sienne et de lui demander tout tranquillement de raconter une histoire. Le regard qui accompagnait cette prière aurait attendri un rocher; aussi, après avoir maugréé quelques paroles que personne ne fit semblant d'entendre, le Misanthrope commença ainsi, sans autre préambule :

Il y a bien longtemps, alors que personne n'avait encore songé à accuser le soleil d'avoir des taches, fleurissait dans un vieux jardin une rose de mine indépendante et fière. Sa belle couleur écarlate la distinguait de ses voisines, et faisait l'admiration des propriétaires du jardin. C'était dans ce petit coin de terre que ses parents et tous ses ancêtres avaient bourgeonné au printemps, et fleuri en été. Au premier souffle glacial de l'Aquilon, tous avaient disparu dans leur lit d'hiver, sans murmure, comme des enfants obéissants. Mais, comme je viens de le dire, la petite rose était d'humeur indépendante, et, de plus, elle était fort jeune. Il faut avouer que sa beauté lui avait aussi tourné la tête, et des idées vagues, de folles ambitions de se distinguer du commun des roses par quelque action d'éclat, la hantaient incessamment. Elle pensait souvent avec un peu de dédain à ses parents, qui s'endormaient sans résistance jusqu'au printemps, au premier commandement du vent du nord. Enfin, son ami, le perce-neige, avait vivement piqué sa curiosité en lui racontant en cachette des histoires merveilleuses et fantastiques de ce qui se passe en hiver lorsque les fleurs dorment. Or, le perce-neige, comme tous ses congénères, était de nature poétique: comme vous le savez, ces charmantes fleurs réussissent toujours à se faufiler dans les vers que les poètes se croient obligés de débiter à la venue du printemps. Le perce-neige s'était donc lancé dans des descriptions enthousiastes des paysages d'hiver et de ce doux manteau blanc qui tombe sur la terre et les arbres à cette époque, et leur donne une beauté féérique. Ces paroles insidieuses faisaient rêver la rose, et la rendaient de plus en plus avide de connaître l'hiver et ses mystères. Sur ces entrefaits, un jeune homme au teint pâle et aux cheveux longs, qui se promenait dans le jardin, s'approcha d'elle, attiré par sa beauté. Il était en train de réciter de la poésie, et juste au moment où il se penchait vers la rose pour mieux respirer son parfum, il déclama :

« ... Mais aux âmes bien nées [nées.] »

La valeur n'attend point le nombre des années.

Ces paroles finirent par faire perdre la tête à la rose, et sa décision fut prise immédiatement. Quelques semaines plus tard, toutes ses compagnes laissèrent tomber leurs feuilles, et s'endormirent, après l'avoir adjurée, mais en vain, de suivre leur exemple. Mais la rose resta à fleurir obstinément pendant tout le mois de novembre.

Une nuit, alors que la Nature était plongée dans un profond sommeil, et que le silence n'était troublé que par le babillage des vents en conciliabule avec les aiguilles des pins majestueux, la rose fut éveillée en sursaut. Elle avait entendu un bruit si léger qu'il n'aurait pu troubler les rêves de personne autre qu'une fleur. C'était la Reine de l'Hiver, dont la rose avait entendu les pas, et elle lui apparut tout à coup à la douce lumière que la lune jetait entre les arbres. La Reine avait l'air tellement majestueuse dans sa belle robe blanche émailée de glaçons effilés et son grand manteau de flocons de neige, que la rose osa à peine la regarder, et elle devint fort pâle, — car il faut vous dire que c'est ainsi que les roses rougissent. La figure de la Reine était cependant douce et mélancolique, comme celle de ses sujets, les jours d'hiver. Après avoir contemplé un instant la rose, qui se penchait sur sa tige, de plus en plus confuse, la Reine poussa un petit soupir. Aussitôt le bavardage du vent et des aiguilles de pins cessa, et dans le silence qui s'ensuivit, la Reine dit à la rose :

— Mon enfant, quelle témérité t'a poussée à braver les lois de la nature et les conseils de tes parents. Sais-tu que tu es fort coupable de négliger ainsi tes devoirs par caprice ? Dans quelques jours, la terrible gelée noire glacera à jamais tes feuilles, et les propriétaires de ce jardin seront privés du bonheur de te voir reflourir, le printemps prochain.

Ces paroles furent prononcées avec tant de douceur qu'une larme de repentir, — on aurait dit une goutte de rosée — brilla dans le calice de la fleur; mais elle s'écria :

— Chère Reine, pardonnez-moi; j'avais entendu raconter des histoires si merveilleuses de votre domaine, que j'ai voulu, moi aussi, rester pour l'admirer. Maintenant que je vous vois si belle et si bonne, malgré le sentiment que j'ai de mon égoïsme, je ne puis regretter d'être restée. Hélas ! plus que jamais, j'ai le désir de faire partie de votre royaume et de devenir un de vos fidèles sujets. Ne me repoussez pas, je vous en prie.

La Reine prit pitié de la rose, et cette fois-ci un doux sourire éclaira sa figure.

— Soit, dit-elle, puisque tu désires tellement devenir un des miens, je vais t'accorder ta demande. Mais sache qu'ici-bas rien ne s'obtient sans sacrifice. Tu vas donc perdre ton parfum et beaucoup de ta beauté. Mais, pour que tes descendants se rappellent toujours leur illustre origine, je te laisserai tout de même une marque à laquelle on vous reconnaitra.

Ayant dit ces mots, la Reine toucha la fleur de sa baguette magique, et, ô miracle ! un gentil petit oiseau fit place à la rose et vint se poser sur l'épaule de la Reine. Il portait à la gorge une petite tache rouge, la couleur qui avait fait l'orgueil de la rose. Vous l'avez reconnu: c'était le premier rouge-gorge.

CAROLUS.

CONSEILS UTILES

Pour faire de la limonade. — Les légères attaques de jaunisse cèdent au jus de citron mélangé à de l'eau sucrée. C'est une boisson rafraîchissante que l'on peut prendre aussi en cas de fièvre, de même que le jus de framboises dans de l'eau.

Dans les petits travaux de l'amateur, ou simplement dans les réparations que l'on désire exécuter soi-même, on peut avoir besoin de faire des joints à des tuyaux de fer, joints qui résistent à la chaleur. Pour cela, on se trouvera bien d'employer un ciment fait de quantités égales de peroxyde de manganèse tamisé (en poudre fine, par conséquent), et de blanc de zine, finement pulvérisé aussi; on ajoute au tout une quantité suffisante de verre soluble pour faire une pâte de bonne consistance.

Pour repolir des objets de cuivre qui ont perdu leur brillant, grattez d'abord légèrement la surface avec l'angle d'un morceau de verre, de façon à faire disparaître toutes les aspérités qui auraient pu se produire; passez ensuite du papier de verre aussi fin que vous en pourrez trouver, puis un mélange de brique pilée finement et d'huile, et achevez enfin le travail au moyen d'un chiffon de flanelle enduit de «terre pourrie».

Pour protéger les flacons durant la cuisson dans l'eau bouillante, on a l'habitude de placer un lit de foin au fond du chaudron. Il est également très commode d'envelopper à part chaque flacon dans un papier, feuille de journal ou autre, — à la façon dont les marchands empaquèrent une bouteille, tout simplement. Et alors, supprimer le foin. Ou encore, un linge au fond du chaudron, une grille par-dessus; quelques tours de ficelle au milieu de chaque bouteille, pour amortir les choes.

Pour graisser les engrenages et mouvements des montres, on emploie ce qu'on appelle souvent l'huile des horlogers; on la prépare de façon assez simple. Dans une petite bouteille en verre blanc, on met un morceau de plomb absolument propre, puis on fait le plein avec de l'huile d'olive pure, et l'on expose au soleil derrière une vitre pendant un certain temps. Cette huile est bonne à employer quand il ne se dépose plus au fond une espèce de matière gélatineuse, l'huile étant devenue incolore et limpide par suite de ce traitement.

Quand les objets en cuir ne sont pas dans une pièce absolument sèche, voisine de chambres chauffées, pour peu en somme qu'ils soient exposés à l'humidité, il s'y forme des taches de moisissure, qui sont du plus vilain effet, surtout sur le cuir brun; cela peut se présenter aussi bien pour des chaussures, des ceintures, que pour des harnais. Le seul moyen de faire disparaître une tache de ce genre sur du cuir brun, c'est d'abord de gratter doucement la tache avec un éclat de verre, puis avec du papier de verre fin; on passe ensuite une décoction de safran, et finalement on étend sur le cuir de la cire jaune ou un cirage du genre bien connu.

Un bienfait pour le beau sexe !



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales** les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix : Une boîte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la poste sur réception du prix.
Dépôt général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1832 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL Aux E.-U. : Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal, DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, - +7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, #9.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, +8.45 a.m., *9.40 a.m., \$10.00 a.m.
+4.00 p.m., *9.40 p.m., *10.10 p.m.
SHERBROOKE, #8.30 a.m., #4.30 p.m. 17.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - +7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.10 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, *9.40 a.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, +8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
TROCIS-RIVIERES, #8.45 a.m., #8.50 a.m., *2.00 p.m., #5.15 p.m., *11.30 p.m.
OTTAWA, +8.20 a.m., +5.35 p.m.
JOLIETTE, #8.00 a.m., #8.45 a.m., #5.15 p.m.
ST-GABRIEL, #8.45 a.m., #5.15 p.m.
ST-AGATHE, #9.00 a.m., #5.00 p.m.
LABELLE, #9.00 a.m., #5.00 p.m.

* Quotidien. + Quotidien, excepté les dimanches M. Jedd, r. Mardi et jeudi seulement. † Dimanches seulement. ‡ Quotidien excepté le samedi. § Samedi seulement.

A. LA CAPELLE agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, vis-à-vis du Bureau de Poste, Montréal.
Billets de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

GRAND TRUNK

RAILWAY SYSTEM

PART DE LA GARE BONAVENTURE

«International Limited»

LE MEILLEUR ET LE PLUS RAPIDE TRAIN DU CANADA.

Tous les jours à 9 a. m., Arr. Toronto à 4 30 p. m., Hamilton 5 30 p. m., Niagara Falls, Ont., à 10 15 p. m., Buffalo, 11 15 p. m., London, 7 43 p. m., Dé-
troit, 9 45 p. m., Chicago, 7 42 a. m.

CAFÉ ÉLÉGAN ET SUR CE TRAIN

Montréal et New-York

LA LIGNE LA PLUS COURTE, SERVICE LE PLUS RAPIDE.

2 trains de jour chaque jour — le dimanche excepté, aller et retour. — 1 train de nuit tous les jours, aller et retour.

Part de Montréal + 8.45 a.m., +11.10 a.m., * 7.40 p.m.

Arrive à New-York + 8.00 p.m., + 10 p.m., * 7.17 a.m.

* Tous les jours. † Tous les jours, dimanches exceptés.

Service Rapide d'Ottawa

PART à 8.40 a.m., les jours de semaine, 4.10 p.m., tous les jours.
ARRIVE A OTTAWA à 11.40 a.m., les jours de semaine et 7.10 p.m., tous les jours.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE : 137, rue St-Jacques, Tel. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure.

New York Central and Hudson River, R. R.

Les Trains quittent la Gare Windsor comme suit :

8.20 A.M. tous les jours) Pour tous les points des
excepté le dimanche.) Montagnes Adiron-
7.00 P.M. tous les jours.) dacks, Malone, Utica,
Syracuse, Rochester,
Buffalo, Albany, New-York et tous les points au Sud.

8.20 A.M. excepté le dimanche.)
10.20 A.M. excepté le sam. et dim.) Train local
1.35 P.M. le samedi seulement.) pour Chatau-
5.10 P.M. excepté le dimanche.) guay, Beauhar-
7.00 P.M. tous les jours.) nois et Valley-
9.45 A.M. Dim, seulement.) field.

Pour billets, horaires, accommodation de chars Pullman, et toutes informations, adressez- vous au bureau de la ville, 130 rue Saint-Jacques.

H. J. HÉBERT, F. E. BARBOUR,
Agent local pour la vente des billets. Agent général

F. DUFOUR

1395 Rue Ontario, près Saint-Hubert Téléphone Bell EST 3389

Ameublements de Salon Chics, Durables et Bon Marché, Offre Unique. — DRAPERIES style moderne

Succès complet dans cette ligne par F. DUFOUR, ancien tapissier du Bon Marché, Paris.
Se rend à domicile pour vente et réparations de meubles.
Satisfaction à tous Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.

De la gymnastique dans les écoles

(L'indispensable Sport)

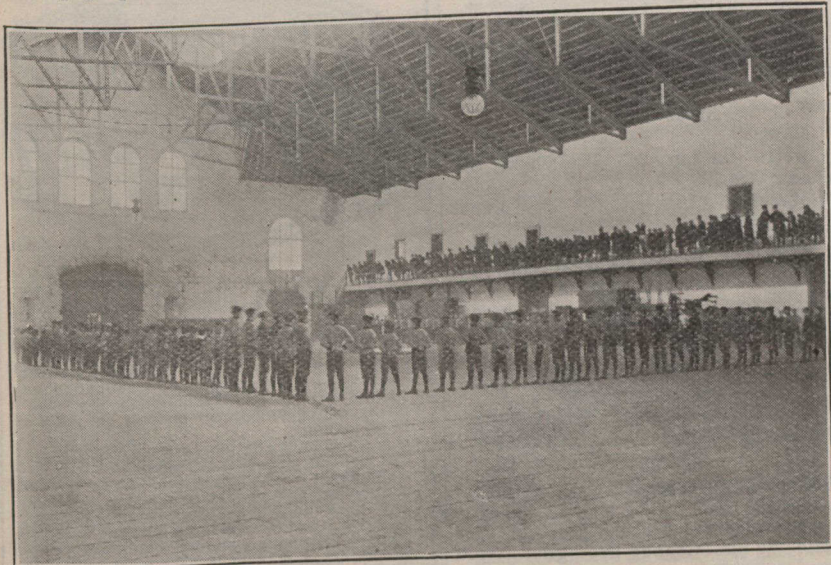
DERNIEREMENT, les représentants des journaux de Montréal furent conviés à assister à des exercices de gymnastique, qui, en effet, eurent lieu au manège militaire de la rue Craig.

Il s'agissait de voir manoeuvrer les élèves de la Commission des écoles catholiques de Montréal, et ceux de l'École Normale Jacques-Cartier, dont, en cette occasion, l'ensemble des mouvements a été vraiment remarquables. Le photographe et un représentant de l'Album Universel ayant été envoyés sur les lieux, nous ont rapporté l'un, les clichés des intéressantes gravures ci-publiées, l'autre, les notes suivantes :

Ce serait faire du lieu commun que de rappeler ou de prôner ici les vertus de la culture physique, bien entendue. Il n'em-

L'enseignement de la gymnastique dans les écoles répond à un besoin urgent. C'est, en quelque sorte, un corollaire immédiat des lois de l'hygiène, telles qu'on les entend de nos jours. Ce que nous voulons, c'est tout simplement développer le corps de l'enfant, selon son tempérament, afin que toutes les parties de son organisme possédant une souplesse indispensable, soient en même temps adéquatement fortes. Or, nul ne l'ignore, un tel résultat ne peut être obtenu que par un entraînement gradué et basé sur des observations scientifiques.

Le système que j'emploie, continue Monsieur Scott, est un amalgame de ce que la gymnastique dite Suédoise a de meilleur, et du système employé dans l'armée anglaise. Il faut bien comprendre que nous



Les élèves de la commission des écoles catholiques de Montréal; Formation de carré.

pêche que nos lecteurs nous sauront gré, croyons-nous, de leur en dire quelques mots, surtout en ce qui concerne la façon dont on entend cette partie de l'enseignement dans quelques-unes de nos écoles canadiennes-françaises.

En effet, on avait remarqué que nos jeunes Canadiens, n'imitant pas en cela leurs concitoyens d'origine anglo-saxonne, étaient, relativement parlant, détachés des choses concernant le développement systématique de l'organisme physique. Il y avait là une lacune à combler, nous sommes heureux de voir qu'on y a songé et qu'on s'efforce de regagner le temps perdu.

A Montréal, c'est surtout au zèle et au dévouement éclairé de Monsieur l'abbé Nazaire Dubois, principal de l'École Normale

ne visons nullement à faire faire de l'acrobatie aux jeunes gens ou aux enfants, ce serait faire fausse route, l'acrobatie n'ayant jamais été de la gymnastique. Du reste, nos leçons de gymnastique sont toujours précédées d'exercices d'assouplissements: marche, flexions, sauts, course, etc. Cette méthode nous donne les meilleurs résultats; au point, que nous n'hésitons pas à dire que de 8 ans à 16 ans les enfants devraient tous faire une heure de gymnastique par jour, — de 16 à 20 ans, devenus de jeunes hommes, ils auraient un organisme assez développé pour que l'on puisse diminuer le temps consacré à la culture physique en faveur de la culture intellectuelle; d'autant plus facile à obtenir que l'organisme physique de l'écolier serait en parfait état. A cet égard, qu'on veuille bien



1re Classe des élèves instituteurs de l'École Normale Jacques-Cartier: Exercice préparatoire de saut.

Jacques-Cartier, que revient le mérite de l'innovation intéressante dont nous parlons. L'exemple est donné aux autres écoles, espérons que toutes se feront un devoir de suivre une ligne de conduite si bien tracée, et que, avant longtemps, la gymnastique bien comprise sera régulièrement enseignée à tous les petits Canadiens-français. Et, pour qu'on se fasse une juste idée de ce qu'on attend d'eux, sous ce rapport, nous avons interviewé M. Henri T. Scott, l'habile professeur de gymnastique, qui nous valut le plaisir de voir manoeuvrer les élèves instituteurs de l'École Normale Jacques-Cartier, comme nous le disions il y a un moment.

Monsieur Scott, très affable, et fort au fait de ce qu'il nous a dit, ce nous semble, s'exprima à peu près en ces termes:

se souvenir d'un aphorisme latin trop connu pour que nous le répétions.

Il est presque inutile d'ajouter que les conseils d'un médecin sont indispensables, lorsqu'il s'agit d'entraîner des enfants plus ou moins rachitiques. Aussi, parfois, certains mouvements sont-ils défendus à ces derniers, au moins temporairement.

En terminant, notre interlocuteur fait remarquer qu'en faisant enseigner la gymnastique à nos futurs instituteurs, en créant pour ainsi dire un corps national de gymnasiarques, Monsieur l'abbé Nazaire Dubois fait une oeuvre grandiose, dont notre race ne saura que profiter. Rien, en effet, n'étant plus susceptible de faire du bien qu'un enseignement systématique et sain, acquis à l'école, qu'il appartienne au domaine moral ou au domaine physique.

Dupuis Frères

Une décision importante

A cause des nombreux changements et des nouvelles constructions projetées pour l'agrandissement de nos magasins, nous avons décidé de ne faire notre inventaire qu'en février — afin de profiter du premier mois de l'année pour faire LA PLUS GRANDE VENTE A REDUCTION ENCORE TENUE A MONTREAL.

Vous pouvez compter sur des réductions extraordinaires dans tous les rayons, à commencer par les TISSUS DE FANTAISIE pour Robes et Costumes — TISSUS NOIRS pour Robes, Manteaux et Costumes.

AUTRES REDUCTIONS EXTRAORDINAIRES AU RAYON DES SOIERIES ET GARNITURES POUR ROBES.

DENTELLES ET BRODERIES — Notre vente annuelle de dentelles ne sera pas la moindre des attractions de cette vente extraordinaire. — BRODERIES — Une consignation considérable déjà reçue sera offerte pour cette vente de Janvier.

SOUS-VETEMENTS ET LINGERIE POUR DAMES, FILLETES ET ENFANTS.

En plus des lignes spéciales de lingerie achetées directement des manufacturiers pour notre GRANDE VENTE DE JANVIER, nous offrirons sans réserve, à des prix POUR ECOULER, une quantité considérable de balances de lignes que nous ne voulons pas renouveler. Nous attirons tout spécialement l'attention des femmes économes sur cette vente vraiment extraordinaire de sous-vêtements et lingerie pour dames, fillettes et enfants.

Les personnes qui ont l'intention d'acheter des TAPIS, RI-DEAUX, MEUBLES ou autres fournitures de maison, feront une épargne considérable en profitant de cette vente, qui s'ouvrira le 2 janvier 1906.

Voyez nos annonces dans les journaux quotidiens ou encore visitez nos magasins dès les premiers jours.

Dupuis Frères, le grand magasin départemental de l'Est

1571 à 1589 rue Ste-Catherine

Ecoutez ceci!

- SI vous savez discerner une affaire honnête d'une affaire véreuse, quand on vous la présente;
- SI vous savez faire la différence entre un placement industriel sérieux et une spéculation insensée: entre une coopération scientifique et des spéculations artistiques sur des valeurs de bourses;
- SI vous désirez devenir intéressé et partager les profits d'une industrie établie, qui, en dix mois et avec un capital de \$20,000, a réalisé des profits s'élevant à \$14,869.71.
- SI vous désirez que vos économies vous gagnent de l'argent,

Ecrivez à

LA

MONTREAL COPPER Co.

LIMITEE

lui demandant ses prospectus détaillés et rapports financiers.

Considérez en entier ses offres, analysez-les en les critiquant, considérez-les à tous les points de vue,

Etudiez soigneusement le rapport financier préparé par Mr. Lewis A. Robertson, C. A., un des plus habiles comptables du Canada. Et sûrement vous conclurez à profiter de l'opportunité de prendre part aux profits que cette compagnie offre à ses actionnaires.

THE MONTREAL COPPER CO., Limited

Capital = = \$150,000

divisées en 1500 parts de \$100 chacune

OFFERTES AU PUBLIC dans le but d'obtenir des fonds pour construire des hauts-fourneaux supplémentaires qui augmenteront trois fois la production actuelle.

Dans le domaine des placements, nous doutons qu'on puisse trouver rien de mieux et qui promette plus positivement que cette affaire. C'est une affaire qui devrait payer au moins 25 p.c. dès le début. Cependant, vous pouvez calculer cela vous-même, avec l'aide de notre prospectus détaillé que nous enverrons sur demande.

Demandez-le aujourd'hui.—C'est votre opportunité.

THE MONTREAL COPPER CO., Ltd, 332 Rue William, MONTREAL

Les pions voyageurs

38ème CONCOURS DE L'ALBUM UNIVERSEL

Quatre pions autour d'un disque partant le nom d'une Revue unique au Canada, et voilà matière à un concours des plus intéressants. Toute personne qui y prendra part courra la chance de gagner un des vingt jolis prix que l'Album Universel offre et distribue chaque semaine aux concurrents les plus heureux.

NOTE IMPORTANTE — Les enveloppes devront porter les mots 38ème Concours (quelques concurrents se négligent sur ce point) et nous parvenir au plus tard dans la première semaine de février.

Veuillez lire attentivement les explications ci-dessous :



Explications.

Supposons, chers concurrents, que le disque du milieu représente une table, et les pions 1, 2, 3, 4, des personnages: 1, le papa; 2, la maman; 3, le fils... à son père, et 4, la fille... à sa mère; et appelons le papa Louis, la maman Béatrix; le garçon Frédéric, et la fillette Hélène. Voilà donc notre petite famille réunie autour de la table dans l'ordre indiqué par la vignette, c'est-à-dire le père, et — en allant de gauche à droite — le fils, la mère et la fille; c'est très clair, et jusqu'ici rien de bien extraordinaire ni de bien difficile. Mais voici maintenant sur quoi devra s'exercer votre sagacité, votre adresse et votre patience : **Lisez bien : Combien de fois pouvez-vous changer l'ordre existant sur la vignette?**

Commencez par le No 1 et changez de place les autres numéros ou pions, autant de fois que vous le pourrez; par exemple: 1o 1, 2, 3, 4; 2o 1, 3, 2, 4, etc.

Placez ensuite les numéros 2, 3 et 4, à tour de rôle, à la place du numéro 1, et agissez comme pour le numéro 1.

Si vous le préférez, vous pouvez effectuer ces divers changements au moyen de personnages, 4 enfants, par exemple, que vous disposerez autour d'une table en autant de manières différentes possibles. Essayez et vous aurez de l'agrément, car le jeu vaut réellement la chandelle.

Ayez bien soin de marquer chaque changement nouveau, afin de nous envoyer avec vos noms et votre adresse, le nombre exact de situations que vous aurez trouvées en tout.

Adressez très exactement à 38ème Concours, Album Universel, 1961 rue Ste Catherine, Montréal, Canada.

Nos lecteurs trouveront la solution de ce concours dans un des numéros suivants de l'Album Universel, ainsi que les noms et l'adresse des 20 concurrents lauréats, comme aussi les noms de toutes les personnes qui auront trouvé la réponse exacte.

Solution du Concours 34ème : DERRIERE LES NUAGES

Beaucoup ont pris la lune pour l'étoile. Il n'y avait cependant pas à s'y méprendre; la pleine lune n'ayant pas de cornes. Quelques-uns ont placé l'étoile des Mages à l'Orient: c'est un peu... vague. Un concurrent nous a carrément répondu que le ciel de notre concours avait été fait pendant la disparition de l'étoile, et que, par conséquent, il n'y avait pas d'étoile. Enfin, un certain nombre, se figurant sans doute que l'étoile des Mages était un personnage avec bras et jambes et tous les accessoires de notre pauvre humanité, l'ont bravement représentée se promenant poétiquement, au clair de la lune, sur l'arête de la montagne. Or, l'étoile dont on apercevait distincte-

ment les rayons obliquant vers la lune, se trouvait exactement entre "Pastre des nuits" et le Roi-Mage le plus haut perché entre les deux bosses du dernier chameau, à droite.

Noms des gagnants.

Mlle Bernadette Bélanger, L'Islet, P.Q.; Mme Alphonse Brochu, Windsor Mills, Co. Richmond; Mlle Bertha Allard, Robitaille, Co Bonaventure; Wilbrod Dombrouski, 104 rue St Jean, Haute-Ville, Québec; Mlle Loetitia Allard, Robitaille, P.Q.; J. B. Poirier, collège Mont St Bernard, Sorel; Mlle Delphine Dubéau, 23 rue Canoterie, Québec; Mlle Annoncia Laroche, Ste Foy, Québec; John Laroche, Ste Foy, Québec.

Echange de cartes postales

Canada.

Les personnes dont les noms suivent échangeraient cartes postales illustrées avec monde entier :

- J. O. Léger, S-Trés., 1576 Ontario, Montréal. — Vues de villes.
- Mlle M. B. I. St Charles, No 269 rue Maisonneuve. — Correspondance française et anglaise; tous les genres acceptés, vues et fantaisies.
- Mlle Alice Henrichon, No 148 Ste Catherine, Hochelaga. — Fantaisies préférées; réponse assurée; timbre côté vue.
- Mlle Albertine Boulet, 132 rue St Patrice, Québec. — Réponse prompte et sûre; vues et fantaisies.
- Mlle Marie Cadieux, 141 St Christophe, Montréal.
- Mlle Georgette Clément, 47 Lasalle, Montréal.
- Hervé Nadeau, c. o. J. L. Cassidy, rue St Paul, Montréal.
- Raymond Desaulniers, 328 rue Sherbrooke, Montréal. — Fantaisies seulement; échange avec jeunes filles.
- Mlle Donalda Delcourt, 456a rue Rachel, Montréal.
- Adélarde Caron, 664 rue Sanguinet, Montréal.
- Mlle Irène Sénécal, St Césaire, Québec. — Echangera cartes en celluloid contre cartes en cuir brûlé; timbre, date, nom de la place et du correspondant côté vue.
- Mlle Carmen Durette, poste-restante, Montréal.
- Mlle Flore Lagarde, 621 Sanguinet, Montréal. — Vues et fantaisies.
- Mlle Bibiane Cléroux, 482 St André, Montréal. — Vues et fantaisies.
- Mlle A. Perrault, 144 St Christophe, Montréal. — Vues et fantaisies.
- Mlle Flore Marcotte, Nouvelle, Co. Bonaventure, P.Q. — Echangeraient vues de Québec, Montréal, etc., pour vues du comté de Bonaventure.

- Mlle Blanche Bilodeau, 82 Richelieu, Québec. — Vues autres que de Québec et de Montréal; fantaisies; répondra sûrement par genre désiré.
- Mlle Maria Gélinau, St Jean, P. Q. — Réponse assurée; timbre côté vue.
- Mlle Rose-Emma Brosseau, St Jean. — Réponse prompte et assurée.
- Mlle Berthe Courville, St Jean d'Iberville. — Accepte tous genres; réponse assurée et immédiate.
- Mlle D. LeRoux, 140 rue St Charles, Hull. Ernest Léveillé, 1540 Ontario, Montréal. — Fantaisies.
- Mlle Reine Dupré, Joliette. — Fantaisies; timbre côté vue.
- Mlle Marie-Louise Fortier, St George-Est, Beauce, Boîte postale No 8. — Fantaisies et paysages; réponse sûre.
- Mlle Diana Lere, St George-Est, Beauce, Boîte postale No 8. — Vues préférées; réponse immédiate.
- Mlle L. Lacasse, 268 rue St Jean, Québec. — Réponse prompte et assurée; timbre côté vue.
- Mlle A. Bouret, 188 rue St Jean, Québec.
- Mlle Blanche Desjardins, 410 Dorchester, Montréal. — Fantaisies.
- Mlle "Institutrice", Ste Catherine, Co. Portneuf.
- Rodolphe, 185 du Roi, Québec. — Avec jeunes filles.

Etats-Unis.

- Mlle Loretta LeClair, 243 Providence St., Putnam, Conn.
- Mlle Rebecca B. LeClair, 243 Providence St., Putnam, Conn.
- Mlle Exilia Blouin, 96 Pine, Lewiston, Me.
- Miss J. U. Liberty, 327 Main St., Worcester, Mass.
- Mlle Marie-Anne Côté, 135 rue Oxford, Lewiston, Me.

Algérie.

Albert Marzaroli, élève interne au collège de Blida.

ORIGINE DU "GOD SAVE THE QUEEN"

Savez-vous quelle est l'origine de l'air nationale de la Grande-Bretagne: "God save the Queen" ?

Le fait est assez original, et assez important, pour intéresser nos lecteurs.

L'Angleterre doit le "God save the Queen" à la France, et voici comment.

Un jour, Mme de Maintenon avait exprimé le désir d'avoir un beau cantique, paroles et musique, pour le faire exécuter par les demoiselles de la maison royale de Saint-Cyr, toutes les fois que le roi Louis XIV entrerait dans la chapelle. Le désir de Mme de Maintenon fut bientôt satisfait, et, lors d'une prochaine visite de Louis XIV à Saint-Cyr, les demoiselles chanteraient le cantique suivant, mis en musique:

Grand Dieu, sauvez le roi !
Grand Dieu, vengez le roi !
Vive le roi !
Que toujours glorieux,
Louis victorieux
Voie ses ennemis
Toujours soumis !

Quelque temps après, l'illustre musicien Haendel étant en France, entendit chanter à Versailles le cantique, accompagné d'un brillant orchestre. Il fut ravi de son effet puissant et majestueux, produit toutefois par des moyens bien simples.

Haendel obtint de la supérieure de Saint-Cyr la permission de copier l'oeuvre musicale, et, de retour en Angleterre, il l'offrit au roi Georges Ier.

Or, qui avait composé cette musique? — c'était Lulli. — Et qu'a-t-on fait, en Angleterre, du cantique des demoiselles pensionnaires de la maison de Saint-Cyr? On en a fait le chant de bravoure, l'air "national" de l'Angleterre, le fameux "God save the Queen".

COQUILLES D'IMPRIMERIE

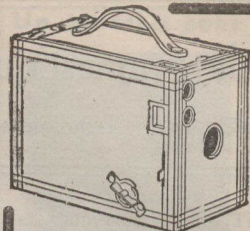
Je trouve dans une édition, d'ailleurs très correcte, des "Oeuvres de Gilbert", un nouvel exemple de ces fautes typographiques qui désespèrent les éditeurs et gâtent le meilleur ouvrage. Au beau milieu de ses adieux pathétiques à la vie et à la nature, le poète, — je veux dire l'imprimeur, — s'écrie :

Au "baquet" de la vie infortuné convive,

* * *

Les comptes-rendus des journaux émailent volontiers de coquilles les discours des Chambres.

Un orateur commence: "Messieurs les "dépités" (députés)." Un autre s'écrie: "Ah! ça, "voyous" ! (voyons)." Il s'agit d'une réception. Le plus grave des journaux dira d'un immortel: "M. X... a gardé pendant toute la cérémonie un visage "impossible" (impassible)." Un autre: "Les fonds ont été "volés" (votés) par la Chambre."



Pour les
JEUNES
comme
pour les
VIEUX

Un appareil photographique

'BROWNIE'

est une source d'agrément et de plaisir

Le "Brownie" est un appareil photographique élégant, simple et pratique. Nous vous expédierons notre No 1, par express, sur réception de \$1.10, ou notre No. 2, pour \$2.18.

Pamphlets descriptifs gratuits sur demande.
THE D. H. HOGG CO., 660 rue Craig, MONTREAL



HOTEL PELOQUIN

Pour tous ceux qui aiment une promenade hors ville, aussi agréable qu'hygiénique, rien ne vaut mieux que de la faire en char électrique ou en traineau, à destination de l'Hotel Pelouquin, où l'excursion pourra se terminer par un petit souper fin dont cet hôtel a la réputation.

A l'homme d'affaires surmené cela rendra des états de jeunesse, de l'énergie et de la satisfaction. L'air vivifiant de Ahuntsic, d'un tel homme, fait un homme nouveau. Vite il oublie ses soucis et ses affaires et est heureux de vivre. Les étrangers qui visitent Montréal ne devraient pas manquer l'occasion de se promener à travers la plus belle partie de Montréal et de sa banlieue.

Arrangements spéciaux pour partis et clubs. — Spacieuses salles de danse et de banquets.

Pour des détails, faites visite ou écrivez à

J. B. Pelouquin,

AHUNTSIC, Qué.

Propriétaire



BIJOUX

Vrais bijoux de cachet artistique et élégants. — Un choix immense. — Une satisfaction toujours garantie. 20% d'escompte durant Janvier.

NARCISSE BEAUDRY & FILS
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS
212, rue St-Laurent, MONTREAL

LE MUSEE

1836 1/2 RUE STE-CATHERINE

CARTES POSTALES en gros et en détail.

100,000 à choisir

Pour les Fêtes, nous donnons gratis un magnifique album, pour tout achat de \$1.00. Timbres et mandat-poste acceptés.

CHAS. VEZINA, Jr. Tél. Bell, Est 1637

Pour les Fêtes Fabriquez vos liqueurs, Chartreuse, Benedictine, Anisette, etc, pour la moitié du prix régulier. — Vous trouverez les directions nécessaires dans mon livre intitulé **LA FABRICATION DOMESTIQUE DES LIQUEURS** que je vous enverrai GRATUITS sur demande.

Arthur A. BEAUPRE, 1372 Ste-Catherine, Montréal

L'Allemagne au Maroc

(SUJET D'ACTUALITÉ)

LES visées de Berlin sur le Maroc datent de loin; elles remontent à l'époque où la ville n'était encore que la capitale de la Prusse. Suivant la méthode, depuis longtemps adoptée par son gouvernement, les savants ont marché à l'avant-garde.

L'explorateur Rohlfs fut, en réalité, un agent prussien qui menait de front les découvertes géographiques et la propagande au profit de sa patrie.

Ses premiers voyages dans le Sahara coïncident avec l'avènement du prince Guillaume à la Régence, et quelques années plus tard, nous le trouvons au Maroc. Jamais le célèbre voyageur n'a mis plus d'activité dans ses explorations que pendant les premières années du ministère de M. de Bismarck. De 1862 à 1866, Rohlfs n'a cessé de parcourir l'hinterland de la Tripolitaine et de l'Algérie, et c'est lui qui a eu la gloire d'être le premier Européen qui ait visité le Maroc méridional.

En même temps que l'explorateur rendait service à la science, il fournissait au gouvernement de Berlin des renseignements précieux sur l'avenir de l'Allemagne au Maroc, et la propagande organisée par le gouvernement de Berlin prit dès l'abord un caractère commercial. Les tentatives faites par un syndicat d'exportateurs de Hambourg, avec la protection du pouvoir central, pour ouvrir un débouché aux marchandises allemandes, n'eurent toutefois qu'un médiocre succès. En 1880, le nombre des sujets de l'empereur Guillaume établis au Maroc était tout juste de dix, et encore fallait-il comprendre dans ce chiffre les six personnes qui faisaient partie de la Légation.

Malgré cet échec, les sociétés de colonisation et de commerce ne se découragèrent pas, et lorsqu'elles furent assez puissantes pour obliger le gouvernement à s'engager à fond dans une politique coloniale, qui inspirait à l'origine une assez vive répugnance à M. de Bismarck, une armée de commis voyageurs se mit en campagne pour faire apprécier aux Maures les merites des manufactures allemandes.

Les sociétés subventionnées par des syndicats d'exportateurs ont provoqué ce mouvement d'expansion qui, à partir de 1884, a fait de l'Allemagne une puissance coloniale. La plus ancienne de ces associations, dont l'origine remonte aux années qui suivirent la fondation du nouvel empire, fut le "Deutscher Kolonialverein", dont les ramifications se multiplièrent à mesure que la politique d'expansion mondiale faisait de nouveaux progrès. Le "Westdeutscher Verein für Kolonisation und Export", la "Deutsche Kolonialgesellschaft", la "Gesellschaft für deutsche Kolonisation", furent en réalité des filiales de la première société coloniale, dont l'activité ne pouvait s'étendre sur toutes les parties du globe. Deux associations, très puissantes l'une et l'autre, se formèrent pour l'exploitation de l'Afrique, la première fut la "Deutsche Ostafrika Gesellschaft" et la seconde l'"Afrika Gesellschaft in Deutschland"; c'est de ces deux sociétés africaines qu'est sortie la trop célèbre société, dont le but est d'établir la suprématie politique et commerciale de l'Allemagne sur l'empire du Maroc. Cette société a pour président le comte de Pfeil et pour directeur le Dr Fischer, professeur à l'Université de Marbourg. Le premier est un explorateur qui a pris part à l'expédition allemande envoyée au secours d'Emin-Pacha, le second est un savant qui connaît à fond les questions africaines et a publié, en 1887, sur la "Tunisie devenue colonie française", une étude où percent les arrière-pensées de l'Allemagne sur une compensation à obtenir dans la partie occidentale de l'Afrique du Nord.

Dans un discours récemment prononcé à Leipzig, le président de la Société allemande

du Maroc ne craignait pas d'affirmer que toute la partie occidentale des états du chérif serait une acquisition précieuse pour l'Allemagne.

"Cette conquête, disait-il, fournirait un débouché au trop-plein de la population de l'empire qui, tout en continuant de vivre sous le drapeau de la patrie, pourrait s'installer dans un pays fertile et dont le climat tempéré et salubre est extrêmement favorable aux Européens. Ce n'est pas tout; en même temps qu'un champ presque illimité s'ouvrirait à l'immigration allemande, la flotte impériale pourrait avoir sur les côtes de la nouvelle colonie un ou deux points d'appui."

Les Allemands eux-mêmes se sont chargés de faire justice de ces ambitions exagérées. Il ne leur a pas fallu de longues réflexions pour s'apercevoir qu'une prise de possession violente se heurterait à une résistance acharnée de la part des indigènes et à un veto formel des puissances européennes qui ont des intérêts politiques et territoriaux à défendre dans la partie nord du continent africain. A ces considérations vint s'ajouter l'avis de deux hommes du métier.

Dans un article publié par la "Kolonial Zeitung", du 21 juillet 1904, l'amiral Rosenthal avait mis en lumière l'impossibilité de créer, sur la côte occidentale du Maroc, des stations navales qui pussent fournir des points d'appui efficaces aux opérations des escadres allemandes dans l'Atlantique. Le colonel Hübner signala dans le même journal les dangers que rencontrerait une expédition contre les tribus de l'intérieur, et ne craignait pas d'affirmer que la France seule disposait des moyens d'action nécessaires pour initier le Maroc aux bienfaits de la civilisation.

Revenue de ses rêves de conquête, l'Allemagne n'avait plus à poursuivre au Maroc qu'une politique d'expansion commerciale; mais ici encore de nouvelles déceptions l'attendaient.

Pendant la période comprise entre 1880 et 1903, le nombre des sujets de l'empereur Guillaume II établis au Maroc s'est élevé de dix à cent quatre-vingt-treize; mais dans ce nombre sont compris une cinquantaine ou une soixantaine de protégés qui ne se rattachent à la nationalité allemande que par une pure fiction. Suivant une statistique récemment mise en lumière par un journal de Berlin, la sollicitude de chaque consul d'Allemagne au Maroc n'aurait pas à s'étendre sur plus de cinq ou six de ses nationaux.

Voici quelques seraient, d'après des documents empruntés au tableau des douanes et aux publications, et à la Société de Géographie de Hambourg, le chiffre des importations allemandes au Maroc pendant les cinq dernières années:

En 1900	3,369,605 francs.
En 1901	3,365,485 —
En 1902	4,521,312 —
En 1903	3,045,920 —
En 1904	3,248,000 —

Ces chiffres, étant d'origine allemande, doivent être quelque peu supérieurs à la réalité; mais en admettant qu'ils soient d'une rigoureuse exactitude, ils seraient loin de justifier le coup de théâtre de Tanger et le langage de M. de Bülow au sujet "des intérêts considérables" que le commerce allemand doit défendre au Maroc. En réalité, les trente-deux maisons allemandes disséminées dans les états du sultan Abd-el-Aziz ne représentent que 10 pour 100 des transactions commerciales traitées avec l'Europe. L'empereur Guillaume II et son chancelier, qui affichent un zèle si vif pour la défense des intérêts commerciaux de l'Allemagne, paraissent trop oublier qu'ils sont encore bien insignifiants.

G. LABADIE-LAGRAVE.

UN DIMANCHE AU VILLAGE

La chapelle est tapie au creux d'un grand rocher,
La croix de fer doré brille en haut du clocher,
Le porche en bois est plein de sculptures antiques,
Où des saints douloureux et des anges mystiques
Charment les cœurs dévots depuis quatre cents ans.

Les dimanches, c'était un flot de paysans
Qui tous portaient la veste ancienne en bure bleue.
Ils avaient, pour venir, marché plus d'une lieue;
La poussière couvrait leurs guêtres de cuir brun;
Le noir chapeau de feutre en arrière, un par un
Ils sortaient. Puis venait, en bonnet de dentelle,
La femme qui conduit ses enfants devant elle,
Le chapelet au doigt, d'un air calme et pieux;
— Et les cloches chantaient doucement vers les cieus. —

PAUL BOURGET.



CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre EN FRANÇAIS sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTEME FRANÇAIS DU DEVELOPPEMENT DU BUSTE INVENTE PAR MADAME THORA est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE.

Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratis) et envoyez 6c de timbres-poste à
The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.

JUGEZ PAR VOUS-MEMME



Vente en Gros : E.-D. MARCEAU,
281 - 285, rue St-Paul
MONTREAL

L'amateur de café le plus exigeant ne peut s'empêcher de faire l'éloge du "CAFE DE MADAME HUOT", lorsqu'il a eu l'occasion d'en déguster, en gourmet, une tasse bien chaude et délicieusement parfumée. C'est l'essai à la tasse qui démontre à la satisfaction du consommateur la réelle supériorité du

Café de Madame Huot

qui allie la force à l'arôme et constitue pour le système nerveux le meilleur des toniques. Si votre fournisseur ne l'a pas en stock, je vous le ferai livrer en boîte de 2 livres, sur réception de 75 cts, si vous demeurez à la ville. Dans les provinces de Québec et d'Ontario, je livre par quantité de 3 boîtes de 2 livres sur réception de \$2.25, et

Je paie le fret

ABSOLUMENT INOFFENSIF



SIROP D'ANIS GAUVIN

Est indispensable dans toutes les familles. Il est préparé d'après une formule scientifique approuvée.

Il est prescrit avec succès dans tous les cas de manque de sommeil, diarrhée, dysenterie, dentition difficile, rhumes, toux, coqueluche, etc.

Toutes les mères prévoyantes et soucieuses de la santé de leurs enfants, devraient en faire un usage constant.

Le Sirop d'Anis Gauvin est une admirable composition qui renferme tous les principes propres à rendre l'enfant

fort et vigoureux. Il procure un sommeil réparateur et il régularise ses fonctions digestives.

On peut répéter et augmenter les doses sans aucun danger. Avec un remède comme le SIROP D'ANIS GAUVIN, les mères de famille n'ont pas d'excuse de laisser le mal s'aggraver chez leurs enfants.

Ayez-en toujours une bouteille à votre portée. EN VENTE PARTOUT

FARINE GRAINS ET PROVISIONS

MARQUE DE COMMERCE ENREGISTRÉE

F. X. BENOIT & FILS

Maison Fondée en 1852

Tél. Bell Main 4706 | Tél. March. 225

Achetez vos

FARINES, Grains et Provisions de

F. X. BENOIT & FILS

71 et 73 RUE des Commissaires

SPECIALITES :

Fleur "Diadème" sacs de 10 lbs | Fleur "Royale" - sacs de 25 lbs

"Eagle" préparée 3 et 6 | "Electrique" - "

EN VENTE CHEZ TOUS LES ÉPICIERS

The Ault & Wiborg Co

of Canada, Limited

Fabricants de RUBANS ET PAPIERS
CARBONE POUR CLAVIGRAPHES

ON DEMANDE DES AGENTS

La CODILINE

Du Dentiste Jos. Versailles

Contre LA NEURALGIE ET LE MAL DE DENTS

A vendre dans toutes les pharmacies, à 25c

Agence pour le Canada, 395 RUE RACHEL
Téléphone EST 846 (coin St-Denis)

Nécrologie

Décès survenus à Montréal dans la semaine finissant le 7 janvier 1906.

- St Pierre, Vve Fabien, née Drapeau, 84 ans.
- Thérout, Joseph, 64 ans.
- Barrett, Thomas, 72 ans.
- Melançon, Honorine, 18 ans.
- Venne, Joseph, 42 ans.
- Crites, Alexandre, 62 ans.
- Desrochers, Marie, 17 ans.
- Daly, Jos., Louis, 26 ans.
- Dubé, Ulric, 52 ans.
- Tessier, Frs.-Xavier, 68 ans.
- Plouffe, Dme Olivier, née St Georges, 26 ans.
- Roussin, Napoléon, 42 ans.
- Soubre dit St Jean, Louis, 86 ans.
- Goulet, Vve Jérôme, née Deschamps, 70 ans.
- Lussier, Jos.-Alfred, 58 ans.
- Prud'homme, Céline, 66 ans.
- Choquette, Alice, 20 ans.
- Mercier, François, 68 ans.
- Coughlin, Denis, 60 ans.
- Kelly, Jane, 39 ans.
- Lachapelle, Dme Fabien, née Tellier, 74 ans.
- Benard, Vve Nap., née Lorrain, 79 ans.
- Rousseau, Joseph, 36 ans.
- Desourdy, Philomène, 60 ans.
- Galarneau, Dme Cyr., née Lorrain, 64 ans.
- Chauvin, Jacques, 55 ans.
- Roger, Dme Louis, née Papineau, 33 ans.
- Labrecque, Dme Art., née Sénécal, 24 ans.
- Laroque, Dme Jos.-Ls., née Lavigne, 28 ans.
- Dubois, Alfred, 45 ans.
- Langelier, Ludger, 68 ans.
- Walsh, Dme Martin, née Colfer, 36 ans.
- Turcotte, Dme René, née Martin, 54 ans.
- Ouellette, Adèle, 55 ans.
- Côté, Dme Hippolyte, née Bilodeau, 66 ans.
- Millette, Jos.-Ovide-Denis, 63 ans.
- Leriche dit Lassonde, Elie, 54 ans.

Le Lusol

NOUVEL ÉCLAIRAGE A INCANDESCENCE (Suite)

En outre, des robinets à trois voies, dans le fonctionnement desquels nous ne saurions entrer, permettent de laisser échapper la pression lorsqu'on le veut, de faire marcher la même lampe avec ou sans pression, et certaines dispositions ingénieuses réunissent en un seul corps le récipient à lusol et le réservoir à glycérine de manière à n'avoir qu'un seul tuyau de descente dissimulé dans le candélabre dont le socle cache la chambre à air.

Au point de vue de l'économie, le lusol paraît l'emporter sur tous les éclairages connus.

Cependant, le lusol présente, à la vérité, quelques inconvénients dont les principaux sont le remplissage des lampes et le retard à l'allumage. Par contre, il ne paraît pas présenter de dangers particuliers, car, ainsi que le dit malicieusement M. Lucion, "l'électricité aussi est dangereuse, elle électrocute et cause des incendies par courts circuits. Les automobiles sont dangereux. Le gaz est dangereux, il asphyxie même très bien, volontairement ou non, jusqu'à des députés! L'acétylène explose. Le pétrole, n'en parlons pas. L'essentiel est de savoir se servir de tout cela."

Dans la lampe, le lusol est d'une innocuité parfaite. Il ne peut en sortir sous forme liquide, la flamme n'ayant aucun chemin libre, comme dans les appareils à pétrole, pour refluer dans la chambre de vapeurs. De plus, après plusieurs heures de service, le réservoir reste complètement froid, grâce au dispositif suivant. L'aération se fait autour du tube central, qui est double. On a eu soin de construire le tube intérieur avec un alliage relativement mauvais conducteur de la chaleur, et cela ne constitue pas la partie la moins originale de l'invention. Si, en effet, le tube devenait trop chaud, la distillation s'effectuerait trop vite et générerait l'ascension capillaire.

Enfin, l'extinction se produit immédiatement et de façon radicale en tournant une petite manette qui bouche le trou capillaire. Il faut seulement opérer très prudemment le remplissage de la lampe, loin de toute lumière à foyer libre et surtout pas en marche.

Ce qui constitue effectivement l'originalité des appareils au lusol, c'est qu'on y a éliminé tout mécanisme. Comme nous l'avons vu ci-dessus, la chaleur de combustion et la capillarité suffisent à déterminer l'ascension du liquide, sa vaporisation et son mélange à la proportion d'air nécessaire pour activer la combustion et donner au manchon son éblouissante clarté. Enfin, cette lumière peut se produire partout sans usine installée à grands frais, sans aucun vestige de canalisation souterraines encombrantes et coûteuses.

ILS SONT A PLAINDRE

On plaint les pauvres malades atteints de gros rhumes; pourquoi ne pas leur procurer un soulagement immédiat en leur faisant prendre quelques doses de BAUME RHUMAL, qui les guérira radicalement.

Au seuil de l'Inde

(Suite)

Puis ils douchèrent consciencieusement leurs corps de bronze; dix minutes après, corps et linges étaient secs, et ils se rhabillaient avec une prestesse de prestidigitateur.

J'ai souvent constaté qu'avec une de ces pièces de calicot un homme se fait à la minute une paire de pantalons, et une femme son corsage et sa jupe; mais j'assume que je n'ai jamais compris comment ils s'y prennent.

Ma première visite au "bazar" — c'est ainsi qu'on appelle dans l'Inde le quartier indigène d'une ville — me présenta un spectacle de confusion bariolée comme je n'en ai vu nulle part ailleurs.

Arabes, Somalis, gens de Burmah, Cingalais, lascars, musulmans, Hindous Parsis, juifs de vingt nationalités, que sais-je encore, se pressaient et se coudoyaient dans les rues étroites. Les costumes étaient si nombreux et si divers qu'il me semblait que pas un ne ressemblait à l'autre. La variété et la beauté de leurs couleurs ne peuvent se comparer qu'à un jardin de tulipes en Hollande à la fin d'avril. Encore y a-t-il cette différence que le temps, le soleil et la pluie avaient adouci et atténué les teintes brillantes de ces vêtements rouges, verts ou jaunes, en leur donnant des tons exquis dont ni l'éclat métallique des tulipes, ni les combinaisons des teinturiers n'atteindront jamais le charme.

Dans cette cohue versicolore, les plus misérables sont en majorité les Hindous, coiffés d'une sorte de calotte basse et vêtus d'une veste de calicot crasseux avec un bout d'étoffe enroulé aux cuisses.

Il n'est pas de femme indigène, si pauvre et si brisée par le travail qu'elle soit, qui laisse voir son visage.

Elles ne portent pas de voile fixe, comme les Turques et les Egyptiennes; mais, partout où il y a des hommes, elles se cachent la face d'un pan de châle ou de l'écharpe dont elles s'enveloppent la tête et les épaules, lorsqu'elles en ont le moyen. Les autres s'arrangent pour se couvrir le buste, les bras, la tête et au besoin le visage avec la même pièce de cotonnade.

Dans toutes les rues flânent de petits agents de police indigènes, en habit bleu, avec un chapeau jaune en forme de champignon, armés de bâtons noirs à poignée jaune.

Des filles à l'air hagard, vêtues d'ordure et frangées de haillons, dansent en remuant à peine les pieds, mais avec quantité de flexions et de poses du corps, au son monotone de tambours qu'elles battent elles-mêmes.

Des hommes traversent la foule à grandes enjambées, portant sur la tête de brillantes pyramides de vases en cuivre poli, ou tenant à la main des paniers dont le côté chargé fait remonter l'autre en décrivant des angles pittoresques. Des turbans rouges, des turbans blancs, des turbans noirs, de petits turbans sordides, des turbans énormes, des turbans enroulés autour de fez aplatis, d'autres encerclant des fez hauts et pointus, circulent au milieu des fez unis, des calottes basses et brodées, des tubes noirs brillants qui font ressembler les Parsis à des hommes-vapeur surmontés d'une cheminée en tôle, et des coiffures des bébés dont un long pan retombe par derrière comme une queue de castor agrandie.

Ces bébés vont et viennent à califourchon sur la hanche gauche des femmes. Celles-ci tiennent une main sur leurs reins, pour les soutenir et les remonter d'un mouvement brusque dès qu'ils viennent à glisser. Dans cette position, ces petits êtres noirs portent l'air d'être à la broche; mais rien n'égale l'équanimité d'un bébé hindou, et ils acceptent comme parfaitement naturelle cette façon bizarre de se promener.

Lorsqu'elles ont un autre fardeau qu'un enfant, c'est sur la tête que les femmes hindoues le portent d'ordinaire. Cette habitude leur donne une nodiosité d'allure vraiment remarquable. La tête haute, la poitrine en avant, le dos droit et uni, elles marchent à pas longs et faciles, avec tout ce qu'il est possible de mettre dans un mouvement de grâce et de majesté.

En ce temps où la callisthénique est en honneur et où nos filles font de la gymnastique, ne pourrait-on pas expérimenter si l'habitude de porter des fardeaux sur la tête ne les corrigerait pas d'avoir, comme on l'observe désagréablement chez un grand nombre d'entre elles, le dos rond?

Tels sont les traits pittoresques que Bombay présente à l'observateur qui lui consacre quelques journées. Encore cette vue n'est-elle que superficielle. Il faut y vivre des semaines et des mois pour surprendre les secrets qui se cachent dans ce pandémonium asiatique, où affluent sans s'amalgamer, gardant chacune sa physiologie propre, toutes les races et toutes les religions. En y mettant la persistance et l'adresse, on découvre alors, sous ces couches bigarrées et flottantes, les moeurs, les croyances et les cérémonies des premiers chrétiens, des juifs du temps d'Hérode, des Médés et des Perses, aussi bien que les plus

Soyez Bien Mis



Je vous enverrai, franc de port, sur réception de \$2.00, ce qu'il y a de plus chic et de plus nouveau en fait de merceries, le tout valant

\$3.00 Pour \$2.00

et consistant en

- 1 Chemise de choix
- 1 paire de Manchettes
- 1 Collet
- 1 paire de Bas
- 1 Cravate
- dernier modèle
- 2 Boutons pour chemises
- 1 paire de Boutons de Manchettes, or plaqué
- 1 Agraffe pour Cravate, breveté

Liste de prix expédiée gratis sur demande.

Cette offre est faite dans le but de vous convaincre que je puis vous expédier par malle, à des prix défilant toute compétition, ce qu'il y a de plus nouveau en fait de merceries pour hommes. — Spécifiez grandeurs avec votre commande.

Adressez

M. Beaupré, 1718 rue Ste-Catherine, Montréal

anciennes pratiques des Hindous, des Chinois, des Thibétains, des musulmans de la conquête, et l'on jouit de la sensation unique de vivre en contemporain de tant d'époques et de peuples divers.

L'Île du Massacre

(Suite)

Depuis lors, les enfants païens ont été instruits et baptisés, et ils sont devenus les apôtres de leur nation. Nous avons eu la consolation d'enregistrer, chaque année, des conversions étonnantes.

Ne vous semble-t-il pas que ces régions désolées ont été comme consacrées, en quelque sorte, par le sang de ces martyrs, surtout par celui du saint missionnaire Jé suite qui, mélangé aux eaux du lac des Bois et à celles de la rivière et du lac Winnipeg, est arrivé jusqu'à la baie d'Hudson, en passant par la rivière Nelson?

N'est-ce pas la vertu divine de ce sang demandant grâce, au lieu de crier vengeance, qui a rendu possibles tant d'oeuvres si pleines d'espérances: d'abord, la fondation d'une école florissante pour les enfants sauvages au Portage-du-Rat (Ontario), sur les bords du lac des Bois; ensuite, la fondation d'une autre école au fort Francis, sur les bords du lac La Pluie, qui communique avec le lac des Bois; enfin, l'établissement de la mission si prospère du lac Lacroix sur les bords de la rivière Nelson?

Tandis que, depuis près de cinquante ans, les ministres protestants inondent ce pays de leurs bibles et de leurs riches présents, sans faire néanmoins aucune conversion sérieuse, comment se fait-il que les sauvages, au contraire, continuent à demander des "robes noires"?

Recette utile

Cornes de cerf.

C'est un petit entremets vivement fait, qui se donne au dessert ou avec le thé.

Prenez quatre onces de sucre en poudre, on ajoute trois oeufs et un peu de crème douce, puis un parfum quelconque: zeste de citron ou vanille.

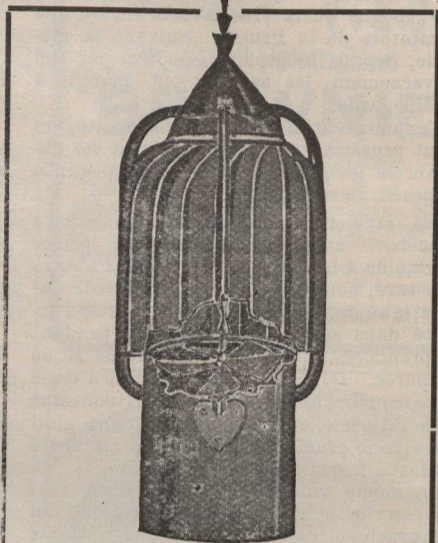
Travaillez longtemps les oeufs avec le sucre, ajoutez la crème, puis de la bonne farine de gruau, en quantité suffisante pour que la pâte ait de la consistance.

Roulez alors cette pâte comme un saucisson, mais pas plus gros que le petit doigt; coupez ensuite les boudins de la longueur du doigt. Donnez un coup de ciseau au milieu, ainsi qu'à chaque extrémité.

Les cornes étant prêtes, on met dans une poêle une bonne friture de beurre ou d'huile; et on fait frire les bâtonnets à la friture bien chaude.

Au sortir de la friture, on les saupoudre de sucre en poudre.

Ventilateur Aeolien



LE VENTILATEUR a établi sa supériorité sur tous ceux qui ont été soumis au public. Il a établi, par des essais qui en ont été faits, son adaptabilité à la ventilation des grandes bâtisses, de cabinets, des voûtes d'églises, des écoles, des manufactures, des établis, etc. Il est pourvu intérieurement d'une vis à ailes, au moyen de laquelle un courant d'air continu est établi. Le caractère distinctif de ce ventilateur est que le pouvoir moteur n'est pas seulement produit par le plus léger courant d'air, mais encore par la différence de température à l'intérieur et à l'extérieur de la bâtisse.

Tout ventilateur est garanti donner entière satisfaction.

Catalogue illustré envoyé gratis sur demande.

T. LESSARD
Ci-devant de Lessard & Harris
SEUL MANUFACTURIER

Plombier et Poseur d'Appareils de Chauffage
191 rue Craig Est, Montréal
En face du Champ-de-Mars

Fers NEVERSLIP



Ferez votre cheval avec les Fers Never Slip et vous en retirerez tout le bénéfice possible, vu qu'il ne GLISSERA JAMAIS.

Ludger Gravel,

SEUL AGENT

22 à 28 Place Jacques-Cartier
MONTREAL

Téléphones Bell,
Magasins, - Main 641
Bureaux, - Main 512
Après 6 p.m. Est 2314
Tél. Marchands, 964

DEMANDEZ CATALOGUE

Je désire aider tous ceux, hommes et femmes, qui sont dans les dettes. Je puis et veux le faire. Le fardeau des dettes conduit à la mort.

Envoyez un timbre pour prompt réponse à G. N. ABBOTT, 1917 Taylor St., Lynchburg, Va., U.S.

PATENTES Obtenues Promptement

Avez-vous une idée? Si oui, Demandez le GUIDE DE L'INVENTEUR qui vous sera envoyé gratis par MARION & MARION, Ingénieurs-Conseils.

Bureaux: Edifice New-York Life, Montréal
et 907 G Street, Washington, D. C.

Postalines—Votre photographie sur cent dessins fantaisistes du plus bel effet, tous originaux, la plus récente création dans les cartes-poste, et la plus en vogue. \$1.00 la douzaine, franco par la poste. — Castonguay, photographe, 271 rue Cathcart, Ottawa, Ont.

SIROP MATHIEU

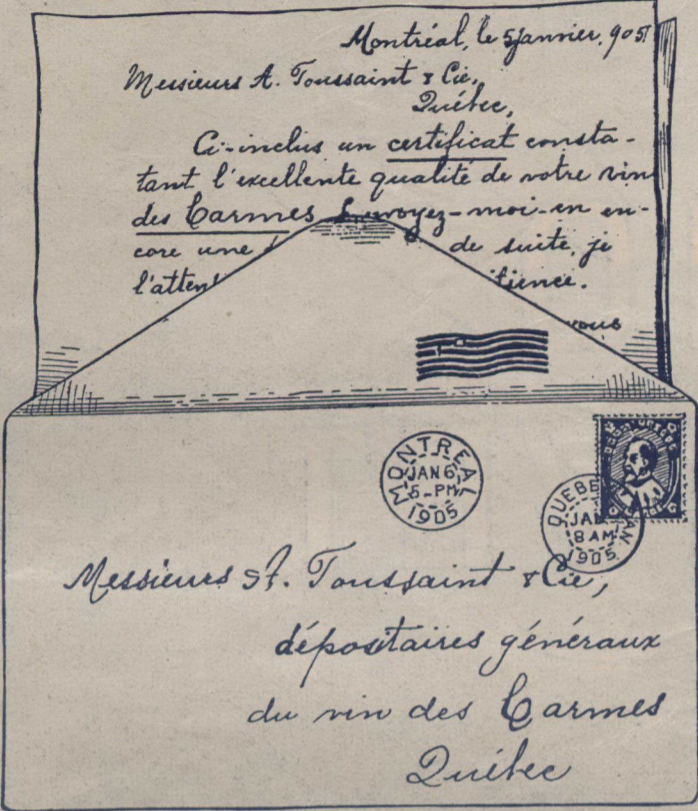
de Goudron et d'Huile de Foie de Morue.

Guérit les Rhumes et Bronchites. Fortifie le système et rend la santé par son effet tonique. Egalement bon pour enfants ou adultes. En vente partout, 35 cts le gros flacon.

OIE J. L. MATHIEU, Prop., SHERBROOKE, P. Q.

L. Chaput, Fils & Cie, Dépositaires en Gros, - Montréal

LE VIN DES CARMES EST DEMANDE



Messieurs A. Toussaint & Co,
dépositaires généraux
du vin des Carmes
Québec

PARTOUT

LE VIN BIQUINA

Rend aux Personnes
Pâles Faibles et épuisées
la Force, la Santé, et la Vigueur

Le Vin Biquina est une Assurance de Force et de Santé pour les Jeunes et les Vieux. — Voici le temps des fêtes, le temps du repos et de la réjouissance. Pour que cette réjouissance soit complète, il vous faut la force et la santé. Si vous vous sentez faible, fatigué et épuisé, vous pouvez devenir fort, énergique et plein de santé en employant le fameux reconstituant universellement connu sous le nom de VIN BIQUINA. Il est recommandé par la profession médicale et employé dans les hôpitaux contre l'Anémie, la Chlorose, la Débilité, la Dyspepsie, la Neurasthénie, et dans la convalescence. Essayez-le, il est agréable à prendre, et dès les premiers verres, vous vous apercevrez d'une grande amélioration dans votre condition. En vente chez tous les pharmaciens, épiciers, hôtels et restaurants de première classe.



Gare
au
Nom!



J. O. Lambert M.D.

Notre marché est malheureusement trop encombré de certains produits portant des noms d'emprunt.

Accoler un nom imaginaire à une médecine, surtout, c'est leurrer le public ou, pour le moins, abuser de sa naïveté.

Voilà un grand danger que nos lois devraient supprimer.

Telle formule du Dr UN TEL n'est, le plus souvent, qu'une vilaine drogue — très inoffensive, espérons-le! — préparée dans l'arrière-boutique d'un aventurier qui a donné toute la mesure de ses capacités en bombardant le produit de SON cerveau d'un nom pompeux de médecin... d'outre-mer!

Tel n'est pas le cas avec le SIROP DU Dr J. O. LAMBERT, car c'est bien là réellement la savante prescription de l'une de nos célébrités médicales canadiennes-françaises.

Le Dr J. O. LAMBERT a longtemps exercé, avec beaucoup de succès, sa profession au milieu de nous. Ses cures merveilleuses l'ont rendu célèbre.

Son SIROP, préparé selon ses propres données scientifiques, constitue un remède d'une efficacité absolue dans tous les cas de toux, rhume, engorgement de poumons, bronchites, etc.

Le SIROP DU Dr J. O. LAMBERT guérit même la consommation à ses premières périodes.

En vente partout à 35 cents.

Soyez prudent: exigez le portrait et la signature du Dr J. O. LAMBERT sur chaque bouteille.

PIPE PREFONTAINE



A tous ceux qui désirent conserver un souvenir du ministre populaire que la mort vient de nous ravir, feront bien de nous adresser ce coupon ainsi que 25 centins. Ils recevront en échange une pipe avec la figure fidèle du ministre défunt.

Cette pipe est en écume d'Ecosse, monture en vulcanite et virole en aluminium.

Ecrivez aujourd'hui, la quantité étant limitée.



COUPON

Adressez ce coupon avec 25c à
MM. GENIN, TRUDEAU & CIE
1670, RUE NOTRE-DAME
(Près de l'Esplanade Paroissiale)
Ecrivez votre adresse
bien lisiblement.

COUPON

LE PIANO RIVET

"L'IDÉAL DES PIANOS"

N°5 Côte St Lambert,
MONTREAL.



J. FRANCHERE